

# Le psychisme

Jean Bédard

## Avant-propos

Nous voudrions vivre, et vivre heureux, sans enlever le pain de la bouche d'autrui. Personne ne devrait payer de sa vie le confort de la mienne. Souvent, le prix à payer passe par l'environnement. Détruire un environnement, c'est arracher l'air, l'eau, le pain et même le paysage aux enfants de l'avenir. Vivre au détriment d'autrui n'est tout simplement pas compatible avec le bonheur, du moins pour une conscience franche et honnête avec elle-même. Cette simple loi de la conscience est à la fois source d'inquiétude et d'espérance.

Inquiétude, car avec le développement des structures industrielles et commerciales du dix-neuvième et du vingtième siècle, s'il y a quelque chose qui est devenu difficile, c'est bien de vivre sans enlever le pain, l'eau, l'air ou la liberté à d'autres personnes. S'habiller, manger, boire, tenir maison, voyager, etc., sans abuser d'un être humain quelque part dans le monde, sans mettre en danger une espèce animale, sans déséquilibrer le sol ou le climat, semble presque hors de portée. Dans la structure actuelle de la production, la vie des uns se prend sur la vie des autres et cela engendre une «mauvaise conscience» refoulée et malsaine. Pour tous ceux qui souhaitent améliorer le monde en y apportant plus de lucidité, d'intelligence et de sagesse, c'est un défi presque désespérant. Car la culpabilité n'est pas le début de la sagesse, au contraire, elle aveugle encore davantage. Comment dès lors favoriser la prise de conscience sans se casser les dents sur les réactions de culpabilité? Et pendant ce temps, les gaz à effet de serre, par exemple, sont en expansion exponentielle.

Espérance, car si la recherche du bonheur lucide est une loi profonde, elle nous donne du courage parce que nous savons que nous ne nous lâcherons pas nous-mêmes tant que nous n'arriverons pas à vivre dans une certaine harmonie avec nos semblables et avec la nature. Notre conscience va nous travailler tant que nous n'y parviendrons pas. Elle ne procède pas comme la culpabilité, par accusation; elle invite au contraire. Lorsqu'on prend une bouffée de son air, on a l'impression de sortir d'un monde confiné qui étouffe entre le sentiment de la faute et la soumission. La conscience harcèle, oui, mais

comme un désir ou un besoin, comme une soif. Il semble qu'il y ait là le fondement de tous les changements. La conscience n'abandonne jamais, elle se fraie un chemin vers de nouvelles attitudes. Au début, cela ne touche que quelques personnes, puis des petits groupes un peu partout. Et puis, miracle! la civilisation bascule, un monde meurt, mais un autre était là depuis un certain temps déjà et se préparait à éclore.

Le but de cet ouvrage sur la conscience est d'entretenir une réflexion critique sur les métamorphoses par lesquelles l'être humain passe dans sa vie personnelle et collective. Si on arrive à mieux voir le processus, on peut mieux l'accompagner. Aucune étape de la vie personnelle et collective n'est un «mal», mais une fixation, et donc une inadaptation, entraîne bien des malheurs.

Je m'adresse ici à ceux qui espèrent des changements de fond et qui y travaillent. Je voudrais avec eux fonder l'espérance sur la lucidité, car savoir ce qui ne va pas ne suffit pas, il faut aussi trouver notre chemin vers de nouvelles visions.

Reprenons la thèse. Il y a peut-être une base, un socle sur lequel mettre le pied: mesurer précisément les désastres écologiques (et les problèmes sociaux sont des problèmes d'écologie humaine) nous pousse à l'action uniquement si la conscience est fondamentalement incompatible avec un bonheur pris sur le bonheur d'autrui. C'est l'essence de l'éthique, et si c'est l'essence de l'éthique alors la conscience est une garantie d'évolution, d'adaptation et de participation harmonieuse avec l'environnement. Or il est possible que l'être humain ne puisse pas échapper à sa conscience. D'où l'espérance et, avec elle, le courage de l'action.

L'information produit l'indignation uniquement sur le terrain de la conscience, sur tous les autres terrains, elle produit uniquement l'habitude et la normalité. C'est pourquoi l'information n'entraîne jamais aucun changement par elle-même, elle peut même contribuer à l'immobilisme. La planète se réchauffe? Profitons-en pour développer les ressources pétrolières du Nord!

Dans la situation concrète actuelle, nous sommes presque forcés de vivre contre notre conscience, nous sommes réduits à vivre en état de «mauvaise conscience», dans le refoulement et, donc, dans la névrose. Ce n'est pas très bon pour la santé mentale des personnes ou des collectivités. Néanmoins, la conscience continue son travail, harcèle et agace comme un taon infatigable.

Et cela donne à espérer, parce que rien n'est plus objectif, clair, simple, irréfutable que des conséquences. Il ne faut pas croire que l'éthique appartient au monde des opinions et de la subjectivité. L'éthique, c'est l'instinct de conservation objectif. Isolées sur des planètes séparées, des éthiques différentes donneraient des résultats différents. Certaines manières de vivre détruiraient leurs conditions d'existence en quelques siècles, d'autres apprendraient la survie collective en utilisant la conscience comme force adaptative.

Nous existons *en réalité*, cela veut dire que nos comportements produisent des conséquences que nous ne pouvons pas éviter, mais simplement reconnaître. Il n'y a pas de tapis sous lequel on peut cacher les conséquences de notre manière de vivre.

Dans le monde réel, les conséquences forment inévitablement des boucles: nous sommes une matière vivante qui dépend de la nature. Et cette nature dont nous dépendons dépend aussi de nous (nous sommes des milliards). Du point de vue de la nature dont nous dépendons et qui dépend de nous, nous sommes une espèce à part: celle qui est incapable d'arriver inconsciemment à un bilan écologique neutre, celle qui doit arriver à l'équilibre consciemment et librement. Soit

que nous améliorons notre environnement, soit que nous le détruisons. Améliorer suppose la conscience; détruire se fait dans l'inconscience, dans le refoulement de notre conscience, dans la servitude à l'égard des structures du pouvoir que nous avons laissé «inconsciemment» se construire au-dessus de nous. La faute ne peut pas être attribuée aux seuls «fous qui nous dirigent», elle repose aussi sur les inconscients qui laissent faire. Il est peut-être impossible d'éveiller la conscience de ceux qui profitent de l'entêtement actuel, mais dans la souffrance de ceux qui ressentent les conséquences et les perçoivent à lieu, je le pense, une métamorphose.

J'en appelle aux travailleurs du social, aux insatisfaits, aux militants qui croient que c'est uniquement par la conscience, l'information juste, l'intelligence éclairée, l'éducation, l'action lucide, que l'être humain peut avancer, jamais par la manipulation et les stratégies imposées. J'en appelle donc à ceux qui croient en la pensée et aux changements conscients, lucides et intérieurs, aux changements de vision et aux actions qui en découlent. Le nombre importe peu. Se frotter les yeux nous aide davantage que de se mêler aux aveugles qui conduisent des aveugles. On a oublié que la démocratie n'est pas la loi de la majorité silencieuse, mais la conviction que la conscience est en marche.

Prétention? Peut-être. Mais je ne prétends pas voir clair, je soutiens simplement qu'il est possible de voir plus clair et que cela vaut l'effort, car dès que la vue s'améliore, ne serait-ce qu'un peu, l'action est déjà mille fois plus efficace. Mon ambition est uniquement de réaffirmer le travail de l'esprit comme base fondamentale de l'action.

Revenons encore à la question: est-il réellement viable de vivre au détriment d'autrui? On me dira: «Assurément oui, puisque nous le faisons depuis si longtemps! Mieux: vivre au détriment d'autrui a fait de nous une espèce si florissante que toutes les tribus primitives et les autres espèces animales disparaissent pour nous laisser la place...» Nous pouvons faire cette réponse parce que, justement, nous n'étions pas là, par le passé — du moins, nous n'y étions pas avec nos moyens technologiques. Car si nous avions été là avec nos moyens actuels, nous ne serions pas ici à siroter un café.

Mais si nous sommes le seul animal toxique, et que nous sommes aussi le seul animal conscient, la conscience est la plus grande erreur de la vie. Beaucoup l'ont prêché: la conscience serait la maladie elle-même, une maladie mortelle, une maladie qui élimine l'espèce qui la porte...

On peut voir les choses autrement. Imaginons que la conscience soit incassable, qu'il soit impossible de s'en débarrasser. Lorsqu'on tente l'amputation, elle se blottit, se cache, se tortille et soudain rejaille en se retournant contre celui qui tente de s'en départir. Maintenant, elle hante ses rêves, le poursuit secrètement, le menace de vérité, lui jette les conséquences de ses actes par la tête... Peut-être que cela démontre simplement la dimension fondamentale de la conscience. Tentez de la trahir, et vous vous retrouverez avec de graves problèmes d'inadaptation à vous-même et à l'environnement. Individuellement vrai, et le drame personnel et familial le prouve. Collectivement vrai, et le drame social et environnemental le démontre.

Ce n'est pas la conscience le problème, mais le fait qu'elle est là pour rester et que si nous n'en voulons pas, tant pis, elle nous lynchera et jettera son dévolu sur une espèce moins réfractaire.

Je sais fort bien que ce n'est pas la thèse à la mode, le plus grand nombre soutient plutôt que l'espèce humaine (l'animal conscient) est inadaptée par essence et qu'elle suit son destin normal en préparant sa propre disparition. Ceux-là affirment, en somme, que la conscience est incompatible avec la vie, qui ne peut durer que dans l'inconscience de l'instinct. La conscience n'est qu'un accident de la vie qui se répare par autoamputation... Comme le disent les pétrolières: tout combustible sera finalement brûlé. Loi du feu. Nous ne sommes qu'un bout de mèche entre la découverte du feu et

l'incendie de la maison. Qui peut prétendre freiner cette mécanique d'asphalte, de béton, d'acier et de droit? Tout le monde en dépend...

Je soutiens pour ma part que la conscience est en train d'apprendre à prendre soin de la vie. Oui, la culpabilité nous pousse à nous enfouir la tête dans le sable; oui, les systèmes de reproduction sociale et économique nous poussent à foncer toujours un peu plus vite sur le mur des conséquences, la locomotive dévale la pente et personne ne peut l'arrêter; oui, cela sera douloureux. Mais je reste convaincu que, pendant ce temps-là, se prépare un autre monde qui se nourrit des cendres de celui-ci. Je veux lui appartenir.

Je ne dis pas cela sous le coup d'une émotion. Ce n'est pas une opinion parmi d'autres. Je défends la triple thèse déjà multimillénaire: le fil de la vie et le fil de la conscience ne céderont pas; ils forment un réseau unique de liens qui est le temps lui-même se libérant dans l'espace; en nous, ils éveillent le désir et la capacité de participer à la création en marche. On n'arrive pas à cette triple thèse autrement qu'en s'appuyant sur l'histoire de la pensée. Il faut une grande chaîne de pensée, d'essais et d'erreurs, une lignée de femmes et d'hommes, et on n'arrive même pas à une philosophie complète. Il y a encore bien des lacunes. Mais c'est déjà beaucoup mieux que l'oscillation perpétuelle entre des opinions fugaces.

La vie et la conscience sont liées comme la complexité et la chaleur. La vie fera le choix de la vie par nécessité, sinon, ce n'est pas la vie. La conscience fera ce choix librement, car sinon ce n'est pas la conscience. Il est donc possible que l'harmonie de la conscience et de la vie ne soit pas atteinte à ce stade-ci de l'évolution, par nous, les humains. Sur ce chemin, nous ne sommes peut-être qu'un éclairer trop mal préparé. Cependant, un jour, inévitablement, un animal conscient réalisera l'exploit de survivre à lui-même, de survivre à son intelligence technique et il sera alors un compagnon lucide de la vie, un collaborateur positif.

Cette hypothèse n'est pas vérifiable à l'avance, car sinon ce ne serait pas un acte de vie *et* de conscience, elle n'est vérifiable que par l'action consciente. Et un des aspects de l'action consciente est de réfléchir en agissant. C'est cela que vise cet essai sur la conscience: nourrir l'espérance en démontrant l'intimité de la vie et de la conscience, et orienter l'action de la conscience pour qu'elle arrive à se libérer des processus de répétition et de reproduction qui l'étouffent.

Pour espérer lucidement et agir efficacement, il nous faut emprunter plusieurs chemins:

1. Celui de la psychosociologie: nous chercherons à cerner ce qu'est la conscience en nous (le «moi» des psychologues), mais aussi comment la conscience arrive à se libérer des conditionnements qui engendrent la reproduction des drames familiaux et sociaux. L'être humain est si facilement manipulable. Le surmoi contrôle ses mœurs, des réactions deviennent des schèmes de comportements et le passé se met à déterminer l'avenir au point que les capacités d'adaptation ne permettent plus de faire face aux conséquences. Celles-ci s'accumulent et le drame humain devient une tragédie. Mais le moi existe pour vrai et donc la libération est possible. L'être humain peut prendre pied sur terre et faire face à la réalité: s'adapter puis participer à l'harmonie de la nature.

2. Celui de la physique et de la biologie: la conscience n'est pas seulement la capacité de liberté devant les conditionnements sociaux, elle est aussi l'intelligence au deuxième degré. Et au fond de cette intelligence, on trouve des rationalités, des logiques, des mathématiques. Le lien entre la conscience et la réalité, c'est aussi le lien entre l'expérience rationnelle, logique et mathématique et la physique, la chimie et la biologie. Connaître «notre» rationalité et connaître la réalité forment un seul processus, celui de la science, qui ne nous révèle pas un chaos de forces, mais un univers intelligible, qui répond à notre intelligence. L'expérience du lien serré entre la pensée et la réalité renverse l'hypothèse

pessimiste des siècles derniers qui nous présentait comme des étrangers dans la nature, des inadaptés dangereux.

L'expérience scientifique engendre aujourd'hui une espérance nouvelle: la nature et l'être humain appartiennent à la même famille intellectuelle et, donc, nous pouvons participer à la vie sans la détruire.

3. La synthèse des deux premières voies. La science est ainsi faite qu'elle ne peut rapporter sur la nature que la rationalité de sa propre intelligence et cela lui donne un pouvoir qu'elle peut apprendre à maîtriser. Mais cela ne suffit pas, car maîtriser un pouvoir oblige à découvrir un sens à la vie — sinon pourquoi le maîtriser? Le pouvoir devient une fin en soi et c'est bien cela le drame. Car le pouvoir, comme fin, c'est la domination, l'assujettissement, ce qui veut dire tuer, puisque tuer consiste à transformer un être vivant en une chose manipulable, ou, si on préfère, transformer la nature en ressources naturelles. En même temps, l'être humain ne peut pas abandonner son pouvoir sur le pouvoir, car il possède une conscience qui transcende l'intelligence fonctionnelle (l'intelligence des moyens), sa conscience peut saisir et vouloir des finalités. Sur cette voie, elle découvre au tréfonds d'elle-même des structures, des bases, des dynamismes qui apparaissent premiers. La conscience découvre alors en elle-même une assise, plus large que celle de la science, qui lui permet d'aboutir à une éthique plus fondamentale que celle de l'adaptation: l'éthique de la participation.

4. Le dépassement du «mal». Sur le chemin de la conscience, il est impossible d'éviter le problème du mal et de la liberté. Oui, nous pouvons participer à la vie de la nature, oui, nous avons du pouvoir sur la nature, mais justement cela nous a menés à trois graves monstruosité: l'exploitation de l'être humain par l'être humain, les guerres et la destruction écologique. Comment est-ce possible? Le mal est-il inévitable? Fait-il partie de la nature comme un ensemble de forces qui conduisent à la mort? Nous prendrons la peine d'aller au fond de nous-mêmes. N'y aurait-il pas une turbulence essentielle au jeu de la vie et de la mort? Peut-être découvrirons-nous une manière de jouer avec la contradiction qui soit compatible avec la durée. S'il y a une éthique de la participation, elle compose avec le pire pour faire le meilleur. Cela pourrait guider nos actions dans un combat où le «mal» (celui du passé pourrait suffire) nous servirait de point d'appui pour arriver à une vie tournée vers la création.

Par ces quatre chemins, nous avancerons sur la ligne de crête unique de la montagne de la conscience: le temps. Cheminer c'est toujours composer avec le temps. À travers ces quatre chemins, nous arriverons peut-être à voir que la conscience est le temps<sup>1</sup>. Si tel est le cas, nous devons conclure que la vie n'a pas le choix de la conscience parce qu'elle est déjà la conscience en route. C'est elle qui mène le bal dans ce que nous nommons l'«inconscience», mais qui est déjà de la conscience, et même de la conscience davantage tassée, plus sûre et plus cohérente. L'inconscience, c'est la conscience dans l'ombre de sa jeunesse. Mais cela ne veut pas dire qu'elle aboutira à la lumière et à la liberté par nécessité. Elle a probablement besoin de toute notre collaboration.

Je dois aviser le lecteur: explorer la conscience n'est pas une aventure facile. Sortir du monde des opinions pour entrer dans la réflexion philosophique est vital à la démocratie. C'est pourquoi la pensée et la réflexion ont toujours été les premières victimes des pouvoirs en place. Pour le pouvoir, l'opinion est sans danger, car une opinion a toujours son contraire, les opinions se neutralisent les unes par les autres. Le danger, c'est la pensée, car elle peut rendre inutiles tout un ensemble d'églises, simplement parce qu'on n'y croit plus. Sauf que la pensée est exigeante.

---

<sup>1</sup> Comme le suggèrent la plupart des grandes traditions philosophiques, comme l'ont «intuitionné» Teilhard de Chardin et Bergson, et comme l'a si bien démontré Louis Lavelle dans *Du temps et de l'éternité*, Paris, Aubier, 1945.

Mais pour les travailleurs du social, pour les travailleurs de la conscience, pour ceux qui croient en la lucidité, non seulement en la lucidité négative, mais aussi en la lucidité constructive, pour ceux qui refuseront toujours d'utiliser autre chose que la conscience pour avancer, il vaut la peine de penser. Il ne s'agit pas simplement d'arriver à l'action efficace, mais d'entrer aussi dans la substance même qui convient à notre nature — l'esprit aime penser comme le poisson aime se jeter dans l'eau, l'oiseau se lancer dans l'espace, l'oreille se laisser transporter par la musique. La conscience trouve son bonheur lorsque, devant elle, des murs s'effondrent et des trous de lumière apparaissent.

Personne ne peut retenir celui qui se réveille en sursaut parce que la température de sa maison est devenue excessive. Si la soumission est un refoulement, l'action surgit avec l'éveil.

Mais toujours et sans cesse on entendra comme un gong heurtant la tête que la lucidité mène au désespoir et qu'il vaut mieux continuer à ne pas se compliquer la vie et à se distraire pendant que les «grands» de ce monde nous poussent tranquillement dans le four. Après les deux guerres mondiales, après la guerre «froide», qui a tué autant de personnes que les deux autres réunies, après la menace nucléaire, après la détérioration vertigineuse des écosystèmes, au moment du choc des civilisations, on pourrait facilement désespérer de l'homme. J'en conviens. Ce n'est pourtant pas une raison pour désespérer de la conscience qui, elle, peut changer l'homme, l'entraîner dans une métamorphose: la civilisation de la marchandisation de la vie doit être abandonnée comme un cocon pour que le papillon s'envole.

Malgré l'horreur, les camps de concentration nous ont aussi laissé entrevoir que le pire peut produire le meilleur. Dans *L'espèce humaine*, Robert Antelme, qui a survécu au camp de concentration allemand dit ceci à propos de Jacques, un médecin qu'il qualifie de «saint», non pas dans le sens religieux du mot, mais dans un sens profondément humain: «Regardez-le [il imagine s'adresser aux SS], vous en avez fait cet homme pourri, jaunâtre, ce qui doit ressembler le mieux à ce que vous pensez qu'il est... Eh bien, on va vous dire ceci qui devrait vous étendre raide mort: vous lui avez permis de se faire l'homme le plus achevé, le plus sûr de ses pouvoirs, des ressources de sa conscience et de la portée de ses actes... Comprenez bien ceci: vous avez fait en sorte que la raison se transforme en conscience. Vous avez refait l'unité de l'homme. Vous avez fabriqué la conscience irréductible. Vous ne pouvez plus jamais espérer arriver à faire que nous soyons à la fois à votre place et dans notre peau... Jamais personne ici ne deviendra à soi-même son propre SS<sup>2</sup>.»

Le mal le plus absolu, lorsqu'il s'attaque à la conscience engendre non pas le mal, mais son propre vaccin. D'où l'importance de sortir l'homme de tous ses réflexes de soumission. Et cela ne peut se faire qu'en dénudant la conscience, rien de plus — et surtout: rien de plus.

---

<sup>2</sup> Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1999, p. 99 et 100.

# Première partie : Le psychisme humain

Il semble naturel de commencer l'étude de la conscience par nous, les humains. Car, pour nous, elle apparaît d'abord dans notre propre pensée. Elle nous remet en cause.

Nous ouvrirons plusieurs fenêtres pour nous approcher d'elle. Mais nous suivrons néanmoins un itinéraire précis, celui qui mène au cœur de notre existence: si je ne donne aucune valeur à ce qui m'entoure, je perds le goût de vivre. Comment se fait-il qu'il soit nécessaire de donner une valeur aux êtres pour en avoir une soi-même? De même, si personne ne m'accorde une valeur, je n'en trouve pas en moi, et soudain rien n'a de valeur à mes yeux, si bien que l'existence ou la non-existence du monde, c'est pareil, de toute façon je m'en fous. Si, en revanche, je découvre ma valeur, je dis: Quel magnifique paysage! Quelle belle maison! Et j'ai envie d'en prendre soin («éco-logie» veut dire prendre soin de la maison).

La conscience est ce qui donne de la valeur, et la valeur, c'est le sang des êtres conscients.

Mais la conscience (le «moi») se trouve, dès le début, coincée entre les impératifs moraux de l'imitation des autres (le surmoi) et les réactions spontanées de la vie émotionnelle (ce que certains ont appelés «réactions d'enfant»). Sous l'action de ces deux ensembles de forces, elle est poussée dans la répétition du drame familial et dans la reproduction du drame social. Comment peut-elle conquérir sa liberté? Si elle ne la conquiert pas, toute la psychique humaine n'est plus qu'un vaste entêtement à tout détruire. Il lui appartient, sur les plans personnel et collectif, de trouver un chemin de participation qui soit compatible avec la vie. C'est ce chemin que nous allons explorer.

## Acquérir de la valeur

Commençons par une question aiguë de notre existence étrange: est-ce que la vie vaut la peine? D'entrée de jeu, nous remarquons quelque chose d'inquiétant. Si nous attribuons la valeur zéro à quelque chose, cette chose-là peut bien être une montagne, l'océan, ou la terre entière, elle est comme si elle n'était pas. On ne la voit plus. Elle n'existe plus pour nous. Celui qui n'accorde aucune valeur à rien vit dans un monde qui lui paraît vide, comme si ce monde n'avait plus de réalité. Si, un beau matin, mon âme était si triste que rien ne vaudrait rien, alors le plus beau paysage du monde serait comme s'il n'était pas et tout bonheur s'effondrerait sur lui-même. Si cette dépression se perpétuait, j'en mourrais.

Par quel mystère la réalité reste-t-elle privée de toute substance significative tant et aussi longtemps que je lui refuse une quelconque valeur? C'est mon regard qui insuffle à l'être son importance. Si je ne

produis pas mon acte, vivre est aussi désolant que mourir. La différence entre le gris mortel et les couleurs vivifiantes vient de ma propre action. Je suis le différenciateur. Si une nuit sans étoiles peut m'apparaître plus lumineuse qu'un jour criant de soleil, cela dépend davantage du rayonnement de ma conscience que de la physique des particules.

La réciproque trouble tout autant: lorsque je n'attribue plus de valeur, je ne tiens plus à la vie, et lorsque je ne tiens plus à la vie, la vie apparaît ne plus tenir à moi. Elle semble aussi indifférente à moi que moi à elle. Tombé au point zéro de la valeur, je ne peux même plus savoir si c'est moi qui n'accorde aucune valeur à la vie, ou si c'est la vie qui ne m'accorde aucune valeur. Est-ce la vie qui est vide ou est-ce moi qui ne la remplis pas de mon jugement? Je n'arrive plus à le savoir.

Il y a dans le fond de la conscience un acte qui fait la valeur du monde et, sans cet acte, je suis comme si je n'étais pas. C'est dans ce sens qu'il s'agit d'un acte «ontologique», c'est-à-dire d'un acte qui donne de la couleur aux choses, mais ensuite cette couleur se retourne vers moi et elle me donne le sentiment d'être, et ensuite ce sentiment d'être me donne de l'être réellement, car sans ce sentiment, je me laisserais mourir. Et cela ne dépend pas de l'extérieur: des personnes se sont laissées mourir dans l'abondance, d'autres ont ressuscité à la vie dans un cachot plein de rats.

Ce n'est pas le suicide le mystère, mais le fait que l'être humain puisse vivre ou ne pas vivre selon la note qu'il attribue aux arbres, aux montagnes, aux gratte-ciel. Le mystère, c'est la dépression totale qui résulte du simple fait que la conscience suspend son acte de donner de la valeur à la vie. Par une voie indirecte mais inéluctable, mon existence est liée à mon propre acte intérieur. Non pas un acte conscient, mais un acte de la conscience. Non pas un acte de la volonté, mais un acte pur (un acte qui repose sur lui-même).

Heureusement, le petit enfant semble mû par un goût de vivre qui le pousse à s'émerveiller. Une fois émerveillé, son goût de vivre s'amplifie et, alors, il fait l'acte de donner une valeur aux maisons, aux rues, aux chats et aux oiseaux. On a donc l'impression que l'initiative vient d'un surplus de vitalité, et que ce n'est que par la suite que l'enfant lance sa lumière et donne la couleur au monde. Mais ce n'est pas si simple. L'enfant, à qui l'on n'accorde aucune valeur «ontologique» (liée à sa personne et non à ses comportements), n'accordera aucune valeur à quoi que ce soit. Il peut même se laisser mourir par manque de valeur. Alors, par quoi commence l'histoire du goût de vivre? Comment arrive cette condition de l'existence humaine que l'on nomme «tenir à la vie» et qui est un jaillissement de valeur qui rend la vie digne d'être vécue?

L'enfant fera différents tests. Le premier: est-ce que je vaudrais la peine? La question «opérationnelle»: combien de personnes sont prêtes à combien d'efforts pour moi? Combien de nuits blanches? Combien de crises supporteront-ils avant de me lâcher? L'enfant qui ne recevra aucune réponse à cette question se laissera mourir. C'est ce qui arrive effectivement aux tout-petits avec qui personne ne tisse de lien d'attachement. Un enfant pour qui personne ne se donne de peine ne reçoit pas assez de valeur pour vivre.

Néanmoins, il ne suffit pas de valoir la peine, l'enfant voudrait aussi valoir le plaisir. Combien de personnes ressentent vraiment du plaisir en ma présence? Lorsque j'arrive à l'improviste, est-ce que je peux lire la joie dans les yeux de maman, de papa? Certains enfants ne provoquent aucun plaisir dans leur

entourage. Toujours une forme d'impatience les entoure. Leur mère est dépressive, leur père, morose. Leurs pitreries n'allument rien sinon de la mauvaise humeur. Triste sort.

Il en est de la valeur de l'enfant, que sa famille lui en donne. L'enfant doit pouvoir rassembler assez de valeur pour mobiliser les autres vers lui. Je vau quelque chose et c'est pourquoi des personnes se tournent vers moi. On se tourne vers moi et c'est cela qui me donne de la valeur. En réalité, il est préférable que je ne sache pas trop si c'est ma valeur qui tourne le monde vers moi, ou si c'est le monde qui, se tournant vers moi, me donne de la valeur. Indécision salutaire. Point de départ. On ne sait jamais avec certitude si la poule précède l'œuf, si le «tu» précède le «je». Ce non-savoir fait en réalité naître le «je» et le «tu» en même temps.

Mais la peine et le plaisir ne suffisent pas, l'enfant désire aussi se sentir utile. Je suis utile à combien de personnes? Qui a besoin de moi? Qui fait régulièrement appel à mes aptitudes ou à mes qualités? Non, non, tu n'es qu'un enfant. Tout est organisé en fonction de toi. La garderie, c'est le monde qui rayonne vers toi, même les petites chaises sont faites pour ton petit derrière. Mais toi, tu n'es pas utile. Le déjeuner se fait sans toi, le ménage aussi. Plus l'environnement est en fonction de nous, plus nous sommes inutiles. Enfants, vieillards, personnes handicapées, on se donne de la peine pour eux, mais comment eux peuvent-ils mesurer leur valeur d'utilité?

C'est bien de se sentir utile, mais si personne n'est prêt à me payer un salaire pour mes compétences, qu'est-ce que je vau? Si je n'ai pas de valeur marchande, est-ce que je vau encore quelque chose? Dans une société marchande, cette valeur mesurée par le salaire devient fétiche. Sans elle, tout le reste apparaît s'effondrer. Mais hélas! c'est une valeur précaire. On peut la perdre par un simple accident de voiture, une maladie, le vieillissement.

Continuons. L'enfant souhaite aussi marquer la mémoire de quelques personnes. Combien de personnes se souviendront de moi après mon départ? Combien de temps pense-t-on à moi lorsque je m'absente? L'enfant est prêt aux pires mauvais coups pour marquer la mémoire des autres. Terrible est le sort de celui qui est totalement oublié! Pensons à ces sans-abri qui meurent de froid l'hiver. Personne ne réclame leur corps. Personne ne se rend compte de leur disparition. Au bout d'un mois de non-réclamation, on les incinère devant un fonctionnaire indifférent. On n'arrive pas à imaginer un malheur plus grand.

Chaque type de valeur — peine, plaisir, utilité, marchandise, mémoire, etc. — me charge d'une importance qui mesure pour ainsi dire le poids que j'ai dans mon entourage. On mesurera également ma valeur à l'influence que j'ai sur les personnes et sur les choses. Si mes idées et mes paroles n'influencent personne, est-ce que je suis quelqu'un? Il y a aussi la valeur d'appartenance à une famille ou à un groupe. On voudrait en plus être la personne la plus aimée d'au moins une personne. Il y a bien d'autres forces de relation qui nous rattachent à la vie.

Chaque type de valeur est comme une corde, un lien qui me relie aux autres. Sans ces liens, je suis comme mort. Gagner en valeur semble être non seulement une motivation, mais une nécessité. Si bien qu'il est encore préférable d'être haï que d'être indifférent. Valoir la haine est une valeur de retranchement qui rend la vie encore possible. Mais ne rien valoir équivaut à la mort.

Une relation humaine, c'est la rencontre de deux êtres humains qui se sentent concernés l'un par l'autre, qui sont conscients que leur trajectoire peut être changée par la rencontre. Si celle-ci n'a pas d'effet,

elle ne vaut rien et, surtout, elle n'engendre pas le sentiment de valoir quelque chose ni en soi ni en l'autre. Tout se passe comme si quelque chose devait se passer pour que j'existe réellement. Si personne ne réagit à moi, je disparaîs dans l'univers des objets, dans le décor des choses indifférentes. L'équation est parfaite entre la valeur et le sentiment d'exister. La valeur que l'on accorde à un être est ce qui lui donne une existence psychique.

Cependant, dans la petite enfance, l'acte des autres doit précéder le mien propre. Tout se passe comme si l'accouchement n'était pas le dernier acte de la naissance. Il faut ajouter aux neuf mois d'immersion dans le liquide amniotique quatre ou cinq ans, au moins, dans le fluide des soins et de l'attachement. Et même par la suite, la valeur, qui est un acte de la conscience, reste aussi un lien social, c'est-à-dire que, si personne n'échange de valeur «ontologique» (liée aux personnes et non à leurs comportements) avec moi, mon pauvre moi ne vivra pas longtemps, son acte pur peut simplement s'arrêter... Dépression, abandon progressif de la vie...

Allons plus loin. Je vaudrais la peine, je produis de l'effet, je suis utile, on me donne un salaire, on se souvient de moi... Bien! Cependant, ces valeurs sont toutes relatives, je peux les perdre facilement, un simple accident et je me retrouve difforme, impotent ou handicapé. Il y a une angoisse latente au fond de chacun de nous: je tiens en vie par ma valeur et ma valeur tient à mes relations aux autres. Dans une société qui se concentre sur la valeur marchande, l'angoisse est encore plus grande, car la valeur d'une personne devient extraordinairement arbitraire.

Heureusement, une société humaine recherche ailleurs son fondement. La principale valeur reste la dignité. Je suis digne si j'ai une valeur intrinsèque. Qu'est-ce qu'une mère, qu'est-ce qu'un père? C'est quelqu'un qui accorde à son enfant une valeur unique et sans prix du seul fait qu'il existe. Qu'il devienne laid, infirme, autiste ou même criminel, on l'aimera et personne ne pourra le remplacer. La valeur d'être est inconditionnelle. On le sait: lorsque les parents échouent dans cette tâche et qu'ils n'ont pas de substituts, l'enfant éprouve une grande difficulté à arriver au monde, à exister comme être propre (c'est le cas dans les troubles graves de l'attachement).

Une famille réalise sa principale finalité si le réseau relationnel qu'elle forme repose sur la valeur de dignité suffisamment pour que chaque membre de la famille tienne à la vie.

Il y a encore plus, on le demande souvent et de toutes les manières: y a-t-il quelqu'un qui croit en moi? L'enfant a besoin que l'on discerne en lui une valeur potentielle.

Il manque encore un ingrédient. Toutes ces valeurs seraient bien insuffisantes pour assurer le goût de vivre à un seul enfant. Un enfant ne peut arriver à la vie sans la propension des liens d'attachement à tenir dans la durée. Si personne n'a tenu le temps à côté de moi, qu'est-ce que je vaudrais? Valoir la peine pour cinq mois, valoir un seul instant de plaisir, n'être utile que pour boucher un trou ici et là... Cela ne suffit pas. Tout être humain désire l'éternité comme horizon de chacune de ses relations. C'est l'essence même de l'attachement.

Qu'est-ce qu'une famille? Deux êtres s'attiraient, Eros d'un moment, et puis, au fil des rencontres, la relation s'est affermie, un amour conjugal est né. La famille, c'est Eros qui tente l'aventure de la durée. L'enfant en naîtra.

La vérité dans tout cela? Si ma valeur tient du mensonge ou de l'illusion, je ne tiens à rien, je flotte sur des paroles qui ne sont jamais confortées par des actes. Je ne coûte pas cher, donc je ne vaud pas cher. Il faut payer le prix. Dire «je t'aime», mais reculer devant tout comportement qui pourrait le prouver, c'est un peu facile. La vérité est la valeur des valeurs. Sans elle, tout le château des relations qui me tient hors du vide s'effondre.

L'enjeu est de taille: si personne ne me révèle ma valeur, qu'est-ce qui prouve que j'existe! Les relations humaines sont une sorte de filet qui nous sauve du vide par des échanges de valeurs. Dans le vide social, on se désagrège, on perd jusqu'au sentiment d'exister.

Il y a quelque chose de particulier chez les êtres doués de conscience: le fait objectif d'être ne suffit pas. Nous entrons dans l'existence consciente en passant par la conscience des autres. Par ce passage, nous acquérons de la valeur, c'est-à-dire une réalité (pour les autres et pour soi) sans laquelle nous disparaissions comme êtres conscients. Les êtres conscients sont dépendants des êtres conscients. Tel est le sort d'un être humain, il tient dans l'être tant qu'il est tenu par une conscience autre que la sienne. Son acte pur est pure relation. Dans l'isolement complet, l'être humain survit uniquement s'il croit que quelqu'un quelque part lui accorde de la valeur (Dieu pouvant faire partie de l'équation).

## Les formes d'inégalité

Les liens sociaux sont des flux vitaux. Cette valeur liée à l'être d'une personne, c'est sa valeur ontologique. C'est le sang du goût de vivre. Elle devrait être la première valeur d'une société. Arrivent ensuite les valeurs morales. De quoi s'agit-il? De valeurs accordées aux comportements. Dans une famille viable comme dans une société viable, les valeurs morales doivent rester indépendantes des valeurs ontologiques. Si je vaud la peine simplement dans la mesure où mes comportements sont jugés moraux ou normaux, alors l'angoisse sociale augmente, car la valeur de ma personne dépend du jugement des autres au sujet de mes comportements.

Dans une société laïque, valeurs morales et valeurs normales se confondent. Après les valeurs normales arrivent les valeurs économiques, c'est-à-dire les valeurs d'échange. Le propre d'une valeur économique, c'est que je peux obtenir une équivalence. Par exemple, je peux échanger ma voiture contre un piano, je peux aussi échanger un travailleur social contre un autre. Lorsque la valeur ontologique se mélange aux valeurs économiques, cela augmente l'angoisse. Dans une société où les valeurs ontologiques seraient liées aux valeurs morales (ou normales), et que les valeurs morales seraient en outre directement liées aux valeurs économiques, le niveau d'angoisse serait très élevé, car le goût de vivre dépendrait finalement de ma valeur marchande qui dépendrait elle-même de n'importe quel accident de la vie ou de la société.

Dans une société régie par la concurrence, il n'y a pas qu'une sorte de dénivellation ou d'inégalité, mais au moins quatre. Premièrement, il y a la dénivellation dans la distribution des instruments du pouvoir. Le pouvoir n'y est en effet pas lié aux qualités de la personne, mais à l'utilisation des instruments de la force: force de dissuasion comme les armes, force de rétribution comme l'argent, force de manipulation comme celle des médias et de la publicité. Par ces forces, on peut plier les comportements, les modeler pour en tirer du travail ou la conformité à des modèles. C'est le niveau d'inégalité d'influence ou d'inégalité politique.

La deuxième inégalité tient aux valeurs économiques. En haut, il y a les riches et, en bas, il y a les pauvres. C'est la dénivellation dans la rétribution des valeurs d'échange. Plus on est bas, plus on a un sentiment de dépendance et de vulnérabilité.

Vient ensuite l'inégalité morale. En haut, il y a ceux qui peuvent être fiers d'eux-mêmes et, en bas, ceux qui devraient avoir honte. Une société propose des modèles de beauté, de santé, de réussite... En haut, on se sent normal et fier; en bas, on se sent inadapté et honteux.

Finalement, l'inégalité ontologique. En haut, on se sent digne de vivre. On est investi d'une valeur d'être qui nous vient du regard des autres. On vaut quelque chose. À partir d'un certain seuil, on ne vaut plus la peine, c'est la déchéance sociale. À peine est-on encore un être humain.

Dans des sociétés aristocratiques, ou bourgeoises, ou religieuses, ou traditionnelles, les niveaux d'inégalité sont relativement indépendants les uns des autres. On peut jouir d'une bonne valeur morale, sans être riche, par exemple; posséder une forte valeur ontologique grâce à de solides liens sociaux sans avoir de valeur politique. Bref, on peut être en bas sur une échelle et en haut sur une autre.

Dans une société «mono-inégalitaire» comme la nôtre, les niveaux d'inégalité sont très unifiés. En bas de l'échelle, on se sent à la fois impuissant du point de vue de l'influence politique, très pauvre dans sa capacité de satisfaire à ses besoins, honteux comme si on était coupable, et exclu des liens sociaux au point de douter d'avoir une valeur en soi-même.

Mais que se passe-t-il lorsqu'un être humain n'est pas rassuré sur sa valeur? Au point zéro de la valeur, la haine peut constituer une forme de retranchement. Qu'au moins on me haïsse! Vite à mon téléphone ou à mon mur Facebook pour réactiver cette haine qui me donne un sentiment d'existence. Elle m'aimait, elle me déteste. J'ai évité le pire: son indifférence.

Plus généralement, le sentiment de puissance semble équivaloir à l'impression de valoir quelque chose. À défaut de valoir quelque chose dans mon propre être, le nombre de personnes que je soumets à mon pouvoir prouve mon existence. Si dix personnes me craignent et m'obéissent, je vaudrais dix. Président d'une grande compagnie, je vaudrais beaucoup.

Cependant, être apprécié pour sa valeur ou exercer un pouvoir de dissuasion, de rétribution ou de manipulation, est-ce que cela produit le même résultat? L'oiseau vient de lui-même se percher sur mon doigt, il m'apprécie. Un acte de liberté. Je le capture par la force. L'effet est-il le même?

Les valeurs de retranchement — nourrir la haine, provoquer la peur, dominer, susciter la sympathie par le sacrifice, acheter les suffrages, payer des salaires, séduire, manipuler une idéologie, séquestrer par le pouvoir d'une secte — produisent-elles le même effet qu'être librement apprécié? L'effet ici ne dépend pas de mon être, mais de mes armes, de mes munitions, de mes mensonges, de mon argent, des caractéristiques

les plus éphémères de mon corps. Ce n'est pas moi qu'on apprécie, mais les instruments de crainte, de récompense ou de manipulation que j'utilise. Si bien que plus on me craint, plus on se soumet, mais plus on se soumet, plus je doute de ma valeur. Si je n'avais pas un sou, est-ce qu'elle m'aimerait? Si le feu me dévisageait, est-ce qu'elle dormirait encore avec moi? Si mes mensonges étaient découverts, est-ce qu'elle suivrait encore mes doctrines?

## Nous tous

À quoi servent la plupart des rencontres sociales? À se rappeler d'une façon ou d'une autre un pacte social implicite: «Tant que tu m'estimes valable, je t'estime valable.» Cette interdépendance des valeurs que l'on s'accorde mutuellement engendre un «nous» spécifique. C'est le «nous» de tous ceux qui, dans une alliance implicite, s'accordent mutuellement de la valeur. Une sorte de radeau collectif pour survivre.

Cette solidarité se concentre sur ce que nous avons de semblable (plutôt que sur nos différends) d'autant que la nature apparaît indifférente. Si la mer, les lacs, les montagnes, les végétaux et les animaux semblaient concernés par nous, sensibles à notre sort et contribuant à notre bonheur, ils seraient sans doute inclus dans cette solidarité. Mais dans les sociétés qui se croient «non primitives», c'est rarement le cas.

Le groupe d'appartenance de base est habituellement la famille. Autrefois, c'était une forme de solidarité qui durait jusqu'au-delà de la mort. Chaque génération avait pour mission de relayer l'héritage moral, social et matériel, afin de contribuer à un futur meilleur pour toute la lignée à venir. La propriété était beaucoup plus familiale qu'individuelle, elle pouvait donc traverser les morts et servir aux enfants de l'avenir qui eux-mêmes avaient pour devoir de la transmettre enrichie.

Sur cette base, bien d'autres solidarités se sont formées. Nous sommes une nation, une religion, une communauté, une entreprise... parce que nous nous garantissons mutuellement un minimum de respect et de dignité. C'est le «nous» discernable d'une alliance dans le temps et l'espace: un regroupement de personnes qui s'encouragent mutuellement à se reconnaître une valeur d'appartenance, sous réserve de quelques conditions auxquelles il faut bien se soumettre. Ce «nous» est circonscrit et délimité. Il y a ceux qui en sont et ceux qui n'en sont pas: les autres familles, les autres nations, les autres religions... Ils ne me reconnaissent pas comme un des leurs, je fais de même. Nous n'avons pas d'intérêt à nous reconnaître. De l'«étranger», de l'«infidèle», de l'«hérétique», des «déchus» sociaux, je n'attends pas de soutien, au contraire, entre nous l'hostilité est latente ou explicite.

Ce genre de «nous» inclut ceux qui ont accepté un serment d'allégeance presque toujours implicite, il exclut les autres, ceux dont on peut douter de leur humanité puisqu'ils ne partagent pas nos valeurs (en tout cas sous la forme qui nous convient). Les «autres» sont exclus d'office. Attention! Ceux qui mettent en

doute les «valeurs» communes du «nous» sont déjà sur une pente dangereuse: ils peuvent se retrouver hors de la «famille», de l'«Église», de la «nation».

La cohésion interne d'un groupe d'exclusion et les relations entre les groupes d'exclusion sont modulées par trois niveaux de valeurs. Le premier niveau, la valeur «ontologique», c'est l'association de l'être et de la valeur qui est partagée normalement entre les membres du groupe: cette personne vaut la peine, celle-là, un peu moins parce qu'elle adhère moins fortement à nos «valeurs» (morales)... La valeur ontologique, comme on l'a dit, est rattachée aux personnes et non à leurs comportements. Le propre d'un groupe fermé consiste à relier la valeur ontologique à la valeur morale. Le deuxième niveau, la valeur «morale» justement, c'est le partage d'une vision du monde qui justifie la hiérarchie des valeurs morales selon l'importance accordée à tels ou tels comportement, attitude, pensée. Par exemple, dans un certain groupe, pour une certaine société, une certaine conception du pouvoir et de la force justifie et promeut l'agressivité et l'auto-acclamation de soi. Ici la valeur est rattachée aux manières de penser, aux attitudes et aux comportements. Le troisième niveau, la valeur d'«échange», c'est une valeur attribuée à un bien ou à un service selon leur pouvoir d'échange contre un autre bien ou service. L'argent peut servir d'intermédiaire, mais pas forcément. Une des propriétés de ce niveau de valeur, c'est que les valeurs y sont nécessairement finies, mesurables et substituables.

L'association des deux premiers niveaux de valeur entraîne la loi suivante: plus j'épouse les valeurs «morales» du groupe, plus je vauds quelque chose aux yeux de ce groupe. Une valeur «morale» élevée va entraîner une valeur «ontologique» élevée. Tout se passe comme si une personne qui adhère aux valeurs morales du groupe possédait une plus grande «quantité d'être». Plus une personne s'écarte des valeurs morales du groupe, plus elle s'expose à être traitée comme si elle ne valait rien, à devenir un objet de honte.

Un nous exclusif accepte assez facilement d'«échanger» des valeurs avec d'autres groupes exclusifs (par exemple entre nations), mais l'échange se fera dans le but de gagner sur l'autre, c'est-à-dire, en définitive, de lui enlever du temps. C'est le propre des échanges inégalitaires: j'échange un bien et un service qui m'a coûté peu de temps contre un bien ou un service qui t'a coûté beaucoup de temps. Du moins, je tente de le faire, et c'est même là le comportement attendu de la «morale du marché». Dans une société marchande, on dissocie le plus possible les valeurs d'échange des valeurs morales, mais c'est simplement pour placer les premières sous l'égide d'un grand groupe d'échange, le «marché», dans lequel il est entendu que la morale consiste à payer le plus petit prix pour la plus grande qualité possible. Dans les actes marchands, cette morale élimine pour le temps de la transaction toutes les autres morales.

Les groupes d'appartenance (famille, religion, nation, race, sexe...) définissent des valeurs morales facilement reconnaissables et fin prêtes pour engendrer une hiérarchie, une sélection et de l'exclusion, selon le degré d'accord ou de désaccord avec ces valeurs. Ils associent donc valeur «morale» et valeur «ontologique» et, dans une société strictement marchande, l'argent et la possession d'un capital deviennent les signes de la valeur ontologique. Comme les valeurs d'échange récompensent la morale marchande (le pouvoir de négociant gagnant-perdant), et comme la morale marchande agit dans une société marchande à la manière d'une morale au-dessus des autres (une méta-morale), il est bien normal que les signes de richesse mesurent la valeur ontologique. Combien vauds-tu?

Les valeurs morales dont nous parlons ici ne se confondent pas avec les valeurs prêchées ou affichées. Les valeurs dans le discours sont couramment contraires aux valeurs morales pratiquées par groupe. Les valeurs qu'on évoque dans le discours sont stratégiques, elles inversent assez souvent la «morale» réelle du groupe, généralement très «immorale». Par exemple, cela faisait partie de la morale réelle d'un commerçant catholique (ou protestant) du dix-septième siècle de s'enrichir au détriment des Amérindiens. Le commerçant qui ne partageait pas cette morale risquait l'exclusion. Mais pour atteindre ce but (s'enrichir au détriment des «sauvages»), il fallait se faire croire à soi-même et aux autres que son action était guidée par le désintéret et la charité. Cela était d'autant facile qu'en réalité très peu de valeur ontologique était accordée aux Amérindiens. Les dissidents français ou anglais de cette morale inversée, ceux qui arrivaient en Nouvelle-France avec de bonnes intentions, ont payé cher leur cohérence avec les valeurs chrétiennes prêchées et affichées<sup>3</sup>.

Dépasser ces «nous» bornés pour arriver à un «nous tous» universellement inclusif constitue un saut vertigineux rarement réalisé. Cela exige qu'on découvre sa propre valeur ontologique hors des groupes auxquels on appartient, suffisamment en tout cas pour élever sa conscience et voir au-delà et au-dessus de leurs valeurs morales et économiques. On doit arriver à saisir la valeur ontologique des êtres indépendamment des valeurs morales qui font l'appartenance à tel ou tel groupe, et pouvoir dire: «Nous tous, les humains, sans exception, nous sommes frères et sœurs parce que nous avons une valeur intrinsèque qui ne vient pas de la valeur que nous nous accordons mutuellement, cette valeur d'être ne résulte pas d'une simple alliance d'intérêts communs.» Dans un saut de conscience, donc un acte du moi, on reconnaît librement tous les êtres humains comme siens sans exiger la réciprocité. Ce n'est pas un pacte ni une alliance en vue d'un intérêt de groupe, c'est un bond de la conscience qui, forcément, inclura tôt ou tard tous les êtres vivants et même la terre comme source et condition des êtres vivants.

## Désir de vérité

Nous allons nous arrêter un moment sur le «contenu» du noyau du «moi», sur le contenu de la conscience que l'on nomme valeur et qui se présente sous la forme violente du désir. Nous verrons par la suite ce qui fait obstacle à la conscience (par exemple, le surmoi).

Dans le film *Expiation*, réalisé par Joe Wright, une jeune fille ment par jalousie lorsqu'elle est interrogée à propos d'un ami (qu'elle aurait espéré avoir pour amant) accusé d'agression sexuelle. Elle confirme ce qu'elle n'a pas vu: «Il a violé ma cousine.» Les conséquences pour le jeune homme sont terribles: perte de réputation, avenir hypothéqué, prison, mépris. La jeune fille devient une femme, puis une vieille femme. Âgée, elle regarde sa vie. Le mensonge est là, horrible, au début de sa vie. La faute est trop

---

<sup>3</sup> Lire à ce sujet Denys Delâge, *Le pays renversé*, Montréal, Boréal, «Boréal compact», 1991.

énorme pour un pardon. La calomnie reste une tache indélébile dans une vie par ailleurs toute dévouée aux autres.

En regardant ce film, j'enviais cette femme: son mensonge était si violent, si évident, si terrible, il était si précis, si tragique, si limité dans le temps et l'espace, qu'il éclairait sa vie tout entière; il donnait à sa vie une vérité qu'aucune autre vie ne peut se vanter d'approcher. Comme une tache sur un mur blanc, le mensonge révélait la vérité de sa vie.

On comprend alors l'importance du «mal» quand il est bien localisé. Pouvoir dire: là est mon crime, à cet endroit précis de ma vie, pouvoir nommer l'acte, le moment, le lieu lave le reste de sa vie. Localiser le mal a toujours été la principale fonction du médecin, du shaman, du prêtre ou du psychanalyste. Des mauvais esprits seraient concentrés dans cet ulcère, un virus serait responsable de cette épidémie, un péché originel expliquerait nos malheurs, ce traumatisme aurait bouleversé toute la vie de cet homme... Ce genre de diagnostic identifie la cause du «mal», la circonscrit, la nomme. C'est maintenant une cible que l'on peut viser. Sur le plan moral, dire que c'est à cet endroit précis de ma vie que j'ai subi ma principale blessure narcissique, confesser comme saint Augustin une période pécheresse se déroulant de telle date à telle date, pouvoir dire: je me suis trompé là, à cet endroit, c'est un privilège qui n'est pas donné à tout le monde.

En général, il n'y a pas un mensonge qui révèle à la vie toute la mesure de sa vérité. Ne pas avoir commis un acte grave contre la vérité laisse celle-ci dans le brouillard. Les non-pécheurs, les non-criminels, les innocents de la vie sociale souffrent de cette atonie qui dévitalise dans son ensemble l'existence et produit un doute qui recouvre toute la vérité de son être. C'est pourquoi ce sont les «pécheurs» qui sont sauvés, les autres se sentent obligés d'être heureux.

L'étalement de la culpabilité sur des peccadilles est plus dangereux qu'une culpabilité concentrée et purgée. C'est sans doute pourquoi un mal aussi grave que la pollution de la planète ne produit pas de fruit: il est étalé sur toute la vie, et même sur tous les actes de toutes les générations et tous les comportements de tout le monde. Ce n'est pas une faute expiable par quelqu'un. Ce qui est remarquable, c'est que la faute accorde une valeur presque transcendante à une personne. «C'est ta faute», cela consacre une liberté. Tout à coup, un moi est responsable, les autres disparaissent dans le peloton des innocents. Plus nombreux sont les innocents, plus le responsable est investi d'une grande valeur. Par son accusation, il reçoit l'énorme bénéfice: «Hors de toi, tout va bien. Si tu n'avais pas commis cette faute, le monde serait meilleur.» Voilà donc qu'en devenant coupable tu laves le monde, et même tes parents, et même tes enfants. Nous aimons donc la culpabilité bien concentrée dans un événement discernable, mais nous cherchons désespérément à la donner dès qu'elle nous atteint.

Percevoir le mensonge, vouloir le ravalier, c'est en même temps découvrir que la vérité est une des sensibilités de la conscience. C'est pourquoi le mensonge est une faute merveilleuse. Il peut révéler cette sensibilité à la vérité. S'il est vrai, aussi clair et tranché qu'une goutte de sang sur un drap blanc, il a préservé la vérité. En dessous de mon mensonge, la vérité reste. Cet homme n'a pas violé mon amie, ce n'est pas un violeur, il est resté intact sous mon mensonge.

Et pourtant, la question se pose: est-ce que la vérité est ce qui existe sous le mensonge? Y a-t-il quelque chose de vrai qui précède le mensonge, qui lui survit et qui le suit? Quel est le fait en dessous des

paroles mensongères ou vraies? Cet homme n'a pas violé la jeune fille, soit, mais est-il vrai? Jusqu'à quel point l'est-il? L'est-il autant que l'arbre que je vois dehors?

Lorsqu'on part à sa recherche, on se rend bien compte que la vérité n'est peut-être pas un objet aussi défini qu'on le croyait. La frontière devient floue dès que l'on avance. En réalité, cette frontière est une rencontre. Deux êtres s'avancent l'un vers l'autre, et l'autre n'est jamais un objet, il est toujours un sujet, pourtant il apparaît sous la forme d'un objet.

On doit, ici, saisir une caractéristique troublante: la conscience ne peut pas se prouver totalement dans l'autre. Elle se saisit par un bout sensible (le «moi»), mais l'autre bout reste étranger et mystérieux. Pendant au moins un million d'années, les humains ont estimé les montagnes, les rivières, les lacs, les végétaux et les animaux comme leurs semblables d'égale conscience, ensuite le cercle s'est limité aux végétaux et aux animaux, ensuite uniquement aux animaux, puis seulement à eux-mêmes. La conscience devient immédiatement dissymétrique: en soi elle cherche la vérité, en l'autre elle se blottit sous forme d'objet.

La vérité travaille dans la conscience qui avance. C'est seulement dans ma conscience qui avance que je l'aperçois travailler. Dans un premier temps, la «vérité» serait ce que voit une conscience limpide. La montagne est vraie dès que ma conscience est claire. Dans la conscience, il y aurait toujours la conscience du degré relatif de limpidité, comme si la conscience pouvait toujours sentir son propre degré de mensonge. *Elle serait toujours vraie dans sa capacité de sentir son degré de fausseté.*

On doit l'admettre, car s'il y avait mensonge sur le mensonge à propos du mensonge et cela à l'infini, il n'y aurait rien d'autre que le mensonge, donc la vérité n'existerait pas et, par le fait même, le mensonge non plus. Mais justement, l'expérience nous démontre qu'on peut avancer dans l'élucidation du faux sans pourtant arriver au vrai, mais je n'ai de prise que sur la vérité de mon désir de vérité, je ne peux que sentir mon degré de limpidité; quant à la vérité de ce que je rencontre, elle m'échappe, elle appartient à l'être que je rencontre.

Si son regard avait été limpide, la jeune fille aurait sans doute vu qu'elle aimait cet homme, qu'elle était attirée très fortement par lui, mais que lui n'était pas attiré par elle, qu'il la considérait comme une petite fille, que c'est pour cela qu'elle était en colère contre lui, et que c'est pour cela qu'elle avait cru qu'il avait couché avec sa cousine comme elle aurait voulu qu'il couche avec elle. Cette limpidité de la conscience l'aurait entraînée dans l'abîme de son âme et, indirectement, dans l'abîme de l'âme de cet homme. Elle aurait commencé un voyage dans le mystère humain. Elle n'aurait pas trouvé une vérité sous-jacente dans un fait quelconque, elle aurait plutôt commencé à vivre en vérité et à se sentir à la recherche d'un homme vrai.

La question est étonnante: pourquoi la conscience recherche-t-elle la vérité? Comment peut-elle la vouloir plus que la vie? Comment peut-elle finir par préférer une vérité cruelle à un doux mensonge rassurant? Dès qu'une illusion est vue, elle tombe, et on rentre peu à peu dans la chair crue de l'être (le nôtre et celui de l'autre). Il est vrai que le cœur hésite, qu'il se raconte de belles histoires pour éviter le choc, mais au fond de la conscience, jamais ne meurt ce désir vital de lucidité.

C'est comme s'il valait beaucoup mieux se percevoir vrai au prix de se rendre compte de son «immoralité» que de se savoir «moralement» beau, mais totalement faux. Comme si la valeur ontologique

avait priorité sur la valeur morale. Cette recherche de vérité appartient à la seule conscience. Tout le reste aspire à rester dans la maison de ses illusions les plus rassurantes. *Le désir de vérité forme le noyau du «moi».*

Chercher à être vrai se passe donc sous tension. Si la conscience travaille à dépouiller la pensée de ses mensonges, la peur travaille en sens inverse. On ment par peur, peur de soi surtout. Plus j'ai peur, moins je peux affronter l'obscurité, le trouble, les torsions et les distorsions qui sont en moi et forment une brume dans mon regard.

## Sécurité et vérité

La peur guette: est-ce que tu veux vraiment savoir la vérité? Au regard de la vérité, la mort peut être vue de deux façons. Si la mort est une fin absolue, l'angoisse de la mort, c'est peut-être de ne jamais connaître la vérité. Ma vie sera à jamais brouillée de mensonges. Oui, j'ai construit un curriculum qui fait de moi un homme acceptable à mes yeux, mais je sais bien que je pourrais tout aussi bien en construire un noir et moralement pénible à voir. Le récit aimé et le récit refoulé seront toujours là, «débrouillables», «désintriqualés». Mais si la mort n'est qu'un élargissement de la conscience, l'angoisse de la mort, c'est peut-être d'apprendre la vérité. Ma vie, là, devant moi, pure et brute, est-ce que je veux vraiment la regarder? On oscille toujours entre la peur de ne jamais savoir et la peur de savoir.

Néanmoins, malgré la peur, malgré le sortilège des illusions et la sécurité apparente des systèmes d'illusions, la conscience finit par libérer ses acides, la maison des croyances s'effrite, parfois une planche cède et laisse entrevoir la vérité. On me dira: non! On peut sciemment choisir le mensonge: le besoin de sécurité l'emporte sur le désir de vérité.

Oui, le besoin de sécurité l'emporte presque toujours. C'est vrai pour tout ce qui ne se retrouve pas sous la pointe immédiate de la conscience. Mais justement, la conscience travaille, et c'est pourquoi l'inconscience obstinée ne peut jamais se borner à une seule épaisseur de mensonge. Il faut toujours que le sujet attaque, qu'il ajoute à sa défense, qu'il cherche à tout prix à convaincre les autres. Il s'ensuit des guerres ou des conséquences.

Jamais le mensonge n'apporte la paix. Le choix de la sécurité contre la vérité semble mener tout droit à des conflits intérieurs, des distorsions, des perversions, et cette trahison de soi envenime les relations entre les êtres humains, et vis-à-vis de la nature. Ensuite, les conséquences de ces mensonges, on ne veut pas les voir.

Bref, si on y regarde à deux fois, l'inconscience travaille pour la conscience par l'accumulation et la concentration des distorsions psychiques et des conséquences matérielles devant le sujet en fuite, la stratégie du «heurte un mur, peut-être que tu vas te réveiller». L'inconscience est de la conscience profonde. Ce que l'on appelle conscience claire et limpide, conscience explicite, n'est que la surface. Dans

l'obscurité, la conscience travaille comme à une forge, elle plie le métal, elle assure la réflexion de la réalité sur le corps et le psychique. C'est pourquoi on peut vivre dans le mensonge, mais on n'y vivra jamais tranquille.

L'augmentation de l'épaisseur du mensonge pour sauver le mensonge, dont les conséquences veulent sortir de sous le tapis, cette addition de mensonges est inévitable parce qu'en dessous de la conscience explicite et réfléchie travaille la conscience implicite et réfléchissante. La «mauvaise foi» tord l'intérieur en ajoutant mensonge sur mensonge, et l'inconscience travaille dans le psychisme, dans le corps et dans la réalité en accumulant distorsions sur distorsions et conséquences sur conséquences. Le mensonge ne peut en somme jamais aller en paix dans la vie, on ne peut pas imposer à la conscience de suspendre son acte propre (son acte propre, c'est son regard sur sa propre limpidité) et à l'«inconscience» d'aboutir à des conséquences seulement positives. La mauvaise foi pousse inévitablement à des actions défensives, à des attaques contre l'autre qui visent à parer les attaques contre soi. Et tout va de mal en pis. On peut donc dire effectivement non à la vérité au nom de la sécurité, mais en réalité, c'est la vérité qui est le meilleur moyen de la sécurité. C'est elle qui apporte assez de paix intérieure pour affronter les conséquences. Voyant mieux les conséquences, la vie tire meilleure parti de la réalité.

L'instinct de survie n'est peut-être pas délié du désir de vérité. Pouvoir faire face aux faits, c'est pouvoir s'adapter. Et les faits, on les voit d'autant mieux que l'on est capable de s'avouer la vérité. Oui, mon usine pollue parce qu'il m'est difficile de m'avouer que je suis prisonnier d'un système marchand obsédé par une manière de voir le profit qui n'est pas profitable du tout. Pendant que je ne m'avoue pas ce qui saute aux yeux, les conséquences s'accumulent. Laisser s'accumuler les conséquences, c'est ne pas s'adapter. Et dans la vraie vie, cela équivaut à marcher vers son élimination.

Pour le moment, il nous suffit de remarquer que l'hypothèse de la capacité du moi à la vérité tient la route puisque nous avons survécu. Lorsque la conscience voit, non seulement elle voit, mais elle se voit voir, suffisamment en tout cas pour sentir la part de mensonge qui viendrait d'un manque de limpidité de sa part. Elle possède donc une sorte de détecteur d'illusions qui lui vient de sa propre transparence vis-à-vis d'elle-même. Armée de son désir de vérité, elle peut se nettoyer, ce qui la rend apte à s'adapter.

La vérité est une valeur impérative pour la conscience comme pour la vie et la survie. Ce n'est pas uniquement une valeur morale, c'est surtout la valeur des valeurs ontologiques. Si je ne suis pas vrai, toutes les valeurs qu'on m'accorde ou que je m'accorde, et même toutes les valeurs que j'accorde aux autres n'ont plus de valeur.

Oui, nous vivons tous dans le mensonge, tel est l'homme. Mais si cette part de mensonge l'emporte, je flotte littéralement sur le vide. Au fond de moi, je ne me sens rien, peut-être même que je me sens être mon propre traître.

Qui a vécu l'expérience d'une confession sans refoulement, ni complaisance, ni plainte a vécu quelque chose d'extraordinaire: à la fin, l'homme s'est avoué qu'il ne valait pas grand-chose et, pourtant, il a senti dans ses aveux une noblesse de vérité qui lui donnait une très grande valeur. Se sentir vrai est sans doute la valeur des valeurs. La confession nous redonne notre valeur ontologique.

# Vérité et espérance

Si je me tourne vers la nature qui apparaît à la périphérie de mon acte de conscience, je vois... tant de choses. Une vie entière ne serait pas suffisante pour survoler le monde des fleurs ou des insectes, des mammifères ou des montagnes, des étoiles ou des galaxies. Rien n'est ordinaire ni dans le firmament ni sur le plancher des vaches.

Les pieds humains se sont élargis et aplatis à force d'errer sur les énormes plaques tectoniques qui glissent et se cognent comme des radeaux autour d'une sphère de roche en fusion. Nous tanguons, ivres d'étonnement, si bouleversés que si nous ne nous enfonçons pas la tête dans notre propre cinéma, dans la maison de nos croyances, notre cœur peut-être exploserait. Il est possible que le mensonge ne soit qu'un moyen de se protéger contre le choc esthétique de la réalité! Par nos croyances, nous voulons nous rassurer, mais surtout, nous fabriquons de l'ordinaire avec du merveilleux. Nous sommes des fabricants d'ordinaire. Plongés dans le moulin de nos croyances, nous arrivons à opposer au réel nos platitudes mentales.

Prenons une manière parmi d'autres de fabriquer de l'ordinaire avec le l'extraordinaire. Je me mets à croire que l'être humain peut se contenter de manger de la lumière («prana», la nourriture des dieux). Certains arriveraient à se passer complètement de nourriture. C'est extraordinaire! Du coup, manger du cerf, transformer le corps du cerf en son propre corps, tout le processus incroyable de la digestion, c'est banal. Pourtant, la digestion réelle de la viande est bien plus complexe que celle de la lumière. Chaque fois que nous nous sommes approchés de la réalité «ordinaire» plutôt que des exceptions imaginées, nous avons trouvé quelque chose d'incroyablement plus extraordinaire que nos rêves et nos illusions. Transformer l'eau en vin, est-ce vraiment plus miraculeux que transformer le raisin en vin? Que le processus soit naturel, cela me semble ajouter au miracle et non pas soustraire.

En fait, la rencontre de la réalité est un grand choc, non par le «pas assez», mais par le «trop». C'est sans doute pour cela que nous banalisons. On arrive à croire que si un ensemble d'explications pouvaient réduire la complexité des faits dans la simplicité de quelques causes et de quelques lois, cela dépouillerait la réalité de son caractère exorbitant et insupportable. Mais il n'en est rien. La rencontre est chaque fois un choc justement parce que chaque fois la réalité dépasse toutes les bornes. C'est même la chose la plus certaine et la plus documentée du monde: ce qui est là dépasse toute imagination. On n'arrive jamais à dire: ce n'est que cela. Le «que» est toujours une réduction illusoire, une manière de tasser dans un coffre quelque chose qui ne peut entrer dans aucun contenant. Dire ce n'est qu'un arbre, ce n'est qu'une femme, ce n'est que le hasard, c'est toujours une illusion que chaque rencontre brute rend risible.

Oui, il est possible que tout soit dû au hasard, mais alors, quel hasard! Quel mystère que ce hasard qui fait tout! Qui peut le cerner? Qui peut en diminuer le mystère? Quelle formule mathématique nous rendrait ce hasard banal? Si la formule était parfaitement simple, ce serait encore plus admirable! Un «scientifique» rappelait récemment qu'il y aurait des milliards et des milliards d'univers et que le nôtre par hasard était le seul propre à engendrer la vie (ce qui suppose des constantes ajustées de façon extraordinairement pointue). Mais en quoi cela serait-il moins fantastique que d'avoir un univers viable d'un seul coup?

Dès que l'œil voit un oiseau quitter une branche pour une chasse aux mouches au-dessus de la mer, il sait qu'il n'arrivera jamais à surplomber le paysage qui est là devant lui et qu'aucun concept ne saurait soustraire quoi que ce soit au fait que l'oiseau est là, en plein vol.

Nous ne fabriquons pas que de l'ordinaire. Parfois nous fabriquons du drame et de l'épouvantable. Non contents de faire face à la mort (nous savons qu'elle arrivera, mais nous ne savons pas ce qu'elle est), nous fabriquons des idées de la mort, nous nous faisons des peurs que nous combattons ensuite. Hélas, cela a des conséquences sociales et écologiques bien réelles qui aggravent notre vie sur terre. La peur engendre son objet.

L'être humain se retrouve fracturé en un éventail de banalités et de drames. Il découpe l'éventail et il en prend un morceau. Un jeune homme ne voit que sa fiancée, une mère que son bébé, un anorexique que la nourriture, un fanatique que des ennemis, un scientifique que des phénomènes, un PDG qu'un marché... Nous habitons des parcelles de monde. Toutes nos maisons sont petites sous le ciel étoilé.

Mais revenons à la valeur et à la vérité de la valeur. Qu'est-ce que la valeur? Objectivement, la valeur est l'avenir de l'être. Découvrir que le petit caillou qui est ici vaut l'étoile qui est là, c'est découvrir deux choses: ils sont *et* ils doivent être. Découvrir que cette tuerie, ce massacre, ce génocide sont des abominations, c'est découvrir deux choses: cela a été *et* cela n'aurait pas dû être. Il n'y a pas d'avenir pour un tel crime. Ce qui vaut quelque chose a de l'avenir, ce qui ne vaut rien n'a pas d'avenir. Il peut même arriver qu'un crime soit si scandaleux que son avenir devient incompatible avec la conscience. C'est lui ou c'est elle. Devant un tel crime, les uns refoulent leur conscience et se taisent, les autres s'éveillent et hurlent dans la rue.

Telle est l'espérance: la conscience connaît son avenir (non dans sa forme, mais dans sa valeur). C'est son objectivité. Ce qu'elle sent «bon», elle le sent durable, ce qu'elle sent «mauvais», elle le combat. C'est évidemment une autre sorte d'objectivité que celle des phénomènes (qui sont toujours passés); néanmoins, l'avenir est, lui aussi, objectif comme le démontre notre propre mort devant nous. On ne sait pas ce qu'est la mort, mais on sait qu'elle arrivera. Lorsque tel avenir est certain, son contenu est incertain. Je sais que mon amie accouchera, mais je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemblera l'enfant, ni même s'il vivra. À l'inverse, lorsque le contenu est parfaitement défini, son avenir devient immédiatement incertain. Plus l'idée de Dieu est claire, moins son existence est probable. Plus je précise ma prophétie, plus je diminue sa probabilité.

Il y a ici une loi fondamentale: lorsqu'on connaît l'avenir, on ne connaît pas sa forme, c'est une vision de la conscience et non de l'imagination. La conscience aspire à plus de liberté, de participation, de justice, cela inévitablement se produira, mais personne ne peut savoir quelle forme cela prendra dans l'avenir. Bref, les valeurs de la conscience sont ouvertes: clarté de l'essence, flottement de la forme. La démocratie gagnera sans doute, mais personne ne peut dire la forme que prendra cette démocratie.

Pourquoi la conscience n'aspire-t-elle qu'à des valeurs ouvertes? Parce qu'elle est d'essence adaptative et participative. Or une valeur fermée, c'est-à-dire une valeur définie d'avance n'est pas adaptative, et donc elle finit par engendrer toujours et sans cesse des conséquences qu'elle refuse de voir, qui s'accumulent, qui forment un mur... Et sur ce mur, on se casse les dents.

Une valeur n'a de vérité que si elle est ouverte. Autrement, c'est un terrible mensonge. Définir la beauté d'avance, ensuite l'imposer sonne toujours faux. Les valeurs de la conscience sont au contraire comme des semences, elles se développent selon l'essence, mais elles prendront une forme adaptée selon les circonstances. La conscience est la connaissance du «droit à l'avenir», mais elle n'est pas la connaissance de la forme de l'avenir. Je sais que le monde est appelé à la justice, mais je ne connais pas la forme que prendra la justice, car la justice, nous devons la faire ensemble dans une adaptation grandissante à la nature.

Le cosmos semble suivre deux trajectoires. Sur une route, il va de l'être inconscient à l'être conscient. Si l'être ne précédait pas la conscience, la conscience n'aurait pas de prise, n'aurait pas d'objet et s'effondrerait. Dans cette direction, il y a tout un chemin de causes et d'effets, de faits, d'histoires qui semblent se construire dans l'inconscience et acquérir progressivement de la conscience. Une sortie des ténèbres. On peut appliquer ce processus historique au cosmos, à notre naissance ou à toute genèse. Dans une autre direction, le cosmos va vers ce qui est espéré: l'harmonie, la beauté, la justice. Il passe alors de la conscience vers l'être. Toutes les œuvres d'art sont d'abord des rêves vagues autour de valeurs indéfinies, ces valeurs se définissent progressivement dans la conscience puis elles se fraient un chemin vers la réalité. La conscience ne lâchera pas, sa pince droite agacera sa pince gauche jusqu'à ce qu'elle se produise elle-même comme clarté et le monde comme valeur.

## **Naissance et conjugaison**

Dans le ventre de la mère, les réponses aux besoins arrivent de l'intérieur, immédiatement, et se diffusent dans tout le corps dans les bonnes proportions. L'oxygène, l'eau, la nourriture entrent par un gros cordon comme par intraveineuse. Le besoin n'a pas le temps d'être ressenti qu'il est en train d'être comblé. Il n'est donc pas possible de repérer une frontière, une séparation entre un manque et une réponse. Un nous règne, inclusif, fusionnel, impalpable. Pas de soif, pas de faim, pas d'asphyxie ni de froid, les énergies arrivent en prévention. Pas d'attente, de question, de hiatus, de temps, l'extérieur circule dans l'intérieur comme une nappe phréatique pompée par les veines d'un arbre. L'écoulement parfait des fluides dans les tuyaux de la vie.

Et puis un grand déchirement. Tout le corps est pressé dans un goulot d'étranglement. La pression écrase les nerfs. Une périphérie de douleur se configure, se différencie et donne une sensation de forme. La tête perçoit sa propre périphérie dans l'entonnoir du vagin. Et puis les besoins se séparent des réponses. La bouche s'en va d'un côté, le mamelon de l'autre. La peau se sépare de la chaleur. Il faut pomper l'air qui brûle les poumons. Un bouchon de muqueuse bloque l'entrée...

Le hurlement. L'ultime tentative pour relier le besoin et la réponse. Mais il faut du temps. La réponse ne vient pas immédiatement, elle ne vient pas parfaitement, ni dans la bonne mesure et les bonnes

proportions. L'apaisement tarde, et c'est trop ou pas assez, jamais la dose parfaite. C'est dans cet entre-deux que la conscience sort de son sommeil. Mais ce n'est pas qu'une distance de soif, de faim et de désir, c'est aussi le sentiment d'une distance entre deux pôles, le pôle qui doit trouver une réponse, sous peine de mort, et le pôle qui doit apporter la réponse, sous peine de hurlement.

La nourriture, l'air, la chaleur, tout est maintenant dehors. Le manque seul est dedans. Le contenu, c'est l'extérieur, le contenant, c'est l'intérieur. Le lien, c'est le manque qui s'arme pour appeler la réponse, dans ce lien repose un savoir (j'étais tout, j'ai été fractionné) et un sentiment (je suis un tout en voie de reconstitution perpétuelle). Quelque chose a enveloppé l'histoire de cet éclatement que l'on nomme naissance et aussi la perspective de cette union que l'on nomme satisfaction.

«Tu es ce qui me manque», braille le bébé à sa mère à partir de son ventre convulsé. Le tu se construit à partir d'une polarisation du nous fusionnel en deux composantes: le plein et le manque. Le tu est le pôle positif d'une soif électrique. Le lait est mon corps en dehors de mon corps. Il doit venir dans mon corps pour devenir mon corps. Le tu est donc mon futur je. Il est la source, je suis le réservoir. Il est l'énergie, je suis l'aspiration.

Dans le braillement du bébé, il y a le fondement même de la conscience: le dehors doit se transvider dans le dedans, c'est l'urgence de la vie. Cette distance en tension entre deux pôles, c'est la vie. La vie: un courant de fluides gazeux et liquides entre une borne positive (le tu) et une borne négative (le je). Le dehors, c'est le tu, c'est de là que vient ma vie, c'est là qu'est ma vie avant d'entrer dans le contenant je.

Le problème, c'est que le tu n'obéit pas très vite à la volonté. Le pouce, lui, obéit plus vite. C'est vrai qu'il n'est pas si facile d'aligner le pouce à la bouche et que, parfois, je le reçois dans l'œil ou dans le nez... Mais au moins, je n'ai pas besoin de crier. Un certain nombre de composantes répondent en premier, doigts, orteils, poignets, talons, mais c'est une réponse vide. Ce qui obéit si facilement ne remplit pas l'estomac. Le tu est à l'autre bout du hurlement, et il vient en son temps et non pas à temps. Voilà le problème: «son» temps. Voilà la solution: hurler plus fort. Le tu, c'est le temps de l'attente, la texture du temps qui échappe au vouloir. Le pouce m'obéit, il est mon temps, le lait obéit aux cris, mais en *son* temps, c'est le tu. Seul le cri à plein ventre et à plein poumon amène le tu à moi, alors que le pouce (le je), lui, obéit sans cri, mais aussi sans substance.

Le tu, c'est la patte «objet» du crabe de l'être qui comprend le sujet et l'objet. Cette patte objet est pleine de nourriture qui rejoint la bouche en manque. Le tu se distingue de l'autre patte qui, elle, arrive avant le hurlement, mais vide. Quelque chose répond directement, quelque chose répond indirectement. Ce qui répond directement est lié à moi par le silence, un silence obéissant, mon embryon de «volonté». Mais ce qui est dans le cercle de ma volonté et qui n'a pas besoin de cri, n'est qu'une réponse en attendant, une patience. Le pouce, ma patience. Le tu arrive au bout de longs hurlements pénibles, mais il est chargé, il est ma substance.

Le tu se sépare donc du nous fusionnel par un positif et un négatif. Son positif: sa réponse est pleine. Son négatif: je ne le contrôle pas directement. Le tu est l'essence future de mon corps, mais il est en dehors de ma volonté. Ma volonté est l'essence de mon manque, je vis par le tu.

Le je va se construire progressivement par opposition au tu. Il est un négatif: il ne peut vivre de lui-même. Mais il est aussi un positif: il gigote dans ses actes d'attente. Le je peut aussi pousser des hurlements, plus tard des mots, plus tard encore, il s'armera pour réclamer sa vie. Les mots seront des cris structurés, il me faudra plus d'information, mais moins d'énergie. Les mots sont comme des appendices aux manques pour faire venir de dehors tout ce qui est ma vie.

Étrangement pourtant, certaines réponses n'ont pas besoin de hurlement pour venir à moi. L'air entre sans réclamation. Quelque chose ne se forme pas en tu car «il» répond immédiatement à la demande. Il arrive parfois un problème, une inflammation de la gorge qui réclame par cri qu'on soulage le tuyau par lequel l'air veut rentrer. Mais dans le fil du temps, l'air est un rythme qui nous fait oublier notre plus grande dépendance: une minute sans air, c'est la suffocation.

Chaque minute, l'air me fait vivre. Ce il n'est pas comme le tu, il n'est même pas comme l'embryon du je (le pouce), il est toujours là, toujours obéissant, toujours répondant et plein. Il est comme était la maman avant l'accouchement, il est comme le nous fusionnel du début, il est une trace de ce nous originel, le yoga du tout. Il n'offre pas assez de résistance, d'hésitation, de manquement au rythme pour s'imposer comme un positif-négatif (une réponse hors volonté, c'est-à-dire qui vient par cri et ensuite par parole). C'est un positif-positif qui reprend la conscience dans son origine et lui rappelle, respiration après respiration, que la séparation n'est qu'un acte délicat et superficiel de disjonction-union, de médiation, de «temporalisation» dans la circulation universelle des énergies et des informations. Seule une maladie peut éveiller ce il, le faire sortir du nous fusionnel, le faire entrer dans le champ d'une conscience explicite du manque.

On doit remarquer que la conscience ne peut pas être séparée en inconscience et en conscience, elle est implicite ou explicite, mais jamais totalement néant et totalement être. Par essence, elle est l'union du séparé. Car toute séparation qui serait absolue équivaldrait à deux réalités incapables de relation et donc inexistantes l'une pour l'autre. Le lien inévitable, c'est la conscience qui est toujours implicite (son unité première) et explicite (l'enveloppement de deux pôles ou de plusieurs).

Dire que tout commence par un nous fusionnel, c'est dire qu'un nous fusionnel reste substrat de tout ce qui se relie dans les actes de la vie. Ce nous garde sa marque dans le il de l'air, l'archétype d'une présence si constante qu'elle se fait oublier et rappelle donc le nous fusionnel, la maman universelle.

Le je se définit plus par le tu que par le il. L'air est un besoin beaucoup plus immédiat dans son urgence que le lait. Heureusement qu'ici la réponse ne dépend pas du hurlement. Heureusement qu'il est toujours là. Mais justement comme le fœtus ne peut former le tu tant qu'il est dans la mère, l'enfant humain ne peut transformer facilement le il en tu (cette transformation est l'essence de la religion).

La volonté, c'est le cercle de tout ce qui n'a pas besoin de cri ou de parole pour obéir. Le corps, tout ce que la volonté peut faire bouger. La volonté définit le corps, elle circonscrit le je, sa bouche, son manque, son vide, ses besoins. Mais la conscience est toujours à la fois dans le nous fusionnel, dans le tu réponse, dans le je manque et dans le il si présent qu'on l'oublie. *La conscience est comme le crabe avec ses pattes différenciées: tu, je, il.* Bref, elle est là depuis le nous fusionnel jusqu'à la conjugaison tu, je, il.

Sans elle la conjugaison n'existerait pas. Soit que la fusion serait totale, soit que la séparation serait absolue, dans les deux cas, la conscience ne fonctionnerait pas, et l'être non plus<sup>4</sup>.

La conscience est l'écoulement du contenu dans le contenant, et si vous séparez le contenu du contenant, il n'y a plus de courant, plus d'électricité. La vie de la conscience n'est pas plus dans le tu (pôle positif) que dans le je (pôle négatif), comme l'électricité, elle est relation. En réalité, elle embrasse toute la conjugaison:

- nous: le nous fusionnel;
- tu: réponse qui doit être appelée;
- je: le manque;
- il: l'enveloppe quasi fusionnelle, présence de réponses immédiates (comme l'air);
- vous: le discernement de différents tu;
- nous: le nous relationnel, la relation du tu et du je, ou du vous et du je.
- ils: ensemble de tu différenciés.
- on: le nous indéfini.

## Désir d'amour

C'est la conscience qui conjugue, et donc la conscience ne réside pas dans un sujet conjugué. Pour elle, le je n'est qu'une composante du grand verbe vivre. La conscience ne peut donc pas être identifiée au je. La conscience de soi découle de la conscience du tu et du je dans leur relation circulaire au sein d'un il semi-fusionnel. L'implicite enveloppe l'explicite, il ne s'en sépare jamais absolument. Si la volonté définit le cercle du je, la conscience embrasse tous les cercles. Pour elle, le tu n'est pas un étranger, c'est elle-même en tant que réponse à un manque. Le tu ne lui est pas plus étranger que le je.

On me dira, je me connais plus que je ne connais l'autre. Est-ce si sûr? Est-ce que la réponse à la question «qui suis-je?» me vient plus facilement que celle à la question «qui es-tu?». Est-il plus facile de sonder son âme que celle de l'autre?

J'ai peut-être plus appris sur moi par l'autre que par moi-même. Sans doute ma volonté définit tant bien que mal le je, sans doute le contenu de «ma» mémoire est plus accessible que le contenu de la mémoire d'un autre, mais dans sa profondeur, je est un abîme aussi bien que tu. En fait, tout ce que je sais sur moi, c'est que je suis un ensemble de relations et que mon je se creuse et se définit dans cet ensemble de relations. Le je solitaire, première personne du singulier, n'est qu'une illusion culturelle. Beaucoup de peuples conjuguent en commençant par le nous.

---

<sup>4</sup> Le fonctionnement de l'être, c'est l'existence, mais justement l'existence a besoin de différenciation dans l'unité.

Se replacer dans sa conscience, c'est revenir à ce tu qui me donne la vie par le lait, la chaleur et les caresses. Et puis le temps passe. Je suis séparé du lit de maman et de papa. Je vis dans mon lit, seul avec un toutou qui répond tout de suite en attendant. Et puis, on m'arrache, je vais à l'école. Je vis seul. Des amis tournent autour de moi. On s'enlève des jouets et on apprend à collaborer. Et puis un feu s'allume. La vie prend du recul. Se creuse en moi un manque énorme qu'aucun ami ne rencontre.

Alors, quand se dresse enfin à nouveau devant moi un tu qui se présente comme ma «substance» vitale, le lait de mon goût de vivre, alors je peux dire «je t'aime». La personne qui est devant moi, son visage et son corps, est encore plus moi que moi-même, je tire d'elle mon contenu. Que nos sexes soient formés comme des embranchements électriques facilitent la redécouverte de notre fondement commun, de notre nous éternel. Première étreinte, premier amour.

Évidemment, cette avidité l'un de l'autre qui n'a de mémoire que le lait et la bouche nous jettera dans le drame de l'impossible fusion, de la renaissance l'un par l'autre dans la différence. Nous serons relancés toujours autres, toujours surprenants, nous brisant l'un sur l'autre pour nous perpétuer dans l'adversité d'une union incorrigible.

Notre seul salut: sortir du drame tu-je, s'entourer d'un nous guérisseur, plonger dans la participation à une totalisation qui régénère sans cesse les êtres. La conscience ne peut qu'aimer. Comme un crabe, les deux pinces ne peuvent pas vivre dans l'indifférence l'une de l'autre, elles tentent de se toucher, de se pincer, de se reprendre, mais l'union n'est jamais dans le jeu des pinces, mais dans le corps de l'être, dans son bulbe capable de conjuguer tous les verbes.

Si le fondement du noyau du moi est l'amour, c'est-à-dire que «tu» est «moi» autant que moi je t'appartiens, c'est que la conscience est l'union du séparé. Son acte est amour: distinction, relation, tension, incapacité de séparation totale et d'union absolue.

## **La distance et l'ignorance**

Mon père est mort après une longue période de démence sénile. Il ne vivait qu'au présent. Il se pâmait d'amour pour tout ce qui arrivait dans son champ de vision; tout ce qui en sortait perdait immédiatement son existence. Seuls deux événements survenaient: l'arrivée et le départ. Tout arrivait, tout repartait. On aurait dit une conscience nue. Il paraissait n'éprouver que deux émotions, et elles lui faisaient monter des larmes aux yeux: l'émerveillement et l'arrachement. Les deux émotions alternaient, ensuite, elles se sont superposées, enfin, elles se sont unies. Même la nuit, il gardait les yeux ouverts et surveillait le clignotement des êtres...

La naissance et la mort ne sont pas symétriques: on naît de l'obscurité, on meurt dans la lumière. La lumière sort de l'obscurité et non l'inverse; la conscience explicite sort de la conscience implicite, non le contraire, l'enveloppement précède le développement, l'utérus précède le fœtus. À très bonne distance,

qu'est-ce que la naissance? On dirait une petite bête aveugle enfouie entre les seins de sa mère, elle s'éloigne dans l'étirement des odeurs, se fabrique des yeux et regarde le visage originel. La lumière couvre automatiquement la distance.

Pourquoi doit-on sortir d'une origine, faire de l'espace et le couvrir de lumière, pour enfin distinguer une forme, puis disparaître à nouveau dans l'informe soit par le sommeil, soit par la maladie, soit par la mort? Ce sont les vagues de la conscience formées de pics lucides et de creux aveugles.

Pourquoi l'espace déplace-t-il si facilement les couleurs et les formes, alors qu'il laisse les choses traîner lentement leur poids? On dit que la lumière est rapide, mais on pourrait tout aussi bien dire que les choses sont lentes. Si c'étaient les choses qui venaient à moi, à un moment donné, elles seraient toutes sur moi, ce serait comme si l'univers entier s'effondrait sur moi. En perspective, l'entassement de tout l'univers sur mon corps. Bon pour l'ego, mais pas très bon pour la santé! Écrasé sous les milliards de tonnes de la réalité... Heureusement, ce n'est pas ainsi. Globalement, les choses et les étoiles restent à leur place (ou se déplacent beaucoup plus lentement que la lumière). Mais leur lumière s'effondre effectivement sur moi. Que la chose reste là, que la lumière m'apporte seulement la couleur et la forme, telles sont les conditions premières de la conscience.

Naître, entrer dans la conscience explicite, c'est s'éloigner d'un état d'union moléculaire et entrer dans la lumière, observer les formes et les couleurs sortir des choses et venir à nous. C'est aussi perdre les savoirs atomiques et chimiques, c'est sortir des réponses et entrer dans les questions. Mon système digestif connaît tout le détail des processus biochimiques de la digestion, il est si plein de savoirs, si lié à ces savoirs, qu'il ne sait pas qu'il sait. Mon estomac est capable de digérer, mais incapable de s'interroger. Ma pensée, elle, devra étudier les organes digestifs des années et des années, question par question, pour découvrir un petit pourcentage de ce que sait mon estomac. Tout ce savoir devra sortir des choses sous forme de lumière et venir à la pensée sous forme de questions. Ma pensée est si éloignée des savoirs qui constituent la réalité qu'elle ne sait même pas jusqu'à quel point elle les ignore.

La conscience a acquis sa lumière au prix d'une ignorance qu'elle ne pourra jamais rattraper.

Et je suis cette conscience explicite, car si vous m'enfonchez à nouveau dans l'immédiateté des savoirs corporels, je semble disparaître (en réalité j'enveloppe toujours le lien entre l'état obscur du savoir immédiat et la clarté spatiale d'une distance qui mesure mon ignorance). Certes, je dépends entièrement des savoirs atomiques et chimiques qui entretiennent mon corps, mais si je suis quelque chose, c'est l'œil ignorant qui voit la réalité «connaissante».

Qu'il existe des substances savantes en pleine opération, je veux bien; que je dépende d'elles, je suis d'accord, mais cela ne me constitue pas. Je suis la conscience qui se faufile entre les deux et même qui les faufile. J'arrive des ténèbres de la connaissance immédiate, efficace, sans faille, d'une totalité dynamique littéralement démesurée en largeur, en hauteur, en profondeur, en durée, en complexité et en simplicité; j'en arrive, j'ai les entrailles encore plongées là-dedans, mais je suis un buveur de lumière. Je vois. Et plus je me vois voir, plus je me sens être.

En s'éloignant des savoirs physiques et chimiques, un tu, puis un je se sont formés par une distance qui s'est fabriquée à partir d'un nous fusionnel pour aboutir à un il toujours distant. Mais ce je ne s'est pas

formé uniquement par séparation et par éloignement, au contraire, à mesure qu'il s'éloignait des savoirs et des liens électrochimiques, il s'approchait d'autre chose. De quoi?

Cet étrange regard ancré dans la lumière va observer les formes et les couleurs de la réalité dont il s'est séparé. Certes, au départ, quand j'étais bébé je voulais tout faire entrer dans ma bouche (surtout le tu), réflexe de l'estomac qui veut digérer le monde, refondre la cloche de l'harmonie universelle (le nous fusionnel), mais une jouissance nouvelle et plus grande l'emportait: observer à distance, voir briller les yeux de maman, mais aussi les étoiles lointaines. Et, miracle! au bout d'une longue histoire, je découvre dans mon esprit des idées, des règles de relation, des mathématiques, une logique, des lois qui, si elles étaient appliquées, produiraient «à peu près» un monde similaire à celui que j'observe. Pas complètement, mais «à peu près»: il y a quelque chose dans la pensée qui est capable de rejoindre le réel, du moins dans sa forme et sa couleur. J'apprends, par intelligence et par science, ce que le moindre atome sait immédiatement, par exemple: l'accélération constante et uniforme de la chute d'un corps vers le centre d'une masse comme la terre.

L'observateur devient «con-scient», «scient avec» et non «scient par simple réaction». Évidemment sa science est encore très loin du compte. Le fossé semble même s'élargir à mesure qu'il avance dans ses découvertes, néanmoins, il décèle des principes qui fonctionnent parfois avec une précision renversante. En s'éloignant du savoir immédiat des atomes, des molécules et des cellules vivantes, la conscience s'est approchée des «lois» qui semblent avoir présidé à l'émergence des choses. Quelque chose en moi sait pouvoir découvrir certains principes du monde.

C'est comme si la conscience s'était éloignée du «contenu» du programme pour s'approcher de la «source» du programme<sup>5</sup>. En avançant par science, par «con-science», je m'approche de l'intelligence du cosmos, je découvre dans mon propre esprit des idées qui semblent être à l'œuvre dans l'univers physique qui m'entoure. Entre moi et la source du programme cosmique, il y a une parenté qui rend possible l'acquisition de connaissances. La science ne consiste pas à faire l'inventaire des informations que s'échangent les atomes, il ne s'agit pas de répertorier tout le contenu; elle consiste à saisir les principes, les lois, les règles, les relations mathématiques, la simplicité à partir de laquelle se déploie la complexité.

Il n'y a pas de sentiment plus vertigineux que celui du savant qui découvre une loi de l'univers: c'est comme s'il trouvait une idée qui se développe actuellement, devant lui, dans le tout qui l'enveloppe. Lui, l'être humain, une partie si infime d'un univers si démesuré, saisit au moins un principe qui se développe dans tout le cosmos (par exemple la loi de la relativité générale). Le savant et celui qui goûte à sa découverte ne peuvent échapper au sentiment qu'il y a entre eux et l'univers (le il), une proximité non simplement de connaissance, mais d'intelligence appelée «con-science». Cette parenté, cette nature créatrice partagée, engendre un sentiment primordial de confiance similaire à celui de l'enfant vis-à-vis de sa mère.

Je suis ma conscience beaucoup plus que mon je. Si ma conscience grandit, s'élargit et enveloppe l'univers entier, je ne suis pas l'univers qu'elle enveloppe, mais l'enveloppement, la sensation d'envelopper, l'intelligence enveloppante, tout l'acte d'envelopper. Je ne possède rien de ce qui est

---

<sup>5</sup> Il y a des «lois» dans le cosmos et des principes, mais cela ne rend pas pour autant le cosmos prédictible.

enveloppé. Le contenu m'échappe, il arrive, il repart. Il subit des transformations qui me glissent entre les doigts. Je ne suis propriétaire d'aucun contenu, même le contenu que j'appelle imprudemment je ou moi me reste étranger. *Mais la source, elle, elle est moi et peut-être mon seul moi véritable et fiable.*

La conscience est une enceinte aux mille fenêtres. Vers le centre, elle est un point minuscule, vide de toute connaissance, mais riche de tous les potentiels de la création; vers la périphérie, elle rejoint toute la réalité non dans son contenu, mais dans ses «idées» créatrices, ses principes, ses «lois», sa structure mathématique... Chaque pas vers la connaissance consciente est un pas vers une plus grande participation. Plus la conscience s'approche des «lois» de la nature, plus elle peut «jardiner» efficacement, c'est-à-dire améliorer son sort en améliorant l'harmonie intime de la vie elle-même. L'appel de la conscience est donc essentiellement écologique: rendre la totalité la plus harmonieuse possible. C'est sa vision d'avenir, sa complicité avec l'être.

Le risque est double. La conscience agira avant de connaître<sup>6</sup> et donc se trompera sur l'action à entreprendre. Elle se trompera aussi sur la justice, l'équité, la beauté, le bonheur, et même sur la finalité à poursuivre. Et elle en paiera le prix. Ce risque est acceptable dans la mesure où elle se garde dans l'expérience. Il devient catastrophique lorsque le moi narcissique s'enferme dans ses préjugés.

La conscience ne se demande jamais s'il fallait préserver la nature contre elle. Sortie de la connaissance immédiate, elle ne cherche pas à retourner vers cette connaissance immédiate, elle ne veut pas redevenir un ensemble harmonieux d'atomes, de molécules et de cellules; elle s'est séparée pour s'unir non aux atomes, mais à l'intelligence créatrice elle-même. Elle veut la science, c'est-à-dire non simplement la connaissance des faits, mais surtout la connaissance des lois, des principes d'intelligibilité. Cette science, elle ne la veut pas pour elle-même, mais pour agir, pour participer, pour mettre son grain de sel dans toute l'affaire.

La conscience s'éloigne du contenu cosmique pour s'approcher du moteur créateur qui est dans le moi *et* dans le tout. Dans le moi, ce principe créateur peut dire: «Je ne suis pas d'accord.» Le musicien peut contredire le chef d'orchestre. On peut bien se représenter ce moi comme une infinitésimale partie du tout, cette poussière peut néanmoins dire non et en faire à sa tête. Non seulement ce non est possible, mais il est inévitable puisque l'ignorance du contenu est l'acte premier de la conscience en vue de participer à l'élan de la vie.

Le musicien débutant que nous sommes désire ajouter sa touche; non seulement il le désire, mais il sait que c'est sa vie même. Comme tout musicien et tout créateur le savent, participer à la création produit une jouissance dont on ne peut se passer. Et cette jouissance nous condamne à l'amour de la musique, et l'amour de la musique nous condamne à l'amour des musiciens, et comme nous le savons tous, même un criquet est un bon musicien. D'où les réflexes écologiques de la conscience. Il y a une écologie de la conscience qui est un art de vivre en répondant à nos désirs les plus vrais, en favorisant une économie la

---

<sup>6</sup> C'est l'essence de la conscience d'agir avant de connaître puisque l'être n'est pas un ensemble de données, mais une puissance créatrice, ce qui signifie que la conscience précède toujours les données. En science, par exemple, la théorie est toujours forcément un peu en avance vis-à-vis de la connaissance des faits.

plus sûre. La sagesse n'est pas une ascèse, une discipline de privation; bien au contraire, c'est le moi qui désire tout et qui le saisit déjà dans son principe.

Si on résume: le je, le moi, se retrouve au centre d'un très grand espace. Cela ne veut pas seulement dire que tout est relié à lui par une distance transparente que couvre la lumière, cela veut aussi dire que le point moi du cercle (toujours au centre) est investi d'un savoir *et* d'une ignorance. Il sait qu'il peut connaître des principes, des lois, des règles, des régularités et des mouvements dans la réalité, mais il sait aussi que ce genre de connaissance lui vient de la perte des savoirs immédiats (les échanges constants entre les éléments de la réalité). Pourtant, il sait qu'il y a une partie de lui-même (qu'il appellera le corps) qui est plongée dans le savoir immédiat de la vie (chaque élément de mon corps échange directement des informations à l'intérieur de mon corps, mais aussi avec la totalité de l'extérieur). Et tout ce cercle de distance entre les étoiles les plus lointaines et mon corps plongé dans la connaissance immédiate est couvert par la lumière. Tous les rayons convergent vers ce moi centre en m'apportant de l'information (la lumière: le plus grand et le plus fidèle transporteur d'information). Mon corps sait parfaitement capter cette information: par exemple, il recalcule dans chacun de ses atomes son poids et sa masse conformément aux variations de la distribution des masses dans l'univers entier. Mais pour moi, cette lumière (lumière gravitationnelle comprise) reste une énigme, je devrai tout apprendre à partir des fondements de ma vie intérieure (logique, mathématique, méthodologie...).

Dans cet ouvrage, et pour utiliser le terme d'Herman Broch<sup>7</sup>, j'appellerai «noyau du moi» ce centre de tout l'enveloppement de la conscience qui, d'une part, conjugue son rapport au monde (nous fusionnel, tu ressource, je manque et désir, il présence du tout, nous défini, on indéfini...), et qui, d'autre part, relie un savoir du savoir (je peux connaître les fondements de la création par la connaissance de mes propres fondements de pensée) à un savoir ignorant (je n'ai plus accès au savoir immédiat vécu dans mon corps et dans le monde). Dans cet espace, le noyau du moi donne des valeurs, reçoit des valeurs, s'accorde une valeur, et c'est son sang. Sans ce sang, il perd le goût de vivre et le sentiment d'exister. Il donne des valeurs, oui, mais à partir d'un désir fondamental de vérité et d'un sentiment de participation et d'amour (qui fait que tous les êtres lui sont aussi chers que le sien propre).

## L'incorruptible noyau du moi

Rien n'est plus dépendant qu'un petit enfant. Il ne sait encore rien de ce que nous savons. Il est donc dans la position de celui qui voit sans préjugé. Un regard pur. C'est pourquoi toutes les grandes traditions identifient la conscience au petit enfant.

---

<sup>7</sup> Hermann Broch, *Logique d'un monde en ruine*, Paris, éditions de l'Éclat, 2005, chap. 2, «Remarque sur la psychanalyse du point de vue d'une théorie de la valeur», p. 45-82.

Il y a l'enfant de la misère, l'enfant abandonné, l'enfant prostitué, l'enfant guerrier, l'enfant roi et toutes sortes d'autres enfants. Il y a bien des façons de gâcher l'enfance. Mais chaque fois on se demande qui l'on gâche. Qui est l'enfant originel dans l'enfant brisé? Parce que si cet enfant incorruptible n'existe pas, il n'y a que des enfants bien construits et des enfants mal construits. Et, de ce fait, il n'y a que des éducateurs bien fabriqués et des éducateurs mal fabriqués, qui ont eux-mêmes été des enfants bien construits ou mal construits. Et personne ne peut commencer sa vie sur une base qu'il peut reprendre à n'importe quel moment d'une dégringolade.

Le commencement doit pouvoir habiter chacun des points du temps. À chaque instant, je peux commencer une nouvelle vie. Sinon le temps n'est pas le temps, mais une détermination transversale, donc une forme. Simplement, cette forme aurait pour propre de ne pas pouvoir être vue, mais simplement touchée de point à point comme par un aveugle. L'aveugle reconstituerait ensuite cette forme dans sa mémoire, mais il saurait qu'elle était là avant qu'il ne la parcoure. Cette manière de voir élimine l'essence du temps qui consiste à transporter un commencement créateur à chaque instant de son existence toujours présente.

*La conscience est le pouvoir du commencement à n'importe quel moment d'une histoire.* L'enfance serait la pierre angulaire d'un meilleur avenir parce qu'elle protège la particule incorruptible d'où tout peut recommencer.

*Le noyau du moi est ce lieu incorruptible où je peux me reprendre.* Toutes les grandes traditions en ont parlé sous divers noms: étincelle de l'âme, château fort de l'âme, esprit, atman, soi, etc. Dans tous les cas, il s'agit d'une conscience qui peut remettre en question les valeurs culturelles, et cette remise en question ne se fait pas contre un intérêt particulier, mais au nom d'un intérêt universel, c'est-à-dire au nom d'une vérité désirée et d'un amour pressenti<sup>8</sup>. Vérité (la limpidité de la conscience à elle-même) et amour (la perception d'un enveloppement universel) sont les deux hantises du noyau du moi.

Le propre du jeune enfant tient à ce que la partie construite de sa personnalité est encore superficielle et mal attachée, alors que sa partie incorruptible est à fleur de peau, encore capable de s'indigner. Entre cinq et huit ans, l'enfant est suffisamment éduqué pour s'exprimer, mais pas encore assez socialisé pour tout accepter sans broncher. Éthiquement, il en est à l'optimum. Lorsqu'un tel enfant arrive à l'improviste dans une conversation de garage, il provoque un changement de ton et un changement de thème. Il agit comme un critère.

Pierre Vadeboncoeur écrit: «Les [peintres] impressionnistes sortaient parfois leurs toiles de l'atelier et les posaient en pleine nature, pour voir si elles “tenaient le coup”. Ce procédé pourrait valoir pour nos idées. Je les essayais parfois dans un cadre, je plaçais le cadre à côté de Daniel (4 ans), elles faisaient une chute, une misérable chute. J'essayais Sartre, j'essayais Marx, j'essayais les ambitions, l'érotisme, la guerre surtout, la politique: Daniel seul demeurait inaltérable. Tout est faux, et cruel, et inhumain, vraiment, qui ne

---

<sup>8</sup> J'entends par intérêt universel, non pas l'intérêt général, mais l'intérêt de chacun des êtres vivants et concrets dans leurs rapports complexes entre eux et vis-à-vis de la totalité dont ils dépendent. C'est l'intérêt propre de l'individu (l'égoïsme) qui est abstrait, car alors la personne perçoit son individualité comme indépendante et capable d'une satisfaction sans tenir compte de ce qui l'entoure. Une telle idée est évidemment abstraite et impraticable.

peut soutenir le regard du petit enfant... Nous avons d'abord méprisé l'innocence: la preuve en est que cet univers tourne avec le bruit atroce que fit, un soir, l'alerte feinte des sirènes que le gouvernement avait décidé d'essayer pour l'éventualité d'une attaque atomique: cet univers tourne comme une machine à terreur, à mensonges et à cris, à sottises et à crimes, sphère détraquée sur laquelle les yeux lumineux des enfants n'ont aucune influence. Ces yeux sont une mesure parfaite, mais une mesure inutile, car on n'y rapporte rien<sup>9</sup>.»

Lorsque je suis né, le jour même où je revenais de l'hôpital après une dure naissance, ma sœur aînée est sortie sur la galerie de la maison, rue Alma, au cœur du Montréal des pauvres d'alors, en criant aux passants: «Mon frère est né, surveillez-vous, il va me défendre.» Ma mère m'a raconté cette anecdote mille fois, en riant chaque fois. Je ne riais pas.

Autour de la petite arrière-cour, mon père avait construit une clôture de deux mètres hérissée de clous inversés, pointes en l'air. De l'autre côté, la ville était bien plus dangereuse qu'une jungle d'Amazonie. Je n'ai jamais su quand ni comment cette conviction de la dangerosité de la ville, qui était pour moi aussi évidente que la bonté de ma mère, m'a refoulé dans mon monde imaginaire — je ne le sais pas parce que je n'ai aucun souvenir antérieur. Néanmoins, dans le cercle familial de la cuisine et de l'arrière-cour, je me savais en parfaite sécurité. Encore là, je ne sais pas d'où me venait cette autre conviction. Il suffisait que je me garde dans ma jungle imaginaire, avec mes lions, mes zèbres, mes ours, mon chat, mon chien, et, quelle que soit l'aventure, il ne pouvait rien m'arriver de grave.

Jeune père, j'ai compris d'un seul coup comment ce noyau de sécurité s'était formé. Ma mère n'aurait jamais permis qu'il nous arrive quoi que ce soit, elle se serait jetée contre un assaillant pour nous éviter un malheur. J'ai été fondé sur cet amour-là. Je crois que c'est pour cela que mon noyau de vérité tenait victorieux contre la folie du monde. Je ne doutais pas de mon jugement sur le monde. Ce qui se passait dans la ville n'était pas normal parce que maman m'aimait. La violence du monde était un accident, l'amour était une essence.

J'avais autour de dix ou onze ans, lorsque je me rendis compte que c'était à moi de changer le monde. Je me promenais sur la bicyclette de ma sœur, je suivais une jeune Italienne plus âgée que moi, à la jupe courte et aux cheveux longs. Je l'aimais et je ne voulais pas qu'elle s'en rende compte. Je serais mort pour elle autant que pour chacune de mes trois sœurs. Elle monta jusqu'à la galerie du troisième étage de l'immeuble où elle demeurait. Elle m'aperçut la regarder. Elle alla chercher deux amies: des filles. À trois, elles se mirent à rire de moi en me traitant de «petit cul». J'ai compris ce jour-là qu'il m'appartenait à moi seul de changer le monde, puisque, justement, j'étais seul de mon côté. Je ressentais une solitude infinie.

Jeune père, j'étais très attentif à protéger mes deux enfants. Je ne voulais pas que le monde leur tombe dessus. Mais j'ai compris un peu tard qu'un enfant pouvait être le pire ennemi de son enfance. L'enfant possède un critère à l'intérieur de lui qui n'est pas le surmoi (valeurs intériorisées de la famille et de la société), mais son noyau de vérité et d'amour, un noyau incorruptible et, justement, le propre de ce critère, c'est qu'il peut être trahi. L'enfant sait qu'il peut renoncer à ses valeurs propres pour se faire accepter des autres. C'est la grande tentation.

---

<sup>9</sup> Pierre Vadeboncœur, *Un amour libre*, Montréal, BQ, 2008, p. 13 et 14.

Pour beaucoup d'enfants, cela se passe lors de l'entrée à l'école. Pour être accepté, il imite les autres. Et puis un jour, catastrophe! Il se voit agir de la même façon que tout le monde. Il a, lui aussi, frappé un plus petit que lui-même. Et il y a pis: il se rend compte progressivement qu'il n'est pas possible d'être à la hauteur de son critère. Comme nous tous, l'enfant fait le mal qu'il ne veut pas, et ne fait pas le bien qu'il veut. Il n'est pas innocent vis-à-vis de l'innocence de son critère. C'est même l'innocence parfaite de son critère qui lui enlève toute innocence. C'est pourquoi l'éthique de l'enfant est si vertigineuse. Après l'enfance, tout est banalisé, transformé en ordinaire par apprentissage des habitudes de pensée.

Qu'est-ce qui permet à l'enfant de garder son critère de vérité tout en agissant, par imitation ou par simple nécessité, en contradiction avec son noyau du moi? Il peut y arriver grâce à la magie du jeu. Il y a une façon de jouer sans devenir le jouet de tout le monde. Rien n'est plus étrange qu'un jeu d'enfant. L'enfant fait semblant, il sait qu'il fait semblant, mais feint de ne pas le savoir. En effet, s'il oubliait complètement qu'il fait semblant (si par exemple, il se prenait véritablement pour une maman lorsqu'il joue à la maman) ou si, au contraire, il prenait parfaitement conscience que c'est seulement un semblant (si, par exemple, il se disait que c'est seulement un stupide jeu), dans les deux cas, le jeu ne serait plus un jeu. L'enfant perdrait la légèreté, cette propriété qui lui permet d'apprendre le monde sans être détruit par lui, et d'apprivoiser l'action morale sans détruire l'idéal qui le guide.

Adultes, nous jouons notre personnage, mais nous avons perdu la perception du jeu. Le guerrier joue à la guerre avec autant de passion que le petit garçon, sauf qu'il a oublié qu'il s'agit de faire semblant. Il se prend au jeu, en fait, il est pris dans le jeu comme dans un piège. Il est tellement immergé dans le jeu, que son enfance ne lui sert plus de critère. Il sourit à ses rêves d'enfant, car ce ne sont plus, pour lui, que des rêves d'enfant. Comme le pharisien de l'Évangile (Nicodème), il n'est plus capable de revenir dans son enfance pour y renaître. Il a perdu la source du jeu.

Il y a dans le jeu un double fond. Pierre Vadeboncoeur appelle cela le «mystère du jeu, qui est voisin du mystère de la prière, deux mondes où l'effet visible ne compte pour rien et où l'harmonie de l'esprit témoigne seule de l'accomplissement de l'humain<sup>10</sup>». Ce qui importe dans le jeu, c'est la logique, l'extrême logique du noyau de vérité et d'amour. On joue pour pratiquer la contradiction entre, d'une part, le bien et d'autre part, le mal que fait le bien lorsqu'il s'incarne dans l'action. L'enfant sait que le bien, c'est la justice. Si bien que, le jour de son anniversaire, lorsqu'il reçoit enfin le camion tant souhaité, il le laisse entre les mains de son ami. Il partage. Mais (au bout de trois secondes), l'ami ne veut plus le lui redonner. Alors il tape dessus pour la justice. L'ami tape à son tour, lui aussi, pour la justice. La guerre pour la justice est commencée. Toutes les guerres visent évidemment la justice.

Nous avons été trois jours en guerre, mon ami et moi. Durant ce temps, nous ne jouions plus. Car le jeu est une collaboration en équilibre précaire au-dessus de l'épreuve de la réalité. La guerre n'était plus, ici, un jeu. Mon cœur d'enfant pleurait, car je me souvenais du plaisir que nous avions ensemble. Après trois jours est venue la logique inévitable du pardon. Cette logique résulte d'un fond extraordinaire: il n'y a

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 18.

de plaisir que dans la collaboration. Trouvons les moyens de la collaboration et pardonnons toutes les erreurs inévitables qui surviendront en chemin. La collaboration est une des nécessités de la vie.

Le jeu agit comme une feuille de papier sur laquelle nous pouvons pratiquer la vie en société. Quand le théorème social (les conditions nécessaires à la collaboration) n'aboutit pas à sa conclusion heureuse, la raison est simple, on s'est trompé quelque part. On recommence. Ce n'est pas très grave: on a simplement gaspillé un peu de temps. Le jeu permet de mesurer les conséquences sans les pousser trop loin dans la réalité. L'erreur est la seule méthode d'apprentissage dont nous disposons. Et la seule erreur grave consiste à perdre le sens du jeu.

## Le dilatateur du moi

J'ai une petite fille de sept ans qui s'appelle Zora. Un jour, sa maman lui montra la vidéo de sa naissance. «Pouah!» qu'elle fit. «C'est ta tête, lui indiquait sa maman. Regarde tes cheveux. Tu avais déjà des cheveux. Là ta frimousse. Ici, tes deux belles fesses toutes rondes.» «Moi, ça? répondit la petite, no, sûrement pas!» Il est vrai que la maman s'était trompée de vidéo et que le petit frère n'avait pas tout à fait les fesses qu'il fallait, surtout lorsqu'il écartait les jambes pour mieux hurler.

Le lendemain, reprise de la session avec les bons extraits.

— Là, tu vois bien, c'est un bébé fille, c'est toi, reprit la mère.

— C'est pas moi, je ne suis pas un bébé.

— Regarde maintenant, tu tètes le sein. Ici, papa change ta couche.

— Moi? No! répétait la petite qui se sauva finalement dans la cuisine.

Nous avons continué à regarder un long moment. Papa donnait à manger, bébé en recrachait, bébé traversait le salon en se contorsionnant, son visage plein de purée de légumes nous faisait rire aux larmes... Très fâchée, la petite Zora bondit dans le salon en criant: «Moi? No! Riez pas! C'est pas drôle du tout.» Et elle ferma brusquement le téléviseur. Que s'était-il passé? Pourquoi avait-elle refusé d'un bloc de se reconnaître dans sa propre image bien matérielle, formée à bout de caméra, sans le moindre trucage?

Personnellement, je suis presque incapable de m'identifier à ma propre voix enregistrée, et je supporte difficilement de me voir sur un écran. Enfant, j'aurais tellement aimé être l'homme invisible. Tout voir sans jamais être vu. Assister au spectacle sans être pris dedans. Mais au-delà des pouvoirs de l'homme invisible, ce qui me frappe, c'est que si nous avons une identité, elle consiste surtout non seulement dans le refus d'une identification à une image sociale, mais plus profondément à toute image qui puisse tomber sous l'œil de quelqu'un et être ramassé par lui. Autant nous avons besoin de naître par et dans le regard d'autrui, autant nous refusons d'être un simple objet enfermé dans un œil. Peut-il y avoir quelque chose d'aussi pitoyable qu'un homme dans un œil? On risque de devenir une image, une forme manipulable... Nous sommes ainsi faits, nous les êtres humains, dès que nous avons une chose en tête, elle est si présente à

nous dans sa forme abstraite qu'on peut facilement oublier son existence concrète. «Chéri, tu n'as pas besoin de venir avec moi en Amérique du Sud, je t'emporte dans mon cœur.» C'est évidemment moins cher et plus écologique, mais ce n'est pas tout à fait rassurant. Le problème vient d'un détail: une fois dans la mémoire de la chérie en question, elle me voit comme elle veut ou pas du tout. C'est assez commode pour le «porteur», mais pas toujours pour le «porté».

C'est d'ailleurs pour cela que, sur une longue période, nous aimons mieux garder les autres dans notre mémoire que de les voir traîner dans nos valises. Il y a des amours qui ne supportent pas le choc de l'existence. Même l'idée que je me fais de moi est au beau fixe si je ne suis pas là pour rouspéter contre moi-même. C'est cela le «moi-no» de Zora, le rouspéteur qui met à mal toutes les formes qui veulent se refermer sur lui. *L'identité humaine lutte contre l'image de soi.*

Lacan a très bien décrit l'appropriation de l'image de soi dans un miroir. Quand le bébé prend conscience que son image-miroir est bien la sienne, c'est parce que cette image-miroir l'imité parfaitement en direct. C'est une image soumise au pouvoir du bébé, s'il bouge, l'image bouge. Ce n'est pas une image vidéo, c'est une image-miroir. L'image vidéo soumet le bébé à l'image; l'image-miroir, elle, est soumise au bébé. Plus gravement encore, sur vidéo, le personnage qui bouge suit un destin épouvantable, il est complètement emprisonné; quoi qu'il fasse, il suit une trajectoire parfaitement définie; on peut accélérer le film, arrêter l'image, reculer, le malheureux ne peut s'échapper; il ne peut même pas s'imaginer fuir et encore moins se vouloir autrement. C'est un moi sans dilatateur du moi. Complètement déterminé.

C'est cela, je crois, qui était insupportable pour Zora. Dans une mémoire aussi fiable que celle d'une vidéo, elle n'est plus Zora mais un personnage enfermé, prédestiné. Certains Grecs croyaient, de cette manière, à la fatalité de la destinée des êtres. Les êtres seraient pris dans la mémoire des dieux comme dans une vidéo. Les dieux nous regarderaient sur bobine, nos vies se dérouleraient devant leurs yeux dans leur fatale trajectoire. Le bonheur se limiterait à accepter le scénario du réalisateur... D'une certaine façon, la culture du cinéma constitue un culte du temps, en fait un culte d'une idée du temps dans laquelle nous serions soumis au temps comme une automobile dans une chaîne de montage.

Le dilatateur du moi, lui, ne veut pas de ce genre de scénario qui le fait objet dans le film du temps, il ne veut pas être rêvé par les dieux ou obéir aux lois de l'économie, de la sociologie ou de la psychologie ou du commerce, il veut jouer avec les contraintes et contre elles. Il ne veut pas subir un film, mais en réaliser un. Dans les médias sociaux, le «profil» que l'on donne en pâture au bavardage social entre dans l'univers du jeu. Tant que tout le monde sait qu'il s'agit d'un jeu, tout va bien. Un faux-semblant. Lorsque le sens du jeu est perdu et qu'on s'identifie ou se fait identifier à son profil, le drame commence. Le «dilatateur du moi» est pris au piège.

La conscience me situe dans le monde des réalisateurs et non dans le monde des personnages de film. L'identité d'un être conscient suppose une appropriation des images-miroir et une désappropriation des images vidéo et des profils Facebook. Dans ce sens, Zora ne supporte pas d'être identifiée à un moi délimité, cernable, manipulable. Son «dilatateur du moi» est similaire au «sans-moi» de la tradition taoïste et au «soi» de la tradition bouddhiste, il vise à empêcher toute fermeture du moi sur lui-même. Je suis celui qui est et non pas celui qui a été. Tu ne me comprends pas, je ne me comprends pas, parce qu'il n'y a pas de jarre assez grande pour me comprendre.

Comment est-ce possible que nous sachions d'entrée de jeu que nous ne sommes pas cela, aucun cela défini? Nous ne sommes pas le piteux personnage de la tragédie humaine. Ce personnage nous le voyons, nous souffrons en lui, nous sommes bouleversés par sa misère, au bord des larmes parfois, néanmoins, pour les mêmes séquences, nous éclatons parfois de rire à le voir s'agiter contre vents et marées. Spectateur de notre propre cinéma, il n'y a pas de personnage plus pathétique que soi-même. On sait bien qu'il ne s'en sortira pas vivant, d'ailleurs s'il s'en sortait vivant, le film n'aurait plus d'intérêt. C'est un enfant perdu dans une mer démesurée. Il est tellement nous! Il est tellement autre! Sujet rieur, objet risible, nous sommes les deux: l'un qui voit, l'autre qui est vu.

On a l'habitude d'appeler conscience la faculté de se dédoubler afin de sourire de soi. C'est pourquoi la capacité de rire de soi est considérée comme signe d'une conscience éveillée.

Si, dans le bonheur, comme Zora, nous voulons échapper à toutes les définitions, qu'en est-il dans le malheur? Là, nous voulons au contraire une délimitation du mal, et son extériorisation la plus immédiate possible. Lorsque je souffre physiquement ou psychiquement, un diagnostic crédible me soulage. «Tous ces symptômes indiquent une dépression», affirme mon psychologue. Il y a derrière ce mécanisme de localisation du mal une question embêtante: comment se fait-il qu'en cas de malheur, d'angoisse, le réflexe premier consiste à vouloir situer le mal, le rendre discernable? Pourquoi dans le malheur, le narrateur s'identifie-t-il si facilement à une narration précise, univoque et même linéaire, alors qu'autrement (je pense à la petite Zora), le narrateur va en sens contraire, dans le sens de l'élargissement? Comme si, dans la souffrance, nous cherchions des limites dont la quiétude retrouvée se moque. L'élargissement nécessaire au présent et à l'avenir peut-il aller de pair avec la nécessité de tenir nos souffrances en laisse?

Allons plus loin: en cas de bonheur, pourrait-on s'identifier à une vision circonscrite de soi? Le bonheur serait-il possible, s'il n'était qu'un diagnostic! Le propre du bonheur n'est-il pas de ne pas dépendre d'une cause physique, chimique, biologique ou même psychologique alors que le malheur veut être attrapé pour être chassé!

Dans certains cas cependant, comme dans le deuil, le malheur lui-même refuse de se laisser enfermer, car il lutte de toutes ses forces pour le bonheur, il veut accoucher du bonheur et non être simplement éradiqué. Cela a fait trop mal pour qu'il suffise de l'enterrer. Il faut que ce malheur produise un surplus d'humanité. C'est pourquoi le travailleur social qui insinue «Madame, votre deuil est un processus à cinq étapes...» fait fausse route, car il est en face d'une douleur qui cherche le chemin du bonheur et non d'une douleur qui veut en finir avec le malheur. Si le bonheur n'est pas l'élargissement de la finitude, nous n'en voulons pas. Si les malheurs ordinaires ne sont pas «diagnosticables», ils sont insupportables. Et lorsque arrive un malheur transcendant, un vrai malheur, il veut aboutir au large, s'élargir.

Tant que l'humanité est tournée vers une vaine tentative d'éliminer toutes les souffrances ordinaires, elle va en direction de l'élimination des maladies, elle ne va pas vers l'épanouissement de soi, elle ne trouvera pas la santé.

# Le surmoi<sup>11</sup>

Vue de l'intérieur, la conscience forme le noyau du moi. Elle enveloppe ensuite ce noyau comme une cellule mais, justement, l'enveloppe ne doit pas être fermée; elle est au contraire un organe de communication qui se dilate à l'infini. C'est la conscience qui, d'une part, conjugue son propre rapport au monde (nous fusionnel, tu ressources, je manque et désir, il présence du tout, nous défini, on indéfini...), et qui, d'autre part, relie un savoir potentiel des fondements dynamiques (lois de la physique, par exemple) à un savoir ignorant des détails. Dans cet espace dilaté, le noyau du moi dispense des valeurs en donnant du relief à son environnement.

La conscience rayonne ses valeurs ontologiques, éthiques et économiques (échanges) à partir d'un désir fondamental de vérité et d'un sentiment de participation (amour). Elle se sait incorruptible, toujours capable de recommencer sur une base renouvelée. Elle se sait indéfinissable, parce que source de toute définition. Elle se déprend sans cesse de toutes les mémoires qui cherchent à l'emprisonner. Elle est habitée par une sorte de contre-moi, de dilatateur du moi, qui refuse toute identité fermée, définie une fois pour toutes.

Mais justement, quelles sont les mémoires les plus déterminantes et envahissantes qui luttent contre le moi, qui tentent de le refermer, de le figer, de le définir et de le rendre prévisible? Contre quoi combat-il pour sa liberté?

Tous ceux qui ont voulu s'attaquer aux problèmes psychiques de l'être humain ont fait face au conflit permanent entre les valeurs morales fermées et les valeurs ontologiques du noyau du moi (je vau la même valeur ontologique que celle que j'attribue aux autres êtres indépendamment de leurs conduites morales). Avec ses valeurs ontologiques, mais aussi avec ses valeurs ouvertes (son éthique), le noyau du moi combat les valeurs fermées de son environnement social, que Freud a appelées le surmoi.

Pourquoi les combat-il? Pourquoi Jésus, par exemple, combattait-il les valeurs fermées de la religion et de la tradition de son enfance? Et Bouddha, et Gandhi, et bien d'autres sages? Quel que soit son contenu, une valeur fermée sert à hiérarchiser, à sélectionner et à exclure. À ce seul titre, elle tend à placer son système de valeurs au-dessus des personnes et donc au-dessus des valeurs ontologiques. Elle rejette dans l'indignité les personnes qui ne se conforment pas. Ainsi, elle ébranle la conscience qui, elle, place la vie au-dessus de la morale, place la valeur de l'être au-dessus des valeurs comportementales. La conscience perçoit immédiatement que l'enjeu de la morale fermée consiste à placer sous sa tutelle la valeur ontologique des personnes, à la réduire afin de maintenir son pouvoir au-dessus de la conscience et de la vie, d'où son nom de surmoi.

Dans une société marchande pratiquant une sorte de totalitarisme de la marchandisation, un système de valeurs fermées domine tous les autres. La richesse mesure la valeur des êtres. La personne

---

<sup>11</sup> Le *Grand Robert* définit ainsi le surmoi: «Élément de la structure psychique qui joue, à l'égard du moi, le rôle de modèle (idéal du moi), de juge et de censeur en s'opposant, souvent inconsciemment, à l'accomplissement des désirs et à l'émergence des pulsions, et qui se développe dès la petite enfance par identification avec l'image parentale.»

humaine vaut sa capacité à investir et à consommer, sa capacité à s'approprier les instruments du pouvoir: la dissuasion (arme, violence, menace etc.), la rétribution (salaire, bénéfice, profit, etc.), la manipulation (média, publicité négative...). Le poids de richesses ostentatoires devient le symbole de la valeur d'être. Le pauvre est investi d'une valeur négative, il est coupable de misère, il est même coupable de la pauvreté collective. Pour cette seule raison, dès que la conscience s'éveille, elle combat de telles valeurs et tout le système qui les soutient. Mais ce combat sera refoulé. On ne doit pas même pas l'apercevoir, car si on le voyait, on voudrait s'en mêler, on voudrait sauter dans l'arène et combattre toutes les formes de domination. Il faut dissuader toutes les consciences civiles de combattre. Tout système de valeurs fermées va réussir à élever au-dessus de ce combat un faux combat, une fausse guerre, celle entre la morale et l'instinct (ce que la psychanalyse a appelé pulsions, le ça).

Plusieurs ont insisté sur le rapport entre la morale (surmoi) et l'instinct (ça). Freud par exemple relayait la religion, qui a toujours considéré avec méfiance le corps, l'instinct sexuel, qui doit nécessairement être socialité et civilisé, par une morale plus ou moins oppressive. Il voulait objectiver ce combat. Mais le vrai combat est ailleurs, entre la conscience naissante et la morale fermée qui sert à rendre prévisibles les personnes en les castrant de leur vitalité créatrice et transformatrice.

Une société dont l'objectif premier consiste à développer et conserver des rapports de domination doit réussir à provoquer et à exacerber un combat entre la morale et l'instinct, elle doit faire de ce combat le combat premier. Il s'agit de dominer le corps qui serait dépravé, la nature qui serait sauvage et barbare. Car, sans cette guerre, la conscience pourrait apercevoir le véritable enjeu. Par un faux combat, on cherche à paralyser l'émergence d'une véritable lucidité sociale en entraînant la conscience dans une fausse guerre.

En réalité, les valeurs morales fermées visent à créer leur raison d'être en donnant de l'instinct une vision qui soit la plus négative possible. Il faut créer l'ennemi, il faut créer la pulsion et l'instinct. L'interdit vise à fabriquer le transgresseur. «Ne t'approche pas des biscuits», dit la mère en plaçant la boîte bien visible sur le haut de l'armoire. Elle le redit souvent: «Gare à toi si tu prends un biscuit.» Plus elle le dit, plus l'enfant se sent devenir voleur de biscuits. Au bout d'un certain temps, il ne pense qu'à cela. Il finit par flancher. Et sa mère peut le punir d'autant facilement qu'elle savait d'avance qu'il ne pourrait résister.

Ne t'approche pas des femmes, disait l'Église catholique. La sexualité est sale. Et on le redisait souvent: la sexualité est dégoûtante. Se rassemble alors autour du désir naturel et parfois même autour de la simple curiosité sexuelle une sorte de monstre pervers qui ne pense plus qu'à cela. Si le combat s'aggrave et que le jeune prêtre se sent de plus en plus sale, crasseux et répugnant parce que maintenant le sexe hante presque toutes ses nuits, alors il va forcément craquer. Et après le «péché», il se sent encore plus sordide et crasseux. Il peut en arriver à se haïr lui-même misérablement. Alors, lorsqu'il rencontre un symbole d'innocence, par exemple, un enfant, il se dit: «Il doit être lui aussi sale et dégoûtant.» Car si l'enfant était pur, lui, le prêtre serait horriblement sale, alors que si l'enfant est sale, nous sommes tous sales et vicieux, l'innocence n'existe pas. Il en vient donc à projeter dans l'enfant son image du vice. Et il va lui faire des attouchements, convaincu que l'enfant le désire.

L'autre méthode va à l'inverse, à force de pornographie, on induit directement l'existence d'une sexualité vulgaire, sans désir et sans tendresse. On la légitime toutes les fois que cela se fait entre «adultes consentants». Et peu à peu, le jeune homme sentimental se sentira coupable de ne pas pouvoir coucher avec

toutes les filles qui le lui demandent. Il est ridiculisé d'associer l'amour au sexe. Sa mère lui répète de ne pas s'attacher, que le sexe n'engage à rien, c'est comme partager un plat de pâtes... Le jeune homme se sent faible et insignifiant d'aimer. Il en vient à haïr sa nature «sentimentale et romantique», il la refoule... Et puis un jour, crac, il tombe amoureux. Il se sent dépendant affectif, vulnérable, fragile. Alors, il quitte celle qu'il aime et ses deux enfants. C'est au bordel qu'il trouve enfin la paix intérieure de celui qui se sent normal et comme les autres.

Lorsqu'on passe de la société religieuse à la société laïque, être moral se dit être normal. Il m'est quelque fois arrivé de rencontrer des adolescents qui allaient à la messe en cachette de leurs parents, qui aimaient les groupes de pastorale, et qui trouvaient dans l'Évangile des histoires inspirantes. Ils ne se sentaient pas normaux d'éprouver des sentiments religieux. Ils en avaient même honte.

Force nous est de reconnaître que les valeurs morales (ou normales) construisent le délinquant. La morale sexuelle judéo-chrétienne fait entendre que le désir sexuel n'est qu'une libido physiologique impersonnelle qui transforme l'homme et la femme en prédateurs l'un pour l'autre dès qu'ils sont à l'abri des tabous. La pornographie prouve cette vision, elle est le fidèle prêcheur du puritanisme en montrant ce qu'«est» la sexualité relâchée. La pornographie est l'alliée du puritanisme, les deux fabriquent la «pulsion» sexuelle. Les interdits engendrent les obsessions. La morale fabrique littéralement l'«instinct».

Deux mécanismes au moins sont en cause. Suivant le premier, la morale définit une représentation de l'«instinct». Par exemple, l'animal humain serait égoïste, aveugle, sans limitation, impulsif, incapable d'appréhender les conséquences de ses actions, incohérent, socialement sauvage, sexuellement débridé... Cette représentation est d'autant efficace qu'elle procède indirectement, par interdit d'une part, par imitation d'autre part. C'est un peu comme si vous voyez votre voisin le fusil à la main, derrière un muret de béton. Il surveille sa propre maison. Il est visiblement anxieux, la sueur coule sur son front. Vous vous dites immédiatement: un tigre est entré chez lui et il a pris possession de sa demeure. Dans la maison, l'invisible est rendu visible sous forme de tigre par une mise en scène. Peut-être qu'il n'y a qu'un chat dans la maison. L'homme civilisé regarde sa maison ainsi (il y a un animal compulsif dans mon sexe, dans mon ventre et dans mon cœur).

Suivant le deuxième, les besoins les plus banals et les plus naturels vont être lus et réprimés par ce paranoïaque qui surveille sa propre maison, son propre cœur. La répression va augmenter le besoin et, surtout, le besoin va finir par se conformer à la représentation. Le pauvre chat qui dormait dans la maison n'a plus de lait dans son bol. Il est enfermé dans une solitude extrême, personne ne répond à ses besoins. Effectivement, au bout d'un certain temps, si je m'approche de la maison, il se pourrait bien que le chat me saute dessus griffe devant, prouvant ainsi qu'il y avait bien un tigre dans la maison.

La morale fabrique ce qu'elle combat. Si un extraterrestre lisait le code moral des jésuites du dix-huitième siècle, il se dirait que les hommes sont des animaux furieux. Le nombre de détails dans les interdits contre la masturbation laisse croire que l'homme ne pense qu'à ça. Chaque article du code moral construit une idée de la nature humaine, une idée nettement exagérée, une épouvante et un épouvantail.

À force de combattre cette image de l'instinct, la morale engendre le «sauvage». Ce barbare, ce non-civilisé se sent concerné. Comme l'instinct est plutôt indéfini chez lui (au point qu'il n'a presque plus rien de l'instinct), l'homme se laisse facilement structurer de l'extérieur par le moraliste (et l'antimoraliste

est tout aussi efficace dans cet art de structurer l'instinct). En étudiant l'histoire des sorcières, on a bien démontré que c'est la chasse aux sorcières qui a transformé la femme herboriste en chipie maléfique. Et effectivement au bout d'un siècle, quelques sorcières ont fini par réellement exister, avouant ce qu'on voulait qu'elles avouent, agissant conformément aux peurs qu'engendrait la démonologie.

La morale du bien a surtout pour but de fabriquer concrètement le mal, le criminel, de le produire, et ensuite de le combattre. Une fois qu'il est incarcéré, publiquement exhibé, on ne peut plus douter de son existence. Et tout le monde peut commencer à ressentir que le «monstre» est embryonnaire chez tous, et que, sans la morale et sa répression, il pourrait sortir de l'ombre et commettre les pires crimes. Il s'ensuit une société divisée: les méchants sont repérables et considérés comme des pommes pourries. Les autres sont les bons, mais potentiellement méchants.

Connaissant le risque de la contagion immorale, les bons sont prêts aux pires crimes pour combattre les mauvais, les humilier, les exclure, les sacrifier. Ainsi plus on rejette de femmes et d'hommes dans l'enfer social de la pauvreté et de la misère, plus le «bien» s'élève avec son code moral, ses standards, son éducation et les signes qui attestent qu'on respecte les lois (respecter ici veut dire profiter) et que, dans ce respect, on a réussi (à preuve, l'argent et le pouvoir qu'on manipule), alors que le pauvre est sale et qu'il pue<sup>12</sup>.

Plus les mauvais sont mauvais, pires seront les barbaries légitimes pour les combattre: bûchés, potences, lapidations, bagnes, galères, esclavage... Comme la fin justifie les moyens, comme l'instinct est le mal, il faut tout un appareil de répression pour écraser les pauvres, les ennemis, les infidèles, les étrangers, les homosexuels, les pervers qui s'entassent finalement dans le même sac. À la fin, on a des peuples capables de génocide, des peuples pouvant vicier l'air, polluer l'eau, intoxiquer les plantes et les animaux dans le pur respect de la morale.

Alors, non! la morale n'est pas du tout faite pour combattre un instinct qui serait fondamentalement antisocial, anti-écologique et sauvage, mais pour le fabriquer. En revanche, ce qu'elle tente d'enterrer en fabriquant le combat entre un supposé instinct asocial et une supposée civilisation, c'est la conscience. Elle veut remplacer la conscience par le surmoi, et en faire le réservoir des valeurs morales d'une société contre des instincts supposément égoïstes et asociaux. Or, la conscience est tout autre chose: ce qui peut s'opposer au surmoi et à la morale sociale ambiante. Elle est même la seule réalité qui puisse résister à la peur de la nature. La dialectique de la morale (surmoi) et de l'instinct (ça) vient donc cacher et refouler la réelle dialectique entre les besoins et la conscience. Nous reviendrons sur les «besoins» (le mot n'est pas très joli), pour le moment restons-en à la notion de surmoi.

L'enfant intériorise les interdits, les consignes, les règles morales de son environnement. C'est-à-dire qu'il les enregistre dans une mémoire active. Il ne se souvient pas du moment où il a entendu: «Non! non! ne va pas dans la rue.» Mais chaque fois qu'il s'approche d'une rue, il réentend l'interdit. Peu à peu, le désir d'aller dans la rue grossit en même temps que la culpabilité d'un tel désir. Le surmoi parle. Il répète:

---

<sup>12</sup> Lire le chef-d'œuvre du romancier norvégien Knut Hamsun, prix Nobel de littérature 1920, *La faim* (1890).

«Tu es un idiot, un mauvais garçon, un méchant» (selon les phrases éducatives). En même temps qu'il parle, il exacerbe l'envie de la transgression sur un côté et l'importance de l'interdit sur l'autre.

Tout se passe comme si le surmoi était un réservoir de phrases dévalorisantes qui s'activent d'elles-mêmes selon les circonstances en engendrant le coupable et la culpabilité. Même lorsque le surmoi prend un visage positif: «T'es un bon garçon, une bonne fille...», il produit un coupable (celui qui n'a pas envie d'être un bon garçon ou une bonne fille) et une culpabilité (reste dans le droit chemin). Le surmoi réactive sans cesse l'«instinct» et l'interdit. Le monde des supposées pulsions est modelé par lui, il passe de l'indéfini au défini par les interdits.

Le surmoi parle dans l'oreille droite (le bon ange) en répétant les consignes et il parle aussi dans l'oreille gauche (le diable) en suggérant l'envie qui justifie ces consignes. Il parle, mais il peut aussi agir directement sur le corps en augmentant les hormones du stress, les acides de l'estomac, la rigidité du diaphragme... Il peut étouffer directement les énergies du corps. Il peut même devenir meurtrier à force de condamner. Pour ma part, à seize ans, j'ai échappé de justesse à une tentative de suicide qui était en fait une tentative de meurtre de mon bourreau intérieur (surmoi) vis-à-vis de l'horrible souillure que j'étais pour lui.

Le surmoi est une sorte de mémoire qui construit directement deux récits de vie: le blanc et le noir. Ici, il m'arrose de mon curriculum blanc, je suis l'ensemble de mes réussites, ce qui est bien, beau, bon, compétent, généreux, glorieux... Là, il me jette par la tête la liste noire de tous mes actes ou intentions inavouables. Il joue à la lumière et aux ténèbres, et moi j'en perds la couleur et les nuances.

Il élève aussi des modèles identificatoires (appelés par Freud «idéal du moi»): un modèle de femme et un modèle d'homme, un modèle de père, un modèle de mère..., auxquels je peux me reporter pour m'évaluer et par lesquels on m'évaluera de toute façon. Le modèle de professionnel me jugera dans mon travail. Le modèle de consommateur (par exemple, une page couverture d'un catalogue ou d'une revue) me jugera dans ma réussite sociale... Mon sentiment de réussite ou d'échec dépend de la hauteur de mes modèles.

Entre le surmoi et le «monde sauvage des pulsions» que combat ce surmoi, le noyau du moi reste intact. Mais en comparaison du bruit moral et des phrases tonitruantes du surmoi qui m'assaillent, il apparaît infiniment silencieux. Pourtant, lui seul pourrait remettre en question la barbarie qui consiste à persécuter le «barbare» impulsif! Le noyau du moi étant la conscience elle-même dans sa conjugaison nous-tu-je-il, il reste toujours capable de lire les besoins réels de la personne et de jauger les valeurs morales pour ce qu'elles sont. Il n'est pas l'arbitre entre la morale et l'instinct, il voit le jeu du combat moral, le transcende et par le fait même peut éclairer la volonté dans ses choix.

# Les réactions d'enfant

L'être humain ne peut vivre sans les ressources extérieures: air, chaleur, nourriture, eau... Selon le dictionnaire, les besoins sont des «exigences nées de la nature ou de la nécessité sociale». On a souvent tenté de définir les besoins universels (indépendamment des cultures). C'est probablement une fausse piste. Néanmoins, les catégories suivantes peuvent éclairer:

— Besoins physiques: air, nourriture, eau, équilibre thermique (on peut mourir de froid ou de chaleur), soin dans la maladie...

— Besoins affectifs:

*Besoin d'union*: le besoin d'être touché s'élargit progressivement avec le développement de l'enfant. Il se transforme en besoin d'affection, en désir sexuel, en soif d'amitié... La solitude est littéralement mortelle pour l'être humain. L'acte de manger est une forme d'union avec l'énergie biologique extérieure, aussi est-il associé à ce besoin.

*Besoin d'autonomie*: dès que ses besoins affectifs sont satisfaits, le jeune enfant explore son environnement. Un minimum d'autonomie est nécessaire à son apprentissage. On n'aide pas un petit enfant à devenir autonome en l'éloignant, au contraire, plus on répond à son besoin d'union, mieux il arrive à l'autonomie.

*Besoin de reconnaissance* (avoir de la valeur aux yeux des autres): si personne dans une famille et une communauté n'accorde de valeur à un enfant, il se laissera mourir.

— Besoins d'enracinement:

*Besoin d'éducation*: comme tous les animaux évolués, l'être humain ne survit pas sans la transmission de certains savoirs nécessaires à la survie et à la vie en société. Le besoin d'éducation comprend, chez l'être humain, la nécessité d'une mémoire intergénérationnelle qui permet d'éviter la répétition d'erreurs graves ou fatales et de profiter de découvertes facilitant la vie. Sans cet enracinement dans une profondeur historique, l'être humain pourrait difficilement survivre, il ne peut pas dépendre de l'expérience de ses parents seuls, il a besoin de l'expérience de plusieurs générations et d'une communauté entière.

*Besoin de sens*: le goût de vivre n'est pas un acquis pour l'être humain. S'il ne peut pas espérer progresser dans une meilleure compréhension du sens de la vie (sagesse), il diminue rapidement l'énergie qu'il déploie pour vivre et se tourne plus ou moins consciemment vers la mort (par exemple par la tendance à dominer son entourage ou au contraire à se soumettre)<sup>13</sup>.

*Besoin d'être ramené au contact vital avec la réalité*. L'être humain peut facilement décrocher de la réalité et donc reproduire des comportements inadaptés. Ce décrochage vient du fait qu'il peut facilement vivre dans «le monde qu'il pense» plutôt que dans le monde qui est là. Dans une société très dépendante de la nature, ce décrochage ne peut pas

---

<sup>13</sup> C'est la thèse soutenue dans *Le pouvoir ou la vie*, Montréal, Fides, 2008.

durer longtemps, les nécessités de survie ramèneront la personne ou elle mourra. Dans une société dont l'organisation et la technique protègent contre la réalité, les problèmes d'adaptation (santé mentale) peuvent atteindre des proportions alarmantes.

Nous voulons mieux saisir ici comment la conscience se débrouille à l'intérieur d'un psychisme qui dépend totalement de l'extérieur pour sa survie. L'être humain ne dépend pas des seuls instincts aptes à définir ses actions de survie; il a aussi à utiliser son intelligence et sa conscience. Il doit apprendre à lire ses besoins, à étudier son environnement, à effectuer des choix.

Les besoins ne forment pas une pyramide. Il n'est pas vrai que les besoins primaires comme le besoin de manger priment les besoins spirituels comme le besoin de trouver du sens à sa vie, car lorsqu'on ne trouve pas de sens, on peut arrêter de manger complètement et se laisser mourir. Les besoins sont essentiellement interdépendants les uns des autres.

La vie réelle est critique, elle tient entre des seuils étroits, elle ressemble, en beaucoup plus complexe, à une chaudière à vapeur: trop, elle éclate, pas assez, elle s'éteint. Tant qu'elle reste dans certaines limites, elle siffle et danse dans l'air bleu, mais il suffit d'un manque ou d'un excès, et c'est la fin. On prend aujourd'hui à la légère l'univers de nos besoins, c'est simplement parce que tout va plutôt bien pour nous. Pourtant, si on approche d'un seuil, le corps se met à lancer des signaux d'alarme. Le besoin d'iode, par exemple, est précis, à peine une goutte de trop ou une goutte de moins, et c'est la maladie ou la mort. La plupart des besoins sont de cet ordre. Seule la culture peut ramasser assez d'expérience et de sagesse pour guider. Mais, hélas, la culture comprend aussi un surmoi inadapté et périlleux.

Il n'y a pas de retour possible à l'instinct. Le bébé se transforme en être culturel presque immédiatement après sa naissance. Même la manière d'accoucher influe sur sa perception de ses propres besoins. C'est à partir de la culture ambiante, de son intelligence et d'une conscience de lui-même qu'il décodera ses besoins et y répondra.

Cependant, une culture ne peut pas être n'importe quoi. Si elle rendait impossible le travail de perception et d'expression des besoins, si elle ne proposait pas de solutions tant soit peu efficaces, aucun enfant de cette culture ne pourrait survivre et donc elle disparaîtrait. La culture est en somme assujettie aux nécessités de la nature, elle y répond ou elle disparaît. Néanmoins, dans le cas des cultures fondées sur la domination, tout un appareillage d'explications viendra donner l'impression qu'il existe une autonomie de l'homme à l'égard de la nature, et la technique en donnera une impression forte (dans une grosse voiture ou une maison de pierres, je me sens protégé). De telles cultures peuvent survivre assez longtemps dans l'inadaptation, et cela n'aidera pas à trouver de meilleures réponses aux besoins humains.

Mais n'abordons pas dès maintenant la matière sociologique, restons sur le terrain psychologique. Comment les besoins, les réponses ou les non-réponses de l'environnement et le surmoi construisent-ils des chemins qui, une fois tracés et laminés, ont tendance à s'imposer comme les seuls? Imaginons un enfant privé d'affection. Supposons qu'il prenne l'habitude de répondre à ce manque en se blottissant dans ses propres bras comme une musaraigne dans son nid. Imaginons que le surmoi, qui interdit de se refermer dans sa solitude, culpabilise l'enfant pour ce comportement. La situation se répète presque chaque jour. Lorsque l'enfant se console lui-même dans ce geste désespéré, il ressent tout un complexe d'émotion: tristesse, autosatisfaction, culpabilité, solitude, faux sentiment d'autonomie affective, rébellion... Il

n'accumulera pas seulement des souvenirs mais, surtout, il fera l'apprentissage d'un comportement et d'émotions qui forment un tout, une réaction repérable et structurée, qui s'ancre solidement dans son psychisme et ses habitudes. À trente ans, il la reproduira encore en se laissant envahir par ce complexe d'émotions alors que la situation réelle à laquelle il fait face maintenant n'est pas celle de son enfance.

Autre exemple, une petite fille cherche la reconnaissance de son père. Sa mère est très enveloppante, mais son père est absent, et lorsqu'il est là, il ne la voit pas. Le manque se creuse en elle. La petite fille se sent coupable. La mère laisse entrevoir une certaine jalousie. Imaginons que cette petite fille développe le réflexe de se gratter fortement jusqu'à ce que la douleur recouvre le vide et que le sang remplisse le manque. Un complexe d'émotions l'habite (ressentiment, sentiment de ne rien valoir, culpabilité, angoisse, jalousie contre la mère...), le comportement est devenu déclencheur de cette niche émotive. Vingt ans plus tard, la jeune femme croit trouver une réponse auprès d'un professeur beaucoup plus âgé. Elle va vivre chez lui. Mais dans certaines situations, elle est envahie par un état d'angoisse et une culpabilité dans lesquelles elle s'automutile.

La réponse aux besoins peut donc être insuffisante. L'enfant s'adapte. Il intériorise un comportement associé à un complexe d'émotions structurées que la culpabilité renforce. Plus tard, à son insu, une réaction d'enfant pourra surgir au moment où une situation présente des similarités avec celle de l'enfance. La mémoire n'est pas que l'enregistrement de souvenirs, elle est aussi l'assimilation de réactions répétitives associées à des complexes émotifs et à des interdits.

Par définition même, les réactions d'enfant qui se perpétuent à l'âge adulte ne sont pas adaptées au moment présent. C'est la mémoire en action, ou plutôt, en réaction. Une trahison à cet égard produira sans doute une réaction d'enfance qui sera fortement intériorisée (soit à cause de la violence de l'événement, soit à cause de sa répétition). Ainsi, un enfant qui a besoin d'affection et à qui on donne une réponse sexuelle se sentira trahi. Non seulement la réponse est inadéquate, mais elle perturbe. Battre impulsivement un enfant qui s'apitoie sur lui-même, c'est aussi le tromper. Dans ce genre de situation, c'est la confiance de l'enfant qui est trahie. La réaction d'enfant comportera un élément de méfiance et de crainte.

Certains comportements peuvent être déconcertants: celui-ci creuse des trous dans la terre pour se cacher, celui-là s'enferme dans un placard en se frappant la tête, tel autre s'enroule dans une couverture au point de s'étouffer. Le petit enfant n'a pas d'autre enfance que la sienne, il n'a pas d'autre famille que celle qu'il a. Il est obligé de composer avec la vie telle qu'elle est. Il réussit peut-être à calmer son angoisse en se retirant dans un coin de la cave. Plus tard, ce comportement sera inapproprié, mais ce sera son refuge. L'enfance est toujours le refuge ultime, car c'est le commencement de l'histoire. Mais on ne se réfugie pas dans l'enfance en général, on se réfugie dans un moment caractéristique où les principales émotions sont particulièrement vives. Le refuge est comme un résumé de l'enfance perçue.

Très tôt l'enfant prend conscience de sa vulnérabilité. Son corps peut être brûlé, écrasé, cassé, gelé. Il est mortel. C'est un ensemble de nerfs où peut culminer une souffrance dont on ne voit pas la limite. C'est dans ce contexte que les interdits, les règles, les obligations du surmoi sont intégrés. Moins l'enfant se sentira protégé, plus il développera des stratégies de soumission et de rébellion. Elles seront intériorisées avec leur complexe d'émotions. Elles se manifestent lorsqu'on nous demande avec plus ou moins d'insistance de nous plier à un ordre, une règle, un interdit...

Les réactions de l'enfant rebelle imiteront le modèle «délinquant» suggéré par les règles du surmoi. Il ne s'agit pas seulement de faire le contraire de ce qui est demandé, mais aussi d'entrer dans l'état psychique du «méchant» que combat le surmoi. L'apprentissage du «bien» c'est nécessairement, en même temps, l'apprentissage du «mal». Ce qui est refoulé n'est pas seulement un besoin non satisfait à cause du surmoi, c'est aussi et surtout un ensemble de réactions d'enfant rebelle qui a intériorisé le «modèle du mal» et les complexes émotifs qui l'accompagnent. L'enfant rebelle en nous c'est le «mauvais garçon» ou la «mauvaise fille» tels que définis par le surmoi, avec des complexes d'émotions et un composé de culpabilité et de révolte.

La soumission aussi, avec toutes les émotions qui lui sont associées, devient un ensemble de réactions d'enfant: comportement appris, émotions associées. L'enfant soumis, c'est le «bon garçon» ou la «bonne fille», avec le ressentiment accumulé et les frustrations associées. Un mélange explosif! Adulte, lorsque je me soumettrai, ce ne sera pas un simple comportement, mais une réaction associée à un monde d'émotions.

Résumons le processus: de véritables besoins attendent des réponses. Le surmoi exerce des pressions pour que celles-ci soient conformes aux attentes de l'environnement social. L'environnement réagit, mais imparfaitement. Certaines réponses arrivent trop tôt ou trop tard, trop peu ou pas du tout. Des besoins sont même parfois trahis. Le sujet se défend. Il développe des réactions plus ou moins efficaces auxquelles il associe des amas d'émotions. Bref, à mesure que le surmoi est intériorisé en tant qu'ensemble de normes, de valeurs, d'interdits, à mesure aussi se développent, ailleurs dans le psychisme, des réactions stéréotypées avec leur complexe émotif.

La vie de tous les jours ne tardera pas à provoquer ces réactions. On se sent alors envahi par une sorte de petit personnage qui arrive avec ses comportements tout faits, ses émotions et même ses phrases programmées. On ne vit plus dans la situation actuelle, on est entraîné dans une réaction apprise qui n'a pas grand-chose à voir avec ce qui se passe dans la réalité, là, maintenant. Un proche qui nous connaît peut facilement devenir exaspéré, parce que ce sera «encore» les mêmes gestes, le même langage, les mêmes émotions.

La mémoire n'est pas qu'un réservoir de souvenirs. On le sait, chaque souvenir est associé à des émotions complexes et précises. Lorsqu'on se souvient, tout cela remonte en nous. Mais il y a aussi un réservoir de réactions toutes prêtes. Lorsqu'elles sont déclenchées, on est plus ou moins coupé de la réalité, on agit et on parle comme si on était possédé par cette chaîne réactive et émotive. Nos relations avec les autres subissent alors des distorsions parce que le passé voile la réalité et même l'envahit. Le psychisme humain a intériorisé un grand nombre de réactions d'enfant: réaction de l'enfant en manque, qui recherche sans arrêt la réponse à un besoin, mais qui n'y arrive pas parce que la réponse actuelle ne répond pas au besoin tel qu'il avait été éprouvé dans l'enfance; réaction de l'enfant trahi, qui manifeste de la peur et de la méfiance; réaction de refuge où on retrouve dans un comportement physique et un état psychique l'univers de son enfance; réaction d'enfant vulnérable plus ou moins conscient qu'il peut souffrir et mourir; réaction de soumission ou de rébellion.

Dans les relations humaines, une interpellation du surmoi («Tu laisses toujours tout traîner. Jamais tu ne m'écoutes. Tu t'es encore laissé aller. Tu n'as pas fait ce que je t'ai demandé. Tu en fais toujours à ta

tête...») entraîne souvent de la part de la personne interpellée une réaction symétrique du surmoi de l'autre. Lui aussi lance sa propre liste de réprimandes. Le dialogue tourne alors à la guerre des reproches. Les réponses sont moralistes et moralisantes. À mesure que la guerre de reproches s'amplifie, l'agressivité, le ressentiment, l'humiliation, l'impuissance précipitent des réactions d'enfant. Tout à coup, des comportements et des complexes d'émotions envahissent le sujet. L'enfant trahi peut alors manifester toute sa méfiance. L'enfant soumis s'apitoiera sur lui-même. Mais attention, si l'enfant soumis se met à occuper trop de place, l'enfant rebelle surgira bientôt (le plus tard, le plus grave). Le dialogue est alors contaminé par des réactions d'enfant, des réactions du passé.

Dans un état lucide du moi, nous percevons des situations actuelles et y réagissons. Mais parfois, c'est comme plus fort que moi ou plus fort que l'autre, le surmoi vient envahir l'espace et une guerre de reproches est déclarée. On peut entrer en guerre ou tenter de l'éviter. Si on entre dans la bataille, on n'en voit pas facilement la fin, car le surmoi n'a pas pour but de simplement manifester ses valeurs, il veut les imposer. Si on veut éviter la guerre, les stratégies sont souvent inefficaces.

Dans le feu de la vie, des situations vont inévitablement activer des réactions d'enfant, qu'on peut essayer de maîtriser ou qui peuvent envahir. Ces réactions contaminent régulièrement nos interactions avec les autres. Je me réfugie dans un mutisme total. Je me rebelle contre un détail. Je me blottis dans un état de prostration et de soumission. J'entre dans un état de jalousie excessive. Je me sens nul et sans valeur. Je m'apitoie sur mon sort. Je ronchonne en lavant la vaisselle comme si le monde entier reposait sur mes épaules...

Certaines interactions avec les autres sont un mélange de reproches et de réactions enfants. Par exemple, un enfant rebelle en moi rentre sa tête dans les épaules et sort ses griffes. J'entre alors dans une guerre de reproches par rébellion.

On rencontre donc trois formes de dialogue: les guerres de reproches (surmoi contre surmoi); les contaminations (réactions d'enfant contre réactions d'enfant); les guerres de reproches (reproches contre réactions d'enfant). Dans chaque cas, il peut y avoir escalade ou tentative de retour à un dialogue entre «moi» conscients et vigilants. En somme, à l'intérieur de l'univers psychique, le combat entre le surmoi et les besoins devient progressivement le combat entre un surmoi structuré en gestes et en mots et un ensemble de réactions apprises. Envahis par ce genre de guerre intestinale entre des «petits personnages» intérieurs, les besoins réels actuels seront mal lus et mal satisfaits. Le sujet se retrouve ponctuellement incapable de lire ses besoins et d'y répondre, ce qui relance des guerres de reproches.

Dans ce contexte, qu'est-ce que la conscience? La capacité de prendre du recul, d'échapper aux stéréotypes, de lire les réels besoins et d'entrer en relation avec des personnes concrètes dans la situation actuelle.

# Le drame familial

Un peu comme l'utérus, la famille forge l'enfant, puis l'expulse, mais sans rompre d'elle-même les cordons à travers lesquels il sera longtemps plus ou moins guidé. La première naissance est déchirante, la deuxième n'a pas toujours lieu. L'une nous jette dans un drame familial, l'autre, dans le drame social. Rarement on arrive à s'émanciper.

Si la conscience est quelque chose, elle est le fil de lumière d'une liberté possible à travers le labyrinthe de la famille et de la société. C'est pourtant dans ce labyrinthe qu'elle peut trouver les instruments de sa libération (langage, grandes œuvres, sciences, philosophie...). Le propre de la liberté, c'est d'être simplement possible et, donc, jamais nécessaire.

À la base de la famille, un lien érotique, l'attraction entre deux sexes. L'être humain naît du sexe. Terrain glissant et instable s'il en est un. Un des objectifs d'une culture et d'une société est de stabiliser cette relation d'attraction, de la transformer en amour conjugal (ou en devoir familial).

Il y a au fond de l'être humain l'espérance d'être aimé indépendamment des accidents de la vie et des avaries du vieillissement. L'amour conjugal est une lente et difficile transformation, mais imaginez un instant la sécurité nouvelle... Quelqu'un vous accorde une valeur indépendamment de votre beauté physique, de vos qualités intellectuelles, de votre santé. Vous recevez l'assurance d'une valeur ontologique intrinsèque. C'est un peu comme si cette personne percevait en vous l'être pur, le germe incorruptible et toujours créatif susceptible de traverser une vie mortelle sans jamais perdre de sa valeur. Vous pouvez être défiguré par un accident, être handicapé, être écharpé, vieillir, l'autre vous aimera encore et toujours comme au premier jour. Et vous restez avec cette personne qui vous reconnaît. Plus que cela, vous dormez avec elle...

Tout le monde voudrait cela. Mais le vouloir est une chose, autre chose est de l'offrir à quelqu'un. Le fondement de la famille est dans la direction de cette aspiration: être investi d'une valeur inconditionnelle et indéfectible. C'est cela qu'il faut donner à l'enfant comme une nécessité aussi vitale que le lait ou l'air. Il devrait boire ce miel dans le baiser de ses parents l'un pour l'autre: Éros devenu Amour.

Un idéal pour le moins difficile. Souvent, le couple tient davantage du surmoi que d'une telle maturité du moi. L'amour conjugal n'est pas vraiment né, c'est le devoir conjugal qui compense. Néanmoins l'enfant arrive au monde et ne peut vivre que dans cette vérité ou cette illusion d'être aimé pour son être, sans avoir rien à faire pour mériter cet amour, sinon d'exister en toute innocence. À la limite, il peut se passer de trouver cet amour entre ses parents, mais il ne peut pas se passer de le trouver dans au moins l'un de ses parents (ou à défaut dans un adulte qui l'entoure et en prend soin). Il en a besoin comme un fœtus a besoin d'un utérus. C'est même la réponse à ce besoin qui fait le parent. Car celui qui apporte un lien indéfectible et inconditionnel est le parent relationnel et donc le parent essentiel, fût-il le concierge de l'orphelinat.

Il est presque impossible de se sortir vivant de l'enfance si personne ne vous a rassuré sur votre valeur ontologique. Si papa, maman et tous les autres adultes qui prennent soin de vous ne vous aiment que dans la mesure où vous vous pliez à leurs valeurs morales, ou pis, s'ils ne vous apprécient que pour votre

valeur économique, alors vous porterez le sentiment de ne rien valoir du tout. Vous serez poussé à la conformité pour recevoir le minimum vital! Être ainsi assujéti à une valeur conditionnée, c'est devenir infiniment fragile, c'est savoir qu'il faut être beau, jeune, gentil, en santé et heureux pour être reconnu, et comme cela ne peut pas durer toujours, vous êtes jeté dans une insécurité profonde.

Même si vous pouvez vous passer de l'amour entre vos deux parents, vous ne pouvez pas survivre à un amour qui peut se rompre dès que vous avez le dos tourné. Mais il n'est pas aussi facile qu'on le croit de recevoir cet amour, là où votre mère ou votre père ne le reçoivent pas. Si vous les sentez sans amour, dans la détresse, quelque chose en vous vacille comme une petite flamme au vent.

Imaginez un enfant qui perçoit très bien que son père n'aime sa mère que conditionnellement, qu'il peut la laisser tomber, qu'il la lâchera même certainement lorsqu'elle perdra un peu de ses charmes. Il se dit alors que l'enfance est un état de grâce temporaire. Dès qu'il sera adulte, il ne vaudra que dans une certaine mesure de beauté et de santé. Il risque de s'attacher à son enfance comme à une bouée de sauvetage quitte à payer cet attachement par l'anorexie ou autre tactique pour se maintenir en enfance. Être aimé parce qu'on est petit, et savoir que dès que l'on quittera l'enfance on sera jeté dans un amour sans rêve, c'est plutôt angoissant. Ce n'est pas la séparation des parents le problème, mais la conditionnalité de l'amour conjugal.

La mission de la famille, ce n'est pas d'abord éduquer, mais assurer un fondement à l'enfant, et ce fondement repose dans le sentiment d'avoir une valeur intrinsèque capable de survivre aux accidents de la vie, et même à la mort. Un fondement capable de faire traverser le temps à un enfant. Le seul héritage irremplaçable d'une famille, c'est que le goût de vivre l'emporte sur le dégoût de la vie.

Le rôle de la famille est de former un nid d'amour, donc de reconnaissance de la valeur ontologique, au moins le temps que l'enfant puisse devenir assez fort pour affronter un monde qui ne vit pas selon ce principe. Dans l'œil froid d'une société marchande, la famille est une sorte d'illusion nécessaire entretenue sous forme de nid: au centre un arbre de Noël, autour, un étalage de jouets, parce que la vérité du marché (l'équilibre des égoïsmes) est implacable. La famille: un incubateur. L'enfance: une préparation. Mais la réalité, dehors, dans la société, c'est la loi du plus fort. Heureusement, la famille peut ne pas être une illusion, car le noyau du moi porte en germe l'amour, comme nous l'avons dit.

Avant l'amour maternel et paternel, il y a Éros. La famille est en premier lieu une affaire de sexe et de passion qui doit mûrir pour former une relation conjugale à long terme. Et cela n'est pas facile et aisé, à tel point qu'une grande partie de l'appareil culturel et social vise justement à stabiliser cette relation (la plupart du temps par le surmoi). L'institution de la famille tente littéralement l'aventure (aujourd'hui hautement improbable) d'une solidarité transgénérationnelle. Alors que les amis forment un réseau dans l'espace, la famille tente de préserver un réseau à travers les siècles. Mais cet appareil culturel est fragile. Il était fortement soutenu par la religion et le devoir filial. La propriété, par exemple, a cessé d'être familiale, elle est devenue pour une grande part individuelle (et sous forme de crédit). Chacun a le droit de faire ce qu'il veut avec ce qu'il possède, il n'est plus gestionnaire d'une propriété familiale qui appartenait de droit à tous les petits-enfants des petits-enfants du futur. Néanmoins, il reste encore une vague idée de la famille et des devoirs filiaux.

C'est principalement au vingtième siècle que l'institution familiale s'est fracassée sur le capital industriel. Le travail pour le salaire, et le salaire pour le crédit, et le crédit pour la consommation personnelle ont mis la famille sous la pression de l'immédiat. L'industrialisation a tranché le temps en sphères déconnectées les unes des autres (famille, travail, consommation...) et elle l'a détournée vers des buts à court terme (alors que le temps était orienté vers des finalités *oultre-tombe*). Le temps est déchiqueté. Malgré cette myopie temporelle, l'aspiration de la famille reste à peu près celle-ci: nous pouvons nous détester de temps à autre, nous disputer, rivaliser, toujours nous resterons liés pour le pire et pour le meilleur. Un lien indéfectible nous rattache malgré toutes les misères humaines, un lien transcende les humeurs et les passions.

Malgré tout, encore aujourd'hui, l'idéal familial dépasse de beaucoup ce qu'Éros peut apporter aux enfants de la terre. L'amour conjugal ne tient malheureusement pas longtemps ses promesses. Dans une société traditionnelle, le mariage subsistait, mais sans amour conjugal, il devenait acerbe et parfois même haineux. Le contexte peut changer à l'infini, l'aspiration à un lien indéfectible qui rassure sur la valeur ontologique suppose toujours un dépassement d'Éros. Dépasser n'est pas supprimer, ni réprimer, au contraire, c'est ajouter. Rien n'est plus difficile. Alors la morale tente de tenir ce que la sagesse n'arrive pas à soutenir.

À défaut de transformer Éros en amour conjugal, on se rabat sur le devoir, les contraintes, les tabous, les interdits. D'un côté, le besoin fondamental de trouver en soi une valeur ontologique, de l'autre, les fluides endocriniens du désir. Entre les deux, le devoir. Le surmoi contre les hormones sexuelles. Autrement dit, le drame familial. Qu'est-ce qu'un drame? Le combat des forces d'explosion et de séparation contre les forces d'union. Ou plutôt, un modèle de combat, un scénario de bataille, une manière de faire la guerre et de la perdre. Certes, une issue se dessine: le noyau du moi est justement la conscience que nous sommes un à travers l'aventure des êtres séparés (désir de vérité et désir d'amour). Mais justement, toute l'histoire de la maturité est là: comment sortir du drame familial pour devenir un être plénier, un être tout entier bâti sur son fondement conscient (noyau du moi)? Comment s'émanciper?

Lorsque l'amour conjugal échoue, le devoir, les consignes, les promesses, les interdits tentent de le remplacer. Le fondement n'est plus l'amour, mais le surmoi. Le couple est devenu un club de surveillance mutuelle qui mesure et sanctionne la fidélité conjugale, parentale et filiale. La famille risque alors de perdre sa sécurité affective et de la remplacer par la sécurité apparente d'un code moral. Les valeurs morales tendent à se substituer aux valeurs ontologiques. C'est la solution facile, mais elle est aussi tragique. Perdre pied devant ce code moral, c'est n'être plus rien. Donc, on va tenir aux valeurs morales comme on tient à la vie (ou les vomir comme du poison). Elles deviennent les seuls repères. Tout est en place pour les pires violences au nom du jugement moral, car un être jugé immoral ne mérite plus d'être aimé.

La géométrie de la psyché se transforme en dénivellation morale où le droit à l'affection est distribué «convenablement». Tant que l'on occupe le haut, on n'a pas avantage à remettre quoi que ce soit en question. Plus bas, on est moins content, des réactions d'enfants apparaissent, presque automatiques. Elles sont très souvent «immorales», dans la mesure justement où elles cherchent une réponse là où le surmoi ne fournit que des interdits et des prescriptions. Rébellion et soumission, rupture de confiance ou plongeon dans les refuges de l'enfance, incapacité à faire face au sentiment criant de vulnérabilité

surgissent en provoquant des crises que le surmoi tentera d'éteindre par des guerres de reproches et des rituels sacrificiels (humilier un enfant, par exemple).

Plus les réponses aux besoins sont paralysées par un surmoi excessif, plus les réponses aux besoins sont falsifiées par une odeur de devoir, et plus on intériorise des réactions stéréotypées qui seront de moins en moins adaptées à mesure qu'on vieillit parce qu'elles seront de plus en plus éloignées de la réalité, et ce seront aussi des réactions jugées inacceptables par le surmoi, et donc écrasées sous le poids de la culpabilité.

Si le moi n'arrive pas à bien se développer entre le surmoi et les réactions apprises de l'enfant, le sujet devient une sorte de champ de bataille entre la morale et une vie émotive automatisée. La morale cherche à conformer les comportements, la vie émotive se transforme en un ensemble de réactions qui semblent fonctionner d'elles-mêmes.

Le surmoi se transmet de génération en génération. Tant qu'il n'est pas remis en question par le moi, il se transcrit presque directement du parent à l'enfant et cela se fait d'autant facilement que le surmoi de la famille est conforme au surmoi de la société dans laquelle vit cette famille. Mais sur l'autre versant de la personne, du côté des réactions d'enfant (réactions émotives), l'apprentissage aussi se transmet de parent à enfant. Ma mère réagit en enfant soumis, elle s'apitoie sur son sort, se plaint, mais ne ferait pas beaucoup d'efforts pour changer réellement la situation. Ce type de réaction s'apprend. Le père, lui, lorsqu'il est acculé au pied du mur, il explose, lance des objets, comme s'il cherchait à se délivrer d'une camisole de force. Ce type de réaction aussi s'apprend.

Des réactions de défenses — dénier, refouler, projeter sur autrui, se réfugier dans un monde d'illusion, «symptôtatiser» la culpabilité, s'isoler, s'identifier à des modèles stéréotypés, régresser dans un refuge d'enfance, scinder radicalement le surmoi ou les réactions d'enfant de la conscience (clivage psychotique ou forclusion) — ne sont-elles pas une sorte d'arsenal dans lequel on puise au besoin? Tout cela s'organise en stratégies globales avec lesquelles les autres membres de la famille coordonnent leurs propres stratégies. Ni le surmoi ni les réactions d'enfant ne sont des réservoirs passifs. Le surmoi n'est pas un tas de règles. Les réactions d'enfant ne sont pas qu'un tas de mécanismes émotifs appris. Il y a un drame qui relie tout cela ensemble. Quelque chose tient la plume familiale et, d'une génération à l'autre, l'histoire change, mais elle ne change pas tant que ça. Si on laisse faire, gageons que l'histoire se répétera dans des manières à peine renouvelées...

## **Le drame social**

Le drame familial se vit dans un théâtre où se joue une très large et une très longue pièce qui mêle, dans son énorme décor, tout le monde, la société entière. Les pressions du drame social sur la famille sont si fortes qu'elles en définissent à elles seules l'essentiel du drame, mais elles sont aussi si constantes et

générales qu'on les oublie. Devant le drame familial, la conscience peut se découvrir une puissance suffisante, mais devant le drame social, elle reste généralement écrasée comme devant une fatalité. C'est que notre drame social à nous tous a commencé il y a des millénaires, et il s'est resserré, et il s'est même accéléré, comme s'il tendait vers un climax inévitable.

Il commence probablement avec l'agriculture du grain (capitalisable) et du métal propre à cultiver le grain, mais aussi à le défendre (ou à attaquer), il précise son cadre juridique sous l'empire romain, et déploie son hégémonie à l'ère industrielle. Comment décrire les grandes lignes de ce récit? La nature est transformée en réservoir de «biens», elle passe de sujet à objet, elle sort du monde de la maternité originelle pour entrer dans la sphère des matériaux utiles. C'est la période de désacralisation de la vie et de sacralisation de la force. Les dieux deviennent majoritairement masculins, l'animisme se localise, l'âme du monde se fragmente, certains arbres, certaines rivières, certaines montagnes ont une âme, mais dans l'ensemble le sacré ratatine et donc la nature, dans son unité, perd son âme. Les animaux sortent du sacré. Encore là, le meilleur moyen de les sortir du sacré consiste à en sacraliser certains, qui deviennent dignes de sacrifice et nourriture des dieux. Par le fait même, les autres ne sont plus qu'une réserve alimentaire. Le monde se divise en sacré et en profane, le profane peut être utilisé, dompté, vendu sans menace. La partie profane du monde devient un bien divisible à l'infini, morcelé et exploitable. En même temps, les sociétés deviennent misogynes, la femme perd globalement sa magie, devient un objet d'exploitation.

Progressivement, mais aussi par sauts, les biens privés vont prendre de l'importance et l'emporter sur la « nature » commune à tous. Par l'utilisation de la force (dissuasion, rétribution, manipulation), des clans, des familles vont trouver le moyen de contrôler (par la force) et ensuite de s'appropriier (par l'invention du droit) des moyens de production alimentaire (terre, animaux, femmes, outils, esclaves). La structure sociale va finir par trouver naturelle la division de la réalité en deux: des biens privés contrôlés par des clans, des familles (ou autres groupes fermés) et des biens communs (l'air, assez souvent l'eau, les forêts abandonnées, le restant de la nature nommé par le fait même «sauvage»).

Les familles riches, ceux qui possèdent des biens privés et des moyens de les protéger, sont évidemment en concurrence. C'est le propre d'un bien privé d'être saisissable par force ou par transaction commerciale. Dans de telles sociétés, rivalités et guerres sont toujours actuelles ou potentielles. Mais il devient de plus en plus nécessaire de s'associer pour mieux lutter contre les «autres» ou pour mettre en commun des routes, des outils, des terres, des bâtiments. C'est le début des biens «publiques», les biens partagés entre alliés riches. Ce qui reste de «naturel» et de «sauvage», c'est-à-dire ce qui n'appartient à personne ou à tout le monde, l'air par exemple, tombe dans l'oubli. Le ciel magnifique, la régularité du temps, les étoiles dans le ciel, la partie des mers restée libre, c'est encore à tout le monde, c'est hors de la rareté, et donc on ne s'y intéresse pas. Mais gageons que si un clan ou une famille avait trouvé le moyen technique d'enlever l'air (créant ainsi de la rareté) et de l'embouteiller pour le vendre, cela aurait été fait. Et si cette famille avait été seule à pouvoir le faire, elle aurait sans doute dominé le monde. Ce qui n'a pas été fait pour l'air a été fait pour la terre et bien d'autres choses.

Bref, la nature gratuite et commune a été découpée en biens, c'est-à-dire qu'elle n'est vue qu'en fonction de besoins définis par l'homme. Le besoin n'est plus un lien indispensable avec le corps ou l'esprit, il a pour fin principal de situer chacun dans sa position sociale de possesseur. Le besoin est

maintenant un impératif du surmoi: «Tu dois posséder cela pour être situé à telle place dans l'univers socioéconomique». Et c'est toujours accompagné d'une sanction morale: «Si tu ne possèdes pas cela, tu ne vaux pas grand-chose.»

Avec l'arrivée (révolution par révolution) timide de l'aspiration à la démocratie, une partie des biens «publiques» fait partie d'enjeux électoraux. Mais la plupart des démocraties actuelles restent soit des oligarchies, soit des ploutocraties. Actuellement, la grande majorité des États sont sous tutelle bancaire, ainsi les débuts de démocratie sont à l'agonie. On élit des gestionnaires de pays pour s'assurer d'éviter une «décote» du crédit...

Mais restons-en là! Le but ici n'est pas de décrire le drame social, mais de voir comment il influe sur la famille. Les parents jouent leur vie dans le drame social. Ils ont peu de temps à consacrer à leurs enfants. D'ailleurs les enfants sont abandonnés au social le plus tôt possible. Ils sont immergés dans les valeurs commerciales et éduqués en fonction d'occuper un travail salarié. Les parents sont absorbés dans leur propre travail pour obtenir du crédit. Le crédit multiplie la consommation. Les parents reviennent à la maison avec leurs soucis de travail. Dans un monde constamment compétitif et tourné vers l'accumulation de biens symboliques, ces soucis sont nombreux, autant pour les riches que pour la classe moyenne et les pauvres.

L'enfant se rend bien compte que ses parents jouent un rôle dans le drame social, et que dans ce jeu-là, ils n'ont pas beaucoup de pouvoir. Même le maître banquier ne fait que jouer le jeu dont il est impuissant à changer les règles. À la moindre erreur, il est tassé par un confrère. L'enfant perçoit bien que ses parents sont embarqués dans un drame qui dépasse largement la famille.

Le drame familial est sculpté par le drame social. Le père humilié dans son travail humilie son épouse ou son enfant. La conscience se ressent elle-même comme un minuscule refuge à partir duquel on a l'impression d'échapper au combat, au délire collectif, à la fuite en avant de la consommation...

La puissance du drame social, c'est qu'il n'a pas de concurrent. D'une famille à l'autre, on change de drame familial, mais le drame social est devenu mondial. On dira que la Chine est communiste, mais en quoi est-ce un drame différent? On y a toujours affaire à des groupes qui manipulent les biens privés dans un système concurrentiel où la valeur marchande détermine les valeurs morales et évide l'être humain de toute sa valeur ontologique. Ce drame social est si hégémonique qu'il se présente comme une fatalité. Selon le «réalisme politique» c'est la nature elle-même: lieu où la loi de la force serait maîtresse. Le cosmos n'est plus qu'un ensemble de forces.

La conscience trouve des prises lorsqu'elle peut comparer différents modèles. Lorsqu'elle se retrouve devant un mur lisse, elle n'a rien à mordre, elle cherche des fissures...

# Le drame cosmique

Pourquoi construire un drame social et un drame familial, de bien petits théâtres pour l'esprit humain? Sans doute parce que le vrai drame humain, sa solitude dans l'infini, son ignorance absolue dans une telle grandeur, donne le vertige. Qui peut le supporter? Par moments, c'est la nuit totale. Tagore la décrit à merveille: «Il y avait plusieurs chambres à l'intérieur du temple. Dans l'une d'elles, j'étendis ma couverture et me couchai. Les ténèbres parquées dans la caverne semblaient vivantes, et comme un monstre énorme, son souffle moite humectait mon corps. L'idée vint m'obséder que c'était la première de toutes les bêtes créées, à l'origine des temps, sans yeux et sans oreilles, mais avec un appétit de géant. Confinée depuis des siècles dans cette caverne, elle ne savait rien, étant privée d'intelligence, mais douée de sensibilité, elle pleurait et pleurait en silence<sup>14</sup>.»

La bête Ténèbres, on dort chaque nuit dedans. À d'autres moments, c'est la lumière des étoiles, la beauté exorbitante des sphères, l'harmonie des couleurs et des musiques d'un paysage de mer et de montagne... Mais tout cela en trop grand, trop complexe, trop débordant, sans aucune proportion avec notre minuscule vie.

On se dit que le semeur du temps qui a donné des milliards d'années aux minuscules grains de sable que l'on foule du pied est bien avare de laisser à la conscience humaine quelques misérables instants de vie pour faire son travail. Juste assez pour angoisser avant de disparaître... D'autres jours, heureux et flottant, on a l'impression d'appartenir à l'éternité.

En réalité, aucun de ces drames n'est *le* drame.

Le drame est que, selon ce que je pense, je me sens perdu ou sauvé. À vingt ans, je possédais la vie éternelle. À vingt-cinq ans, je n'avais plus que cinquante ou soixante ans à vivre. À trente ans, je ne savais plus, mais je frissonnais d'un bonheur que je ne comprenais pas. À soixante ans, je suis dans l'incertitude *et* la confiance — le *et* s'est pointé à quarante-trois ans. À quatre-vingts ans, dans quel monde serai-je? Que découvrira ma nouvelle lucidité? Je ne le sais pas. Je ne sais même pas si cela dépend de moi ou de la vérité grandissante qui cherche à sortir de mon esprit entêté contre l'illusion. Peut-être que l'acteur, la graine et le soleil, c'est la vérité, et que moi je suis le pot à fleurs. Tant d'hypothèses peuvent être esquissées et par tellement de bouts différents... Alors que penser est un acte si difficile à soutenir...

Voilà le drame cosmique: je vis dans une vision du réel qui est plus ou moins pensée, plus ou moins perçue, et j'évolue dans cette pensée sans savoir ce qu'elle deviendra. Mais en même temps, c'est la réalité qui décidera de presque tout, des gens et des choses que je rencontrerai, de la géographie et des moments de l'histoire, de l'heure de ma mort, etc. Mon bonheur ou mon malheur dépendent de ma pensée, mais les matériaux concrets dans lesquels se déroule ma vie sont objectifs et presque totalement indépendants de ma volonté.

Ce que nous voyons, c'est le monde tel que nous le pensons, alors que l'ignorance presque absolue enveloppe les ingrédients physiques du drame. Oui, j'ai choisi la philosophie à l'université, mais j'ai choisi

---

<sup>14</sup> Rabindranath Tagore, *À quatre voix*, Paris, Rombaldi, 1961, p. 145.

l'université comme un aveugle. Quelles seront les salles de classe? Comment seront-elles chauffées? Qui seront mes professeurs? Les autres élèves? Tout cela faisait partie de mon choix, mais je n'en connaissais rien. Finalement, les lieux étaient très mal chauffés, j'ai attrapé de terribles rhumes, et cela m'a fait préférer Nietzsche à Hegel — avant que je rencontre Maître Eckhart. Pourtant, si un de mes professeurs m'avait enseigné Carl Spitteler plutôt que Hegel, Nietzsche serait tombé dans l'ombre.

Je n'ai presque rien choisi. De même, lorsque je me suis laissé séduire par une belle jeune étudiante que j'ai mariée. Je ne savais pas qu'elle allait abandonner ses études quelques mois plus tard, et que j'allais être père avant la fin de mon baccalauréat. On choisit à travers des possibilités qu'on n'a pas choisies, et ces possibilités en cachent bien d'autres qu'il est impossible de connaître d'avance. Tout cela formera les matériaux de ma vie, décidera du destin matériel de mon corps, de mon état de santé (qui sait dans quel milieu chimique, bactérien et viral avancera ma vie), de l'heure de ma mort (je choisis de partir en voyage, mais pas que l'autobus tombe dans un précipice).

Pourtant, psychiquement, je vis surtout dans le monde tel que je le pense, ou plutôt et plus précisément, je vis presque exclusivement dans les sentiments qui résultent du fait que je ne pense pas réellement le monde qui m'entraîne avec lui dans la nuit. Pour les mêmes événements, un homme sera heureux, un autre malheureux. Certains ont atteint un état de bonheur au-delà de toutes leurs espérances en traversant des épreuves apparemment insurmontables. D'autres sont malheureux jusqu'au suicide dans un environnement matériellement irréprochable. Tout dépend de comment tout cela est pensé.

Psychiquement, nous vivons dans le monde tel que nous le pensons; physiquement, nous vivons en découpant à l'aveugle les matériaux concrets de notre drame personnel. Et ces deux déterminations se croisent sans cesse dans le flux des relations entre le corps et l'esprit. Nous ne savons même pas quand les pensées qui nous rendent aujourd'hui heureux s'effondreront devant nous comme de pures illusions. Car le côté psychique comporte sa propre objectivité: une croyance qui me rend heureux peut s'effondrer à la lecture d'un seul paragraphe, ou par la rencontre d'une seule personne, ou simplement par un raisonnement que je n'avais pas prévu. Je réside dans une vérité qui veut se dépouiller de toutes mes petites pensées tranquilles et faciles. Mon colocataire invisible finit toujours par gagner en lumière et en expansion alors que moi je tente de tout remballer dans ma niche de croyances.

Le fleuve de ma propre pensée m'emporte, mais je ne sais rien de son parcours, je ne suis pas son lit de vérité qui dévale vers la lumière criante de tout ce que je ne veux pas voir. Le fleuve de mes pensées et de mes sentiments dévale sa vérité et son objectivité que je ne connais pas car, un jour, c'est une certitude, le lendemain, c'est une pure illusion. Ma pensée a eu le malheur de penser malgré moi! Je pourrais imaginer qu'elle ne fait qu'errer sans arrêt dans l'illusion, une illusion en remplaçant une autre... Mais ce n'est qu'une pensée parmi d'autres et elle ne tient pas la route, car, si la vérité ne m'emportait pas, il n'y aurait pas d'illusions. Je suis presque obligé d'admettre qu'il y a quelque chose comme une vérité de la pensée qui apparaît indépendante de l'instinct de survie ou de la recherche du bonheur...

Mais je ne peux pas savoir d'avance si cette vérité va me fracasser ou m'enchanter. Tantôt, je me dis: Tiens! devant moi une lueur d'espoir. Tantôt ce n'est plus qu'une bulle qui s'est crevée sur une pierre.

L'angoisse nous pousse à éviter la rencontre entre la pensée et la réalité, et plus largement encore entre la conscience et la réalité, c'est probablement là qu'est le plus grand malheur. Car la vérité travaille à

toute heure du jour et de la nuit à chaque fois que la pensée ose penser dans la réalité des matériaux qui échappent à sa volonté. Pour l'être humain, il n'y a qu'une maison possible et sûre, elle est en vitre, une interface. C'est le lien lui-même de la pensée en acte et des matériaux de l'existence, car c'est dans ce lien que la vérité (le seul habitant stable du cosmos) étire sa lumière entre les étoiles, et gageons qu'elle va quelque part car, sinon, pourquoi les fleurs et les papillons?

## L'art personnel de tourner en rond

Si vous avez déjà assisté à la naissance d'un poulain, vous avez sans doute été étonnés de voir comment le petit réussit à se mettre debout et à téter sa mère en peu de temps. Il fait des tentatives au hasard, mais il ne referra pas deux fois une tentative infructueuse. Il élimine rapidement ce qui ne l'avance pas et, à force d'essais et erreurs, le voilà debout en moins d'une heure. De même, il cherche les mamelles en se guidant vaguement par l'odeur, en fouillant partout, mais pas deux fois au même endroit. En revanche, un adulte humain même fortement scolarisé peut refaire mille fois un même circuit qui ne fonctionne pas, ou qui le fait souffrir.

Tous ceux qui ont fait de l'accompagnement psychologique se sont heurtés à une difficulté majeure: la redondance d'une chaîne de comportements. À part les cas exceptionnels de traumatisme grave, il n'y a pas, comme on pourrait le croire, des gens qui ont subi des chocs graves et qui s'en sortent très difficilement et d'autres qui ont vécu des secousses moins pénibles et qui s'en sortent mieux. Ce n'est pas la gravité du choc qui importe, mais la capacité à en faire une expérience plutôt qu'une bombe à retardement. *La conscience serait précisément ce qui nous empêche de tourner en rond.* Une «prise de conscience» est exactement ce qui fait échec à la répétition de ce qui ne marche pas. La meilleure définition de la conscience: *l'art de sortir des boucles fermées.*

Il y a plusieurs manières de tourner en rond. Je vais en décrire quelques-unes, de manière à faire émerger quelques modèles pour mieux voir comment la conscience s'y prend pour se libérer.

«*La vache sacrée*». Imaginons que je voudrais partir en voyage pour un pays lointain, mais que je possède une belle vache qui me donne son lait tous les matins. Grâce à ma vache, je suis en équilibre, j'ai juste assez de ce qu'il me faut pour rester chez moi, avec mes familiers, dans une délicieuse médiocrité. Je sais bien que, depuis plusieurs mois, mes tableaux, mes poèmes, mon théâtre et mon cinéma ne sont plus que des variations sur le même thème, la même idée, la même série d'émotions, mais je n'ai pas le courage de quitter ma vache. Comme je ne peux pas en même temps partir au loin et amener ma vache, je tourne en rond entre le lait qu'elle me donne et les rêves qu'elle me dévore.

Chacun a sa vache, une bouteille qui nous grise, un ami qui nous tient au chaud dans sa complaisance, un confort qui nous engourdit, des habitudes qu'on ne veut plus quitter, une façon de voyager qui nous empêche de partir vraiment, une façon de penser qui nous empêche de penser vraiment.

La «vache sacrée» est un attachement à une situation d'équilibre qui est loin d'être optimale. Quelque chose en moi sait que je suis en train d'avorter de mes plus belles puissances créatrices.

Un bon salaire, une sécurité d'emploi, un poste permanent deviennent un enfer si je suis malheureux et craintif. Pour l'assisté social qui étouffe dans sa pauvreté, son chèque et la gratuité de certains soins médicaux et dentaires peuvent devenir une très amère vache sacrée. Pour l'héroïnomane, sa drogue, son parcours journalier d'une piquerie à une autre, les regards de mépris, les odeurs de la honte, son réseau de fournisseurs, ses vêtements de douleur, ses maladies, tout cela constitue son horrible piège. Pour l'homme d'affaires, son bilan financier, ses profits, sa limousine, ses voyages, son portable, ses gardes du corps, son gros train de vie, la peur d'une faillite dramatique, riment avec ses nausées et ses calculs rénaux. Pour le jeune homme, la maison familiale, la conviction que ses parents le soutiendront en cas de défaillance financière, les repas de sa mère, la clé de la voiture, tout cela, c'est maintenant sa prison. L'intellectuel se repose dans sa méthode, l'angoissé s'endort dans sa religion, l'athée se rengorge dans ses certitudes...

Dans toutes ces conditions, la roue tourne, et plus elle baigne dans l'huile, moins la conscience a de prise. On dirait qu'elle s'endort comme un enfant sur la banquette arrière d'une voiture. Parfois, insidieusement, la conscience encore cachée dans l'obscurité risquera un sabotage subtil, une délivrance, un coup de hache dans son trésor, un malheur contre l'ennui...

«*Midas*». Dès que Midas touche à une chose, elle se change en or, si bien qu'il a vraiment très faim. Alors, il part dans tous les pays à la recherche d'un repas substantiel. Il va toujours ailleurs. Hélas! partout où il va, il trouve de l'or, le même et monotone or. Au début, l'or était tout ce qu'il cherchait, à la fin, l'or est tout ce qu'il déteste. Au début, il changeait tout en ce qu'il voulait, à la fin, il change tout en ce qu'il abhorre. Évidemment, s'il s'arrêtait un moment, il pourrait recevoir ce dont il a besoin et qui est juste là devant lui, mais, pour cela, il faudrait qu'il abandonne ce qu'il veut et se libère de ce qu'il ne veut pas. Et cela, il ne le peut pas.

Il y a l'amoureux qui colle: «Je le sais, elle m'aime.» La dame en question lui dit pourtant clairement son indifférence. À l'opposé, il y a le rejeté qui n'entend rien et qui se dit : «Je le sais, elle ne m'aime pas». Il y a le paranoïaque qui voit clairement que tout le monde lui en veut. Ses yeux changent tout ce qu'il voit en ennemis. Ses ennemis, c'est son or, n'y touchez pas. Il y a le misanthrope qui peut vous démontrer la méchanceté de la nature humaine. À preuve, il ne voit que des hommes méchants. Il y a le scientifique convaincu de pouvoir expliquer tous les phénomènes naturels. Facile! ce qu'il ne peut expliquer n'existe pas. Il y a l'économiste qui ne mesure que la «production» et les «profits», incapable d'entrevoir les conséquences sur la nature et la société... Dans tous ces cas, les attentes empêchent de profiter de l'expérience. La vision est sélective, tout comme la mémoire et l'action.

Si les préjugés sont tenaces, c'est qu'on finit par voir ce que l'on pense voir. Et parfois même, cela produit le résultat attendu. L'homme voit si négativement son propriétaire, qu'il devient négatif envers lui. Les rumeurs ont toujours tendance à grossir, car il ne vient à l'idée de personne de vérifier ce qu'il en est. On voit ce qui nous est montré comme un fait. Le moraliste ne voit que des comportements bons ou mauvais, normaux ou anormaux, selon la composition de son surmoi. Il se voit lui-même en bien ou en mal. La valeur des êtres lui échappe. Comme un arbre n'est ni bon ni mauvais, il ne le voit pas. Une

idéologie s'est parfois introduite dans le surmoi, forte de sa cohérence; le surmoi ne voit plus le réel qu'en fonction de son idéologie. Il peut classer tout le monde y compris lui-même dans son classeur infaillible.

La mode fait bon ménage avec le surmoi, une mode artistique me permet d'évaluer les œuvres d'art. Je peux discerner un prix littéraire selon mon goût ou ridiculiser un texte selon mes allergies, et pourquoi pas! En psychologie, les êtres sont psychologiques, en sociologie, ils sont sociologiques, en biologie, ils sont biologiques, en psychiatrie, ils ont des problèmes mentaux... Midas ne touche qu'à de l'or.

Cette manière de tourner en rond repose sur une des particularités de l'être humain: ce qu'il pense, il le voit, alors il s'adapte à ce qu'il voit et, donc, à ce qu'il pense. Mais pendant ce temps, il se peut que son épouse, ses enfants, ses employés désespèrent. Il se peut que des œuvres d'art touchent au sublime. Il se peut même que l'essence de la vie soit bien loin du champ de nos compétences.

«*Oui, mais*». Sur le seuil, les bagages déjà préparés pour le bonheur, le taxi klaxonne — pourtant ils ne bougent pas. Ils tiennent dans la main une liste extrêmement lucide de tous les inconvénients du voyage, de tous les inconforts, de tous les risques. Ils voudraient gagner quelque chose sans perdre quelque chose; ils voudraient dire oui à une invitation sans avoir à dire non aux autres invitations; ils aimeraient s'engager sans se désengager du reste. Dans leur choix éthique, ils visent la vérité, mais ils ne veulent surtout pas faire de peine à personne. Ils sont pour une chose, mais ils sont aussi d'accord avec le contraire. Ils ne veulent jamais trancher. Être entiers dans quelque chose leur est interdit. Ce n'est pas parce qu'ils aiment une nouvelle femme qu'ils quitteront la première.

Parmi eux, ceux qui ne peuvent se passer d'une double vie. Plus ils pratiquent des valeurs élevées, plus ils entretiennent un monde inversé. S'ils sont très engagés, très fidèles et très loyaux, ils auront une maîtresse vis-à-vis de laquelle ils resteront en état de non-engagement perpétuel. S'ils sont au régime, ils se réservent des moments pour manger du gâteau en cachette. Si quelqu'un les aime, les connaît et les apprécie, ils vont s'éloigner pour ne jamais se sentir encerclés, surtout pas par eux-mêmes.

«*La plainte*». Il s'agit d'exporter sans cesse les causes sur des personnes, des événements, des situations sur lesquels on est impuissant. Il s'agit de transférer une supposée culpabilité sur un conjoint, un patron, une femme insupportable, ou un enfant insupportable, un propriétaire pingre... Le responsable est désigné, la faute est nommée, la victime est identifiable, et il n'est pas possible de faire plus, n'est-ce pas! Néanmoins, il apparaît crucial, non pas d'approfondir la situation, d'exercer systématiquement l'esprit critique, mais de décharger et de redécharger l'émotion: c'est terrible ce qu'ils font ces patrons irresponsables et on n'y peut rien! Le «on n'y peut rien» est habituellement sous-entendu. Il serait dangereux d'appuyer trop fort sur notre impuissance, cela pourrait conduire à un sujet qui ne doit surtout pas tomber dans la colonne des causes: moi, la victime (ou nous les victimes). La plainte travaille à rester à l'état de rituel répété durant les pauses-café, les entractes, les rencontres entre amis. Celui qui écoute la plainte ne doit pas chercher de solution. Il doit se contenter d'écouter, de sympathiser, ou de renforcer la rancœur contre les «patrons», les «autres», les «coupables».

«*L'anarchie intérieure*». J'ai connu une femme en grand désarroi. Elle voulait maigrir, question d'améliorer sa santé, mais aussi, il faut le dire, son estime d'elle-même. Car elle en était rendue à fuir les miroirs. C'était décidé, elle s'était documentée, avait consulté, connaissait parfaitement ce qu'il fallait faire. Dès que la «sentence» fut rendue, elle se sentit prisonnière: «Qui suis-je pour me donner un tel ordre?» Elle

alla acheter un gros gâteau et le mangea. Sa question traduit une neutralisation de la volonté. Il ne reste dès lors qu'à subir les forces intérieures aussi bien qu'extérieures.

«*La fatalité*». Le fataliste fait ceci ou cela parce qu'il est ceci ou cela. Je bois parce que je suis ivrogne. Je mange parce que je suis gourmand. Je ne dors pas parce que je suis insomniaque. On parle parfois d'identité négative. À force de se faire dire: «sale voleur», «fainéant», «pervers», etc., on devient prisonnier de l'identité sociale qu'on nous attribue. On n'est plus capable de distinguer l'être du comportement. On ne perçoit plus sa zone de liberté.

«*L'engrenage des distorsions cognitives*». Dans les «distorsions cognitives» de type justificatif on comprend le monde comme une grosse mécanique: il y a un certain nombre de voleurs, de pédophiles, de violeurs, de fraudeurs... Il faut bien remplacer les pièces manquantes ou défailtantes. «Si je ne fais pas cela, un autre le fera.» Certains sont policiers, d'autres criminels, à chacun son rôle et tous les rôles sont nécessaires et équivalents. Il s'agit pour chacun d'occuper une place dans la mécanique sociale. Or, comme tout fonctionnaire le sait, les engrenages sociaux n'ont rien à voir avec la morale. Acheter au meilleur prix peut-il être qualifié d'acte immoral! «L'art de souiller un adversaire politique, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, je fais comme les autres.» La vie économique obéit à la même logique. Par exemple, le terrible cercle vicieux de l'endettement. Je me souviens d'une jeune femme qui se disait: «Je mérite bien cela.» Et elle l'achetait. Pour ce faire, elle s'endettait. À la fin, elle s'est retrouvée plus pauvre que pauvre. Est-ce qu'elle méritait cette pauvreté? On peut penser aussi au cercle vicieux du consommateur-travailleur. Plus il consomme, plus il travaille, plus il travaille, plus il consomme. Dans sa cage, l'écureuil fait tourner la roue.

Il y a des dizaines d'autres manières de tourner en rond.

Au centre des systèmes en boucle, il y a une rupture qui bloque l'expérience: se tenir en deçà de l'épreuve de la réalité, réduire l'infinie grandeur de la complexité des choses, faire demi-tour devant la difficulté, liquider d'avance toutes les chances de l'action, isoler la volonté pour en faire la seule cause légitime ou au contraire, la liquider, dénier la liberté et se condamner à la fatalité... Évidemment, plus on tourne en rond, plus les conséquences de ce ronronnement sont paralysantes: aucun problème n'a de solution dans le cercle vicieux, aucun bonheur n'a d'existence dans le monde fermé du piège. Mais l'aveuglement peut durer longtemps et les douleurs s'accumuler avant que le système éclate. Cependant, tôt ou tard, le ballon va crever, parce que la réalité existe malgré tout. Ce que l'on ne voit pas finit par nous heurter. L'adaptation est le seul avenir possible de la conscience.

Il y a quelque chose d'irréductible et d'irréversible dans la conscience: lorsqu'elle voit, elle ne peut plus ne pas avoir vu. La conscience émerge rarement, mais elle avance par à-coups et par crans, comme les petits trains de montagne sur leur crémaillère. Pourtant, il n'y a pas de fatalité dans la conscience. Une contribution de la volonté est toujours nécessaire. Non qu'il soit utile de vouloir être conscient, mais il est nécessaire d'arrêter de travailler à rester inconscient.

# L'art collectif de tourner en rond

Dans *L'art et le temps*, Jan Patocka insiste sur trois mouvements: l'enracinement, la reproduction et la percée. Une société plus ou moins coupée de ses racines (qui ne connaît plus son histoire ou dont l'histoire n'est plus qu'un ensemble de stéréotypes) n'est plus capable d'une percée (capacité d'imaginer plusieurs destinées différentes). Lorsque la représentation du destin est unifiée par un totalitarisme religieux ou par un totalitarisme de la mort (tout est voué à la mort), la culture perd sa profondeur. Les arts sont condamnés à chanter un même dieu ou un même désespoir, ils ne sont plus politiquement efficaces. Il n'y a plus de percée.

Dans une société «économiste», lorsque les inégalités politiques, économiques, morales et ontologiques ont fusionné autour de l'obsession de la concentration du capital, les riches sont de plus en plus riches, les pauvres augmentent en nombre et en pauvreté, la machine de la spéculation financière s'emballa, il n'y a plus qu'une seule destinée: foncer de plus en plus vite vers le mur. Une telle société n'est plus capable que d'une seule chose: la reproduction. Elle reproduit à l'infini les mêmes modes de production concentrée, les mêmes systèmes d'échange inégalitaire, les mêmes modèles de transport énergivores, le même genre de communication «à information courte» (information sans enchaînement d'une pensée) et les mêmes véhicules de reproduction sociale (éducation, appareils politiques, institutions...). Sa finalité n'est ni réfléchie ni diversifiée, elle est fatale. Sa vache sacrée: le profit, un mot scellé qui ne laisse plus pénétrer aucune question (profitable à quoi? à qui?). Le prix à payer: la souffrance des plus pauvres et la destruction de l'environnement.

Dans une telle société, les individus sont piégés. Leur lieu d'habitation, leur logement, leur horaire, le temps accordé à leurs enfants, leur travail, leur alimentation, leur loisir, leur sommeil, les produits pharmacologiques dont ils ont besoin pour dormir ou se garder éveillés, tout cela suit une trajectoire déterminée. Certes, ils ont le choix entre différents pièges, différents roulements à billes, différents parcours prédéterminés, mais toujours ils sont accrochés à des rouages de rétribution, de consommation et de socialisation qui les confortent dans la normalité et donc dans la « moralité ». Ils sont généralement normaux, répondent normalement à la publicité, obéissent normalement aux lois, utilisent les moyens normaux de transport, de communication... En conséquence, la machine tourne à merveille et les désastres écologiques s'accumulent. Tout le monde a bonne conscience, car il n'apparaît même pas possible de faire autrement.

Heureusement, de temps en temps, dans leur vie ou leur entourage, une vache sacrée meurt (chômage, faillite, dépression, maladie, échec conjugal...). Surgissent alors des questions: qu'est-ce que je fais là? à quoi ça sert? dans quel monde suis-je? S'ils ne tombent pas dans une secte religieuse qui les relance dans un roulement régulier, ils peuvent tout à coup se retrouver face à différents destins, enfin libres.

L'industrie est un formidable moyen de reproduction. Sa finalité est de faciliter la reproduction de «biens» et de «services». Il s'agit de reproduire un même résultat au moindre coût. Mais les coûts écologiques sont, eux, d'autant plus grands qu'ils ne sont pas inclus dans l'équation du profit. Plusieurs

«biens» industriels sont justement des mécanismes de reproduction: le moteur à explosion, les machines de production en série, le fordisme ou la méthode Toyota dans l'organisation du travail... La société devient un simple état de reproduction qui détruit toutes les formes d'enracinement (à la terre, à la culture, à l'histoire...) et toutes les formes de percée (tentative de sortie du système).

Dès que Midas touche à une chose, elle se change en or, si bien que le malheureux finit par avoir très faim. Les besoins profondément essentiels de l'être humain — le besoin de reconnaissance pour ce qu'il est, les besoins affectifs, les besoins de sens — se retrouvent dans un état de manque effrayant. Mais tout ce que touche un citoyen est changé en or, c'est-à-dire en «biens» de consommation. Alors s'accumulent autant de «biens» de consommation que le permet l'endettement, et c'est beaucoup. De l'intérieur, l'être humain se meurt, de plus en plus incapable de percevoir ses propres besoins réels. Tenir le coup psychologiquement devient un exploit. Selon les données statistiques de 2012, les Français avalent deux cents millions de boîtes de psychotropes par an (drogues illégales non comprises).

Socialement, la distorsion cognitive la plus répandue est sans doute la «loi du plus fort» qui serait inscrite, comme on le dit, dans la nature et qui, appliquée à l'économie, s'appelle la «loi du marché». Cela justifie presque tout le jeu social, politique et économique. A-t-on validé ce pseudo-darwinisme sur le plan scientifique? En réalité, il s'agit d'une tautologie puisque le «plus fort» est identifié à celui qui se retrouve en haut de la pyramide des inégalités. Pourtant, dans la réalité, la loi du plus fort affaiblit tellement un groupe qu'il est presque impossible à ce dernier de réussir un projet exigeant lorsqu'il succombe à cette loi.

La loi du talion («Œil pour œil, dent pour dent») se présente comme le corollaire inévitable de la loi du plus fort. Si des personnes sont mortes dans un combat perdu, leur mort n'a pas de sens. Pour donner un sens à ces morts, il faut retourner au combat jusqu'à ce que l'on gagne. Car la seule mort qui a un sens, c'est celle qui a permis de gagner. Seule la poursuite de la guerre peut donc donner un sens (rétroactif) au sacrifice des victimes et ce sens n'est accessible qu'aux vainqueurs. Or, pas de guerre sans perdants, donc la signification de la mort des gagnants (la mort glorieuse) est prise sur la signification de la mort des perdants (la mort absurde). Le perdant ne peut que vouloir gagner, quitte à tout sacrifier. Tragique guerre perpétuelle.

«La religion», en tant qu'instrument politique, vise elle aussi la reproduction. Certes, à la naissance d'une religion, il y a presque toujours des valeurs subversives telles que l'égalité des personnes, leur valeur ontologique, l'accès égalitaire à l'espérance d'une survie après la mort, le pouvoir égalitaire d'atteindre la sagesse ou la sainteté, le droit et même le devoir d'obéissance à sa conscience... Mais dès qu'elle s'institutionnalise, la religion transforme en rituels ces valeurs, ce qui met hors circuit leur force de changement social. On chante la justice dans une église où les riches occupent les premières places. Bref, l'institution religieuse détourne vers l'abstrait les énergies de transformation d'une société. Ressentir l'injustice suffit, il n'est plus question d'agir. Même la charité devient une manière de valoriser la richesse plutôt que de combattre la pauvreté. La religion est un instrument presque indispensable à la pérennité de la «loi du plus fort». La puissance de ses actions symboliques est formidable. Au sortir de l'Église, le pratiquant croit réellement aimer son prochain, même en lui vendant du pain deux fois le prix.

Si par mégarde un «fidèle» veut mettre en pratique la valeur subversive, il est immédiatement traité d'hérétique (il trahit la religion en la transformant en action). Par exemple, Gandhi a «déritualisé» le détachement pour en faire un principe d'action: la résistance pacifique. Il en a payé le prix.

Si, par mégarde, une femme ou un homme traversent le rituel, font une «percée», arrivent à une cohérence active, et qu'ils accumulent trop d'influence pour être simplement bannis ou exécutés, il est nécessaire de récupérer leur avancée, comme le pape Innocent III l'a si bien fait avec les valeurs d'amour universel de François d'Assise.

La religion ne peut survivre socialement que si elle exerce correctement sa fonction de neutralisation culturelle des valeurs subversives provenant des percées de la conscience de personnes comme Jésus, Bouddha, François d'Assise, Gandhi... Une religion qui voudrait sortir du rituel et entrer dans l'action cohérente serait éliminée politiquement. C'est le cas par exemple du courant spirituel de la théologie de la libération.

Devant de telles puissances de reproduction, la tentation de la démission se généralise. Le nihilisme dépasse la ritualisation par sa généralisation: au-dessus de tout, des hommes, de la nature et des cultures, au-dessus de la loi du plus fort, il y a le grand chaos de la réalité: l'absurde. Toute morale est ridicule, la mort règne, nous finirons tous, nous et les étoiles dans le grand vide de l'espace-temps. Les plus courageux ont droit à leur révolte ponctuelle, leur petite pièce de théâtre, leur moment tragique que les siècles useront et verseront dans l'oubli.

## L'anomie

Le surmoi structure l'être humain le temps nécessaire à son émancipation, à sa seconde naissance, celle du moi, produit de la conscience et de la présence au monde. On peut être critique vis-à-vis du surmoi, mais comment s'en passer? Lorsqu'il est là, il nous entraîne dans le drame social; guerres, surexploitation de l'être humain et de la nature s'ensuivent. Mais lorsqu'il se vide de sa substance, c'est presque pire, la population se retourne contre elle-même et se suicide de toutes les façons: drogue, alcool, troubles alimentaires, dépression, pendaison, armes à feu.

Une culture est comme un fleuve: par sa partie vivante, elle stimule la vie et la seconde naissance, elle nourrit les oiseaux qui veulent ensuite voler au large; par sa partie statique, son lit de pierre et sa rocaille sculptent la conduite de l'eau, elle amène les êtres encore endormis vers l'aval, en bas de toutes les montagnes. C'est de ce lit rigide et structurel que nous parlerons ici, parce que c'est lui qui est en cause dans l'anomie, c'est lui qui constitue le surmoi collectif cohérent.

Dans sa confrontation avec la réalité (intérieurité humaine et extériorité des phénomènes), la culture a progressivement mis en place une cohérence, une efficacité, une métaphysique, un système de croyances, une mythologie, des pratiques, des rituels qui enserrent les valeurs morales et leur donnent un sens. Et ce

n'est pas rien. On ne parle pas ici de cohérence logique, mais de cohérence construite entre les dimensions de l'expérience. Dans une réelle culture, une culture qui a du temps derrière elle, l'histoire, la géographie, la religion, la psychologie, la physique, la biologie, tous les domaines de l'expérience sont entrelacés et donnent une profondeur et une richesse extraordinaire à chaque idée. Par exemple, l'idée d'amour devient infiniment riche, car même le cosmos est vu comme un acte d'amour. Tout cela s'est déposé et fixé solidement dans le lit de la rivière et, grâce à ce statisme, la tradition apporte une sécurité aux êtres dont le moi est encore dans l'opinion et la non-pensée.

Une telle tradition est extraordinairement efficace. Dangereuse aussi. Si jamais elle se referme sur elle-même, perd pied vis-à-vis de la réalité, elle peut se cristalliser, se justifier, se gonfler d'orgueil et éradiquer des millions de «sauvages», comme en Amérique, ou des millions de juifs, comme dans l'Allemagne nazie, ou éliminer la plus grande forêt tropicale, comme au Brésil. C'est une arme à deux tranchants: rigide, elle tue, mais si elle s'é moussse complètement, le taux de suicide se multiplie. L'anomie, c'est son effondrement ressenti.

À l'intérieur des cultures traditionnelles, la «modernité» se définit comme une rupture du temps, une cassure avec le passé afin de favoriser de meilleures adaptations. On la rencontre sous différentes formes à toutes les époques. Elle est une dimension de la culture qui permet des sauts risqués. Cependant, si elle se referme sur elle-même, si elle devient une fin en soi, elle s'isole du passé et du futur, et perd pied.

Dans nos sociétés, après l'ère industrielle, la modernité est devenue le système de dispersion nécessaire au fonctionnement du totalitarisme marchand (dans lequel les valeurs d'échange l'emportent sur les valeurs morales et surtout sur les valeurs ontologiques). C'est un phénomène unique. Même la science est en voie de marginalisation en se confondant avec une technologie qui elle-même n'est plus qu'un moyen d'augmenter la productivité. Le cinéma, la musique, la peinture, presque tous les arts se sont noyés dans le marché de la distraction. En réalité, il ne s'agit plus, ici, d'une dimension de la culture nécessaire à sa vie, mais d'un système visant à se substituer à la culture pour s'assurer qu'elle ne reprenne plus jamais racine.

Pourquoi empêcher toutes les possibilités d'enracinement? Pour une raison fort simple: quelle que soit la culture, si totalitaire soit-elle, elle comprend des finalités qui se combattent les unes les autres et s'équilibrent, au moins partiellement; le totalitarisme marchand, en revanche, éradique toute finalité en faisant des moyens la seule finalité. On s'approche ici de l'anomie: l'état d'une société caractérisée par une désintégration des normes qui règlent la conduite des êtres humains et assurent l'ordre social.

Dès qu'une culture réelle (une culture qui a pris du temps à se produire) perd ses instruments de «cohérence» que sont sa mythologie, sa religion, sa cosmologie et surtout sa métaphysique, c'est-à-dire dès que les mondes physiques et spirituels se détachent l'un de l'autre, elle souffre d'une maladie quasi irréversible. Ce n'est plus qu'un tas de valeurs morales. Il n'y a plus de liant. Le surmoi ne donne plus de sens, mais uniquement des impératifs et des interdits. Il s'effondre comme un code civil sans amour du prochain, ou comme une charte des droits de la personne dans une population qui a perdu le sens des responsabilités. Chacun est départi de sa propre vitalité, comme une branche coupée de l'arbre. Mais il peut arriver que cette rupture soit le préambule à un enracinement direct des personnes dans leur propre noyau et dans la réalité brute des choses.

L'anomie n'est pas le résultat d'une rupture avec la culture, mais d'une rupture avec une dimension de la culture, celle qui sert à régulariser les comportements et à reproduire la société (la partie statique des valeurs fermées). Dans une culture véritable, il y a bien autre chose, par exemple, les grandes œuvres qui résultent de la naissance de vrais moi. Les grandes œuvres sont là pour nous guider justement hors de l'utérus de la culture du maintien.

Dans l'histoire récente, on retrouve deux sortes d'agonie pour cette dimension de la culture qu'on pourrait appeler surmoi collectif cohérent. Premièrement, si on regarde du côté des peuples qualifiés d'animistes ou de primitifs, ils se sont fracassés sur les sociétés fondées sur la domination, principalement les sociétés européennes. Après des génocides presque complets, on rencontre des résistants dans les Amériques, en Australie, ou ailleurs. Ils sont perdus dans des lambeaux de leur ancienne culture devenue folklore, emmêlés dans des morceaux de culture chrétienne mal digérés, alors que des irruptions de modernité déchirent leurs écrans de télévision, s'infiltrent dans leurs portables et les mille moyens de divertissement nécessaires au fonctionnement des sociétés marchandes. L'incohérence des amas de valeurs qui flottent dans le vide ne leur permet aucun salut par conformité à des règles (de toute façon complètement incohérentes). Ils sont comme des errants moraux. Mais ceux qui arrivent à prendre racine en eux-mêmes et dans la réalité en ressortent comme d'extraordinaires héros.

Deuxièmement, il y a ceux qui sont complètement perdus dans la société marchande totalitaire. Leur errance est particulièrement tragique parce que la machine qu'ils font tourner à même leur anxiété est incroyablement lourde. Ils doivent se lever très tôt, réveiller leur bébé de six mois, aller porter la ribambelle à la garderie, se rendre au travail dans un trafic étourdissant, suivre les nouvelles, sacrifier le meilleur de leur intelligence dans des processus prédéterminés, manger à la hâte, faire des courses, retourner au travail, revenir dans le smog du soir, reprendre leurs enfants à la garderie et affronter leur manque affectif grave, gérer le chaos familial jusqu'à épuisement des enfants, écouter un film pour oublier la journée, avaler des pilules et enfin dormir.

Mais l'anomie ne résulte pas uniquement de l'effondrement d'une «cohérence» des valeurs qui donnent du sens. S'il n'y avait que cela, il n'y aurait que l'errance, pas l'angoisse infernale et le sentiment de vide insoutenable. L'anomie vient du fait que la conscience veille, et que l'être errant se voit péniblement tourner à vide. C'est par pitié qu'il se suicide ou qu'il décide de changer le monde.

Lorsqu'on entre en contact avec un groupe anémique, par exemple un groupe de jeunes qui déboulent la gamme de toutes les drogues à travers les dérives du sexe et l'incapacité de nommer leurs émotions (faute de langage), on est surpris qu'il n'y ait pas plus de suicides. On les sent sans cesse sur le bord de vomir, de nous vomir, nous, la génération qui a failli à son devoir de les protéger contre l'anomie au moins le temps nécessaire à la maturation d'un moi plus consistant. S'ils avaient eu un minimum à se mettre sous la dent... Ils ne peuvent même pas combattre leurs parents, ils en ont pitié. Dans l'anomie, l'art de tourner en rond est devenu l'errance nocturne et désespérée.

La rupture est la suivante: après les terribles guerres mondiales du vingtième siècle, les camps d'extermination, les deux bombes atomiques sur le Japon, les massacres et les tortures liés à la guerre froide, après tout ce sang et cette folie, les cultures occidentales ont perdu toute crédibilité. Après les goulags, les famines qui ont suivi les réformes agraires russes et chinoises, la répression de la dissidence,

l'oppression culturelle, l'athéisme marxiste a aussi perdu toute crédibilité. Religieux ou athées, les deux mondes se sont révélés aussi incapables de relever le défi du pouvoir dans des sociétés où les armes et l'industrie sont devenues technologiquement surpuissantes.

Autant en Occident qu'en Chine ou en Inde, on n'arrive pas à prendre une décision vis-à-vis du risque écologique extrême dans laquelle nous nous avançons. Comme si on s'avisait soudain que, quelles que soient les cultures, celles dominantes en particulier, aucune n'a vu venir le drame écologique et aucune n'est en mesure d'y faire face. Aucune en tout cas (sauf peut-être les cultures dites primitives) n'a plus la moindre légitimité vis-à-vis de la conscience désabusée. L'anomie est maintenant un phénomène mondial. Mais justement, s'il y a anomie, donc malaise et malaise extrême, c'est que la conscience n'a pas encore lâché son emprise. Dans le vertige entre l'espéré et le fait, l'âme ressent une nausée parfois fatale, parfois salutaire: une tragique occasion pour une seconde naissance, personne par personne, petit groupe par petit groupe, jusqu'à la formation d'une nouvelle culture mondiale apte à faire face à la réalité.

Reprenons un peu. La conscience est face au surmoi, aux réactions d'enfants, au drame familial, au drame social, aux différentes manières de tourner en rond et de reproduire les chemins de l'impasse, à l'anomie des cultures en ruines. Devant cela, stimulée ou échauffée par l'obstacle, elle se forge des ailes et, dans la lourdeur de l'air, prend son envol à travers quelques percées personnelles ou microcollectives. Jamais elle ne cède. Même lorsqu'elle mène au suicide, c'est encore un acte d'espérance désespérée.

Si on revient sur les différentes manières de tourner en rond ou sur l'errance de l'anomie, il s'agit toujours d'une tentative de «déconnexion» de la conscience vis-à-vis de la réalité (là où les conséquences nous reviennent en pleine figure). Pour tourner en rond, il faut que la roue cesse de toucher à terre, car dès qu'elle touche à la réalité, il y a un apprentissage et l'expérience fait sa percée.

La roue restera déconnectée de la réalité, nous serons dans l'errance, aussi longtemps qu'on se tiendra en deçà de l'épreuve de la réalité, et qu'on ne verra donc que des tableaux de bord, des statistiques ou des représentations schématiques; qu'on réduira l'infinie grandeur de la complexité des choses, et qu'on se rendra aveugle à ce qui dépasse nos instruments de perception et de représentation; qu'on déracinera la conscience et absorbera ses pouvoirs d'action dans la reproduction économique (travail et consommation); qu'on détournera la conscience dans l'abstraction religieuse ou esthétique, puis la drogue; qu'on favorisera la démission en transformant les problèmes en «lois» sociales et économiques; qu'on séquestrera les grandes œuvres dans des bibliothèques devenues inaccessibles derrière le rempart des informations et des distractions d'une surface sans âme; qu'on détruira tout réflexe de penser, de réfléchir, de ressentir en liquidant directement l'aptitude à lire les grandes œuvres.

La roue économique détruit aussi bien l'être humain que l'environnement. La roue sociale nourrit la roue économique. La roue politique protège la roue économique (car elle en dépend par son très haut niveau d'endettement). Tout est bien réglé pour s'écraser contre le mur. Heureusement, cette vision pessimiste n'entraîne que les grands nombres et ne compte pas sur la réalité. On peut voir les choses autrement. La conscience n'est pas éjectable. La réalité est objectivement là et réagit aux comportements humains. Dans le monde réel, il y a des conséquences réelles. Dans l'être humain réel, il y a une conscience immortelle. Or rien ne peut absolument casser le lien entre la conscience et la réalité.

C'est ce qu'il faut non pas seulement montrer, mais aussi mettre en action.

# Corps et âme

Nous avons vu jusqu'ici que la conscience, qui forme le noyau du moi, commence par acquérir de la valeur aux yeux des autres et à ses propres yeux. Il ne s'agit pas encore de valeurs morales, mais plutôt de valeurs ontologiques qui répondent à la question: qu'est-ce que je vaudrais? Les liens d'attachement puis les liens sociaux forment les relations auxquelles la conscience pompe sa propre valeur ontologique à travers la conscience d'autrui, ses parents d'abord, puis les autres. Elle acquiert ainsi un sentiment d'être qui semble dépendre bien davantage de la valeur de sa personne que de la matière de son corps.

Fort de cet acquis, le noyau du moi devient donateur de valeurs. Plus il sera fidèle et cohérent dans le don des valeurs ontologiques qu'il accorde aux autres (et même à tous les êtres vivants), plus son noyau du moi se développe. Apparaît alors le désir de vérité (la recherche de lucidité). À mesure que la vérité gagne du terrain, le noyau du moi découvre sa parenté universelle, et il part à la rencontre de ses semblables et même de ses dissemblables. En somme, par la valeur ontologique, il arrive aux deux grands moteurs de l'éthique: vérité (ou lucidité) et amour (ou justice).

Le noyau du moi doit logiquement être incorruptible, sinon on se heurte au paradoxe d'une détermination absolue. En effet, une détermination absolue élimine d'un coup l'intelligence créatrice, la volonté et l'action, et il n'est même plus possible de se savoir déterminé. Or, même le déterminisme le plus radical reste un savoir «déterminé», puisque c'est une hypothèse philosophique. Le noyau du moi est, par définition, le minuscule point incorruptible à partir duquel on peut échapper à l'absolue détermination, acquérir la goutte de liberté nécessaire à son humanité<sup>15</sup>. Il lutte contre toute identification qui l'enfermerait. Son propre consiste justement à lutter contre toute tentative de fermeture d'une image sur lui-même. La conscience apparaît comme un véritable dilatateur du moi.

C'est, armé de son incorruptibilité, de ses valeurs ontologiques et de ses valeurs éthiques de vérité et d'amour que le moi tente un chemin de liberté et de création participative. Mais il doit se battre. En premier lieu, contre le surmoi qui, dès son plus jeune âge, s'est introduit en lui par socialisation. Les valeurs morales et normales se sont ancrées dans une mémoire culpabilisante: phrases dénigrantes, punitives, mielleuses et attaques somatiques... Il doit trier et réapprendre ce qu'il y a de valable dans le surmoi. Cela suppose le passage de la culpabilité (tournée sur le passé) à la responsabilité (tournée sur l'avenir).

En deuxième lieu, se battre contre la structure sociale elle-même avec ses processus de sélection, de hiérarchisation, d'exclusion, où les valeurs ontologiques sont reliées à l'obéissance à des normes sociales et à des modèles d'identification. Il peut se «désenrôler» et devenir un agent de transformation sociale plutôt que de reproduction sociale, mais le prix à payer sera élevé.

En troisième lieu, contre des réactions d'enfant (complexe de comportements et d'émotions) qu'il a acquises dans son enfance, son adolescence et même parfois plus tard. Il est souvent envahi par ses réactions qui tentent de prendre la place du moi. C'est une mémoire active et surtout réactive.

---

<sup>15</sup> Cependant, dans les cas extrêmes, le très petit enfant peut ne pas recevoir assez de valeur et de soin pour survivre.

En quatrième lieu, contre une tendance à reproduire son drame familial, à revivre sans cesse le combat entre le surmoi et les réactions d'enfant.

En cinquième lieu, contre un drame social qui dispose de tous les moyens de dissuasion, de rétribution et de manipulation capables d'assujettir la personne à un rôle de production et de consommation.

En sixième lieu, contre des structures mentales, organisationnelles et institutionnelles qui ont pour fonction de le faire tourner en rond afin de sauvegarder intacte la reproduction sociale d'un même système hautement avantageux pour certains.

Enfin, il doit se défendre contre l'anomie et le sentiment du vide liés à des cultures qui ont perdu toute crédibilité.

En réalité, et plus fondamentalement, le noyau du moi reste devant un drame cosmique qui dépend de sa manière de penser, mais qui comporte son objectivité. Par exemple, la mort est un fait objectif irrévocable, mais ce qui nous atteint chaque jour au plus haut degré, c'est une idée de la mort. Les arbres restent mystérieux et nous touchent directement par leurs messages chimiques, leurs odeurs, leur humidité, leur pouvoir climatique, mais nous gérons les forêts selon notre idée des arbres<sup>16</sup>. Plus le noyau du moi trouve sa liberté et sa créativité malgré ce contexte d'oppression, plus il agit en cohérence avec lui-même, plus se forme autour de lui un moi véritable à la fois hautement personnel et pourtant inclusif de tous les êtres. Ce moi n'a rien de mesquin, au contraire, son désir de lucidité et de justice l'amène à l'expérience que les autres forment autant son propre être que lui-même. C'est dans cette tension entre lui comme centre en développement et lui comme cercle englobant qu'il va développer son âme.

Mais justement qu'est-ce que l'âme?

Lorsqu'on parle de l'âme et du corps, presque toujours notre imaginaire s'enracine dans la tradition dualiste grecque: le corps est matière, l'âme, esprit. On oublie que d'autres traditions, et particulièrement les Hébreux, ont donné naissance non à un dualisme, mais à un monisme, une seule réalité pouvant se présenter sous plusieurs états comme l'eau peut se présenter sous l'état solide, l'état liquide ou l'état gazeux.

Il y a des mots qui ne se rapportent ni à une chose, ni à une action, mais à une relation. Parmi les relations, il y a les relations d'interrogation. Le mot «âme» et le mot «corps» se rapportent à une relation d'interrogation. *Inter-rogation*, ce qui se passe entre deux «rogations», entre deux états d'harmonie (un peu comme l'eau cristallisée est un état d'harmonie différent de l'eau liquide). Mais de quelle *inter-rogation* s'agit-il? Car enfin, s'il n'y avait que l'harmonie du corps ou s'il n'y avait que l'harmonie de l'âme, il n'y aurait probablement pas de question. Cependant, il y a la relation corps-âme et cette relation se manifeste sous forme de questions. De quel genre de question s'agit-il?

Cette question sur les questions est importante, car on a toujours supposé que la conscience était justement la faculté des questions (alors que l'intelligence serait la faculté des réponses). La conscience

---

<sup>16</sup> C'est tout le sens des grandes œuvres de Maurice Maeterlinck, par exemple, *L'oiseau bleu*, Paris, Rombaldi, 1961, et aussi: *La vie des abeilles*, Paris, Abeille et Castor, 2009.

pourrait donc être la relation âme-corps dans la mesure où cette relation ne se situe pas dans un dualisme, mais dans un dialogue entre deux états d'une même réalité.

Imaginons que nous appartenons à une tribu primitive nordique. L'hiver est arrivé. Une nuit particulièrement glacée se retire, deux bébés sont morts de froid. On entend des lamentations et des déchirements. La nature est trop cruelle. Nous ne l'acceptons pas. Cris de révolte. Comment est-ce possible? Cette révolte est étonnante. Cette brisure d'harmonie est étonnante. En effet, l'homme et la nature devraient s'accepter mutuellement, sans bris d'harmonie, sans question, comme la glace fond au soleil, comme la vague roule sur la plage, comme le caribou épuisé par la fuite tombe devant la meute de loups.

Le désaccord humain-nature est un mystère. Nous trouvons la nature belle. Rien d'étonnant, nous venons d'elle, c'est notre mère. Le bébé crapaud trouve sa maman crapaud très belle. Cela va de soi. Il devrait en être de même vis-à-vis du bien, ou si vous voulez du bien-être. Nous devrions trouver la nature bonne comme nous la trouvons belle. Cela n'enlèverait pas la souffrance, mais cela rendrait impossible une révolte contre la nature. Nous sommes apparemment le seul animal à pouvoir nous révolter. L'être humain qui est un fait de la nature devrait prendre la nature pour un fait. Au contraire, comme s'il la voyait de l'extérieur, à la manière d'un «gérant», il la juge. Son verdict esthétique: bravo! Son verdict moral: à bas! Telle est la position paradoxale de l'être humain. Et cela est si étonnant que les cultures d'Orient ou d'Occident, du Nord ou du Sud consacrent l'essentiel de leur littérature à énoncer ce paradoxe (esthétique-éthique) et à lui chercher des réponses. Le monde est beau, mais il n'est pas juste, il est même cruel, comment ce jugement est-il possible?

L'être humain est d'abord un animal désaccordé. Nous ressentons que la nature aurait pu être autrement sur le plan éthique (le bien-être des individus et des collectivités). Nous nous faisons une autre idée du bien que la sienne au point de nous demander si seulement elle a une idée à ce sujet!

L'interrogation vient d'une rupture dans l'harmonie, le corps suit le mouvement des choses, mais quelque chose en nous ne le suit pas, quelque chose en nous imagine un autre mouvement.

Ce désaccord étonnant est culturellement expliqué par une sorte d'imagination créatrice active prête à concurrencer la nature sur le plan du bien. La chose est pour le moins surprenante. Si tout à coup, au beau milieu d'une pièce de musique, une note de musique levait le nez sur les autres notes pour exprimer son désaccord avec la pièce de musique, ce serait stupéfiant. «Cette note n'est pas une note, dirions-nous, mais le fait d'un compositeur qui n'aime pas trop la musique dans laquelle il est engagé.» Nous sommes par un côté une note de musique (une créature parmi les créatures), mais nous sommes, par un autre côté, un musicien (au moins potentiel).

Si la vapeur est l'âme et la glace, le corps, la vapeur est un état de l'eau qui a pour propriété de se tenir au-dessus de la glace. Certes la vapeur n'est rien d'autre que de la glace «excitée» par la chaleur, mais dans l'expansion qu'a prise la vapeur, quelque chose s'est manifesté: le point de vue d'un «informateur» sur l'information, le point de vue d'une remise en question de l'information. La vapeur se demande si la glace se comporte comme il faut, obéit à une «bonne» information (information: ce qui donne une forme). On a l'impression que le bébé, qui acceptait tout comme un simple fait, est sorti de son inconscience infantile et s'est mis à voir que les choses auraient pu être autrement. C'est cela que tente de recouvrir le

mot âme: nous qui, apparemment, sommes des créatures, disposons d'une faculté créatrice concurrente, nous sommes des méta-créatures, des esprits créateurs, des participants.

Un deuxième sujet d'étonnement, c'est que cette révolte contre la nature ne se présente pas uniquement lorsque nous sommes personnellement concernés: nous sommes souvent affectés par des malheurs et des injustices qui ne nous concernent pas individuellement, mais touchent n'importe quel être humain, et même les animaux ou les plantes. Plus que cela, au fond d'elle-même, la conscience se sent aussi bien concernée par le bonheur des autres que par son propre bonheur.

Pour honorer cette révolte, universelle en principe, nous disposons d'une faculté capable de soutenir nos jugements, d'un espace imaginaire où nous pouvons inventer un monde plus juste (selon notre opinion). Hélas! le résultat de nos actions dans le monde concret est beaucoup moins convaincant. Nous sommes meilleurs critiques que gens d'action. D'ailleurs, nous sommes très souvent en désaccord avec nos propres actions. Nous nous jugeons de haut! N'empêche que nous sommes doués d'une faculté moralement créatrice. Il semble que, au moins dans une espèce animale, la nature, au lieu de produire un être naturel, a produit un concurrent qui n'est pas tout à fait d'accord avec elle. Si la nature, apparemment, se moque de la souffrance et de la mort individuelle, pas nous. La conscience est un mot qui se rapporte à cette faculté. Elle est le point de vue universel (et non général) d'un créateur moral.

À mesure que le noyau du moi s'active, il développe un creuset, une caisse de résonance susceptible de ressentir, par enveloppement, les autres comme siens. L'âme ressemble à un cercle: au milieu, la conscience, le noyau du moi. De là, l'activité créatrice et développementale du moi rayonne, donne de la valeur aux êtres, utilise toutes ses facultés pour comprendre et agir fidèlement aux éclairs qui l'illuminent. Autour se développent, question par question, une distance critique, un jugement, un sentiment de plus en plus complexe de responsabilité, de participation, d'empathie. Dans cette espace se vivent à la fois le manque de tout ce qui devrait être (le désir) et le plein de la présence de tous les êtres, l'angoisse et la confiance se chevauchent.

Si l'âme est une intelligence morale à la fois critique et enveloppante, alors qu'est-ce que le corps? D'abord, nous sommes dans l'obligation de remarquer que le corps ne se comprend que par l'âme et non inversement. On me dira que le corps, c'est ce que je vois, ce que je touche, ce qui s'impose par sa solidité. Voilà justement ce qui démontre que le corps est l'objet du «je vois», du «je touche», du «je sens» et du «je pense». On me dira: mais le corps est matériel! Alors, qu'est-ce que la matière? On me dira que la matière est une combinaison indissociable d'énergie et d'informations capables d'interactions complexes avec elle-même. C'est, pour le moment, la meilleure définition que la pensée (l'âme) scientifique a réussi à se donner de la matière... Un détail cependant. Cette définition est précisément celle qu'on a toujours donnée au mot «esprit»...

Mais tout de même, se fâcheront mes interlocuteurs: «Il y a bien quelque chose qui n'est pas dans ma pensée: la preuve, hier, une bicyclette m'a heurté de plein fouet au moment où, dans ma promenade, je pensais à autre chose. Quelque chose échappe au moins partiellement à mes pensées, n'en suit pas le fil, me heurte et même me tuera.» Voilà une assez bonne définition d'un corps matériel, une définition indissociable de l'âme. Le corps ramène l'âme au lieu où vit tout le monde dans une formule évolutive qui exige la mort.

On peut en faire une application immédiate. Imaginons que je mette au point un système d'équations selon une théorie cohérente et que je tente d'appliquer ces équations à un corps matériel. Comment est-ce que je saurai si je fais réellement l'expérience d'un corps matériel ou si je fais une simple expérience de pensée? Si l'expérience dément au moins en partie ma théorie, je saurai que j'ai fait l'expérience d'un corps matériel, l'expérience de l'«autre», de l'âme, un autre cependant qui n'est pas substantiellement autre puisque je peux le penser avec une justesse grandissante. C'est la base de la méthode scientifique.

Lorsqu'on est en pure relation tautologique (âme-âme ou corps-corps) tout va bien, tout tourne, rien ne contredit notre idée, nous sommes en pleine certitude. Lorsqu'on est en relation âme-corps, il y a des questions, des expériences, et jamais l'idée et le sentiment ne sont tranquilles, au contraire, toujours quelque chose ne va pas. La relation âme-corps n'est pas une relation entre deux «substances» de nature différente, c'est une relation qui engendre deux pôles, le pôle âme qui questionne, ressent, cherche, et le pôle corps qui se prête à son action, mais agit aussi directement. Ces deux pôles ne peuvent pas être deux substances de nature différente, car, alors, il n'y aurait pas de relation. Leur tension suppose un lien commun.

Ce qui est premier, c'est la relation trouble, concurrente, entre deux créativités qui devraient en principe être accordées. L'eau et la vapeur devraient être d'accord sur les mêmes lois, mais la vapeur met en doute ces lois lorsqu'elle heurte la glace. Sur le plan de l'éthique, la logique interne de la nature n'est pas tout à fait la même que la logique interne de la conscience. On a l'impression que l'une et l'autre poursuivent des finalités différentes, au point de se demander si la nature, elle, poursuit des finalités. L'âme et le corps sont une distinction commode pour montrer une concurrence entre deux cohérences, deux logiques partiellement divergentes.

L'expérience que l'âme a des corps matériels, même si c'est une expérience de résistance, n'a rien à voir avec la résistance d'un mur, d'un obstacle. Lorsque les physiciens tentent de comprendre la matière, toujours ils expérimentent quelque chose qui a ses lois, quelque chose qui est en relation avec soi-même selon une logique qui lui est propre, mais que l'âme peut au moins partiellement découvrir. La «matière» est ce qui nous résiste oui, mais un peu comme un alter ego. Cela ressemble à un jeu. On essaie de deviner le dynamisme de l'autre. Par essais et erreurs, on avance; mais on n'y arrive jamais complètement. Il y a des divergences. En voici une: alors que nous élaborons des théories et les faisons évoluer pour nous approcher de la cohérence de la nature, il y a tout lieu de croire que la nature, elle, ne change pas de lois juste pour s'ajuster à nous. Bref, nous, nous faisons des efforts pour comprendre la nature, mais elle, elle ne semble pas vouloir nous comprendre (ou en tout cas, s'adapter à ce que nous croyons être nos besoins). La nature semble jouer son jeu sans s'occuper de nos états d'âme. Alors que la nature est soumise à l'information, l'âme tente de connaître et de discuter cette information. L'âme est actrice dans le jeu.

Venons-en à notre corps. Lui aussi ressemble à un alter ego. Prenons, par exemple, nos tentatives quotidiennes pour répondre à la faim. Nous tentons de décoder les besoins du corps. Nous captions une complexité impressionnante de signaux différenciés. Nous interprétons, et nous constatons assez rapidement qu'il n'est pas facile de tomber d'accord. Le corps nous retournera des messages du genre: pas assez de calories, trop de calories, pas assez de protéines, trop de protéines, manque de vitamines, trop de

vitamines... Il faut acquérir une expérience et des connaissances assez extraordinaires pour améliorer l'accord entre la faim et la réponse.

Ce qui complique notre entente, c'est que notre corps a été élevé par des gens qui pensent autrement que lui. Il a été élevé par des parents, des professeurs, la publicité sous toutes ses formes, des livres, le cinéma... Le corps a été élevé dans une culture et par des personnes qui ont pensé pour lui. Au contraire des astres et des montagnes, le corps est muni d'une capacité d'apprentissage psychosocial. Et il apprend de tout, mais pas beaucoup directement de l'âme (telle que nous l'avons définie). Si bien que, du point de vue de l'âme, les signaux du corps sont comme des ondes radio brouillées par des milliers de publicitaires. Le corps est fortement conditionné. Pour arriver à saisir le signal de base, à filtrer les «publicitaires», il est nécessaire de suivre un chemin assez difficile, en fait, un double chemin, l'un très subjectif: l'écoute des signaux complexes du corps (ce qui suppose un désapprentissage des conditionnements), l'autre plus objectif: la science du corps humain (dans le cas de notre exemple: la science de l'alimentation).

L'âme n'a absolument pas besoin de lutter contre le corps, mais elle doit sans cesse lutter contre les conditionnements, particulièrement ceux qui se sont inscrits dans le corps. Parmi eux: la peur de la mort. L'âme, dit-on, se révolte contre la mort. Mais ce n'est pas la mort du corps qui la révolte. Cela, elle l'a toujours accepté depuis le début. La mort est pour le corps un instrument de l'évolution des espèces. Le problème est ailleurs. En effet, si l'évolution des espèces est une évolution, c'est qu'elle a produit un mode d'adaptation particulièrement souple: la conscience, l'intelligence, l'imagination, l'âme. L'âme apparaît donc dans la colonne des «résultats» de l'évolution. À ce titre, pourquoi la vie se retournerait-elle contre un résultat qui fonctionne?

C'est en fait la mort de l'âme qui scandalise. Car si la conscience meurt, le cosmos est une sorte de machine à évoluer qui détruit ses aboutissements (alors qu'elle devrait les dépasser). C'est là une «erreur» impardonnable, car elle se rend elle-même absurde. C'est pourquoi la plupart des traditions ont préféré supposer la continuité de la conscience dans l'âme. Ce n'était pas un raisonnement mesquin, mais une vision universelle. Car si la conscience est tuée dans un être à la fois, elle est détruite dans la nature elle-même. Or, c'est elle qui donne du sens à la vie et c'est elle qui permet la plus grande participation de la vie à sa propre évolution.

L'âme vit à même l'incertitude relationnelle entre, d'une part, une donation de valeur ontologique qui souhaite le bien-être et la continuité des êtres conscients et, d'autre part, une nature qui semble n'accorder aucune valeur aux individus, conscients ou pas, comme si seules les espèces avaient de l'importance. C'est dans cette tension de la conscience que naissent ses questions, ses désirs, ses sentiments, ses angoisses, ses espérances, et sa très puissante force d'enveloppement qui lui permet de tout contenir comme étant sien.

# Le poids des croyances

La conscience et ensuite l'âme cherchent un chemin de liberté pour arriver à une participation créatrice. On dirait une souris affamée dans un labyrinthe qui doit arriver à la nourriture de l'âme: toujours plus de possibilités créatrices, de grandes fenêtres, d'océans. Elle fuit le mesquin et l'étroit, elle court au large. Elle veut du neuf et non une copie, elle veut la percée et non l'enfermement. Un trou de lumière plutôt qu'une alcôve de confort. Elle ne résiste pas à son élan.

Chacun de nous est plongé dans un labyrinthe différent fait de surmoi, de réactions d'enfant, de mécanismes de reproduction sociale. De mon côté, mon labyrinthe n'a pas été plus difficile ou plus facile que celui d'un autre. J'avais dix-huit ans et j'étais figé devant une agonisante: ma mère. Ce fut un rendez-vous manqué, un fardeau. Et comme c'était le dernier rendez-vous, je l'ai porté difficilement. Pourtant, à mon insu, j'ai recueilli son héritage. Quel héritage? Maman s'est abandonnée en toute confiance à la mort comme un nourrisson s'abandonne à sa mère. Ce n'est pas un petit héritage! Ce qui a été un poids, ce n'était pas cet héritage, mais mon incapacité à lui dire, à ce moment-là, ma reconnaissance.

Nous sommes comme des vases communicants et, si rien ne sort, alors rien n'entre. Et comme rien ne sortait de ma bouche, rien n'entrait dans mes oreilles. Ce fut un deuil différé. C'est bien plus tard que j'ai accueilli rétroactivement son pardon. Car le pardon d'une mère arrive bien avant la faute. C'est un crédit. Quand j'ai encaissé son pardon, alors j'ai pu dire merci, et c'est lorsque j'ai dit merci que j'ai effectivement profité de l'héritage que j'avais reçu. Depuis ce temps, la vie m'est précieuse, car j'ai «vu» que quelque chose de la vie affronte la mort avec confiance. On a appelé cette «vue», conscience. Ce n'est pas une science de l'au-delà, la science d'un autre monde, au contraire, c'est le sentiment que le fil du temps est incassable parce qu'il n'y a pas d'autre fil. Le fil du temps et le fil de la conscience sont un seul et même fil.

J'ai cru durant quelques années que ma vie avait été difficile parce que mes parents avaient vécu pauvrement, dans un quartier violent de Montréal, que j'étais dyslexique et que j'avais été violent et ridiculisé durant mes premières années à l'école. J'avais tort. Cette petite misère avait simplement provoqué mon acharnement à vivre.

Ce qui a été difficile à porter, ce n'étaient pas les coups de la vie qui m'affermisaient, mais l'amour qui me remplaçait sans cesse dans la vie. Le fait d'avoir été aimé complètement, gratuitement, sans considération pour mes gaucheries, ma timidité maladive, mon enfermement sur moi-même et ma révolte viscérale contre l'injustice, ce fait, cet amour me remettait sans cesse au monde, alors que le monde, lui, me donnait des coups. J'avais été fait d'amour, et l'amour me refaisait. Si je n'avais pas été aimé, les coups m'auraient tué et je n'en parlerais pas aujourd'hui.

C'était un affront, cet amour trop grand, parce que moi, je ne m'aimais pas. Pourtant, il a suffi qu'enfin des larmes sortent de moi, glissent sur mes joues, pour que cet amour entre en moi. C'étaient des larmes de compassion pour l'enfant et l'adolescent que j'avais été. À vrai dire, c'étaient les larmes de ma mère qui sortaient par mes yeux à moi, et cela a laissé de la place pour le bonheur de vivre.

Nous sommes des vases communicants. C'est un constat difficile à assumer, mais factuel. L'amour et le malheur, la mort et la vie, notre mère et nous, tous ces fluides circulent dans nos tuyaux physiques et moraux. Nos rivières intérieures relient des sources à des océans. Il faut bien en prendre note. Car le but de la vie n'est pas d'endiguer nos rivières, ni même d'arriver à l'océan, mais de repartir sans cesse de la source pour une récréation du monde. C'est sur ce chemin que se dressent des obstacles. Il vaut mieux ne pas confondre source et océan, car entre les deux il y a tout le travail de la lumière et du soleil. C'est cela la vie spirituelle: emprunter des rivières afin accéder à l'océan pour être absorbé et recomposé par la lumière et ainsi revenir à la source et participer à nouveau à la création. Nos rivières sont creusées par nos croyances, mais la conscience veut rejoindre le large et, par lui, reconquérir une nouvelle participation.

Nous la savons tous, la vie, parfois, nous percute de plein fouet. Le choc peut nous éjecter de nos croyances et nous sommes, pour un temps, déboussolés. Par exemple, la mort d'un enfant fait éclater l'illusion que le monde pourrait être juste. Nos valeurs sont radicalement renversées. À y regarder de près, pourtant, ce n'est pas le chaos qui est arrivé avec cette mort, ni la désorganisation des émotions; à la vérité, en effet, quelque chose de fondamental est venu nous «re-boussoler», pour nous faire entrer plus charnellement dans la vie. Quelque chose veut nous rendre plus fraternel, plus solidaire, plus vrai, et surtout plus capable d'aimer à travers nos croyances, malgré elles ou au-delà d'elles, quelque chose qu'on appelle, aujourd'hui, la vie spirituelle, l'aptitude à se retrouver nu, penaud sur le bord du gouffre, penaud, mais les yeux mouillés et le cœur serré sur ceux qui nous côtoient. Les croyances sont comme l'écaille d'un œuf. Elles nous protègent un temps, nous aident à nous développer dans un petit cercle. Mais il faut casser ce qui nous a servi si nous voulons grandir.

La vie spirituelle n'est pas un ensemble de réponses, mais une attitude devant une absence de réponse. Près de chez moi, au Bic, il y a une falaise de cent mètres qui donne directement sur la mer. Des faucons pèlerins nichent là. Pour un faucon, plonger dans le vide, ouvrir les ailes et danser dans le vent, est naturel. Mais si on lui attachait un poids important au cou, il resterait sur le bord de la falaise effrayé par la hauteur. Il renonce à l'appel du large, il rampe dans le sous-bois forcé de suivre les petits sentiers utilisés par les renards. Ce qui l'attirait, il y a un moment, l'effraie maintenant. Le pauvre oiseau ne va plus selon sa nature, mais en sens contraire, écrasé par le poids sur le dos. L'âme humaine, elle, est faite pour l'abîme comme l'oiseau est fait pour les grands espaces. C'est sa nature spirituelle de pouvoir s'y abandonner au-delà de ses croyances.

La question capitale d'une existence humaine est celle-ci: qu'est-ce qui m'empêche de sauter dans l'abîme avec autant de confiance qu'un faucon plonge dans le vide? Le poids. Ce poids change la nature de l'être humain. Lui qui aime traverser ses croyances pour vivre la fraternité, trop souvent s'enferme dans ses croyances par peur, car un poids l'écrase. Une fois enfermé dans ses croyances, c'est la guerre ou la soumission, l'enfant rebelle ou l'enfant soumis. Mais quel poids portons-nous? Quel poids détruit notre confiance au point d'inhiber nos capacités de fraternité?

Dans son fameux livre sur *Les deux sources de la morale et de la religion*, Henri Bergson démontre que l'homme est naturellement angoissé face à l'incertitude propre à la vie d'un mortel. Lorsqu'il dénie cette angoisse, il accumule un ensemble de croyances pour se rassurer. C'est le poids: un ensemble de croyances rassurantes. Hélas! plus on a de croyances, plus on est alourdi, plus on a peur de l'abîme, et plus

on se retranche dans des croyances qui deviennent des dogmes, qui se retournent contre les autres, contre la nature et, surtout, contre soi. C'est un terrible sort.

La racine du mot «confiance», *fiance*, a également donné le mot «foi». Vivre dans la foi, c'est vivre dans la confiance, donc ne pas avoir de poids, ne pas être lié à telle ou telle croyance, pas même celle de ne pas avoir de croyances. En d'autres termes, et c'est la conclusion de Bergson: la foi est inversement proportionnelle aux croyances; un véritable ami est quelqu'un qui écoute, sourit, et traverse toutes les croyances parce qu'il est plein de foi, sans poids, heureux voyageur des abîmes. Et c'est sans doute cela qu'il faut nommer conscience. La conscience, c'est l'oiseau qui sait pouvoir voler, qui connaît sa véritable nature.

La foi (la *fiance*), c'est l'enfant qui ose ses premiers pas sans être tout à fait sûr de lui, parce qu'il désire rejoindre sa mère. La foi, c'est la jeune fille qui se prête aux caresses de son amant. La trahison est possible mais, sans la confiance, la vie elle-même est impossible. La foi, c'est une expérience. La croyance — par exemple, croire aux extraterrestres, à telle vision de la réincarnation, à telle vision de la résurrection, croire que la mort est un point final — est le plus souvent une habitude, une soumission à laquelle on s'accroche, un choix de soumission que nous ne voulons pas remettre en cause. Ce peut être un choix apparemment logique, probabiliste, rationnel, irrationnel, entêté, traditionnel, mais ce n'est pas une expérience, c'est une décision ou une absence de décision, la plupart du temps assez arbitraire et qui reflète une culture particulière, un moment dans l'histoire, une opinion plus ou moins réfléchie. Les croyances appartiennent au surmoi. L'enfant vis-à-vis de sa mère, la jeune fille vis-à-vis de son amant ont senti la vérité de l'amour, sinon leur vie n'est pas un acte de foi, mais une croyance superstitieuse.

La foi n'est pas la naïveté ni le retranchement dans l'enfance par peur de la réalité. Elle se définit comme une recherche de vérité dans l'expérience, alors que l'accumulation de croyances forme une idéologie qui tend à se fermer à l'appel de la vérité. Si on compare foi et croyance, on peut dire: dans la foi, on tend vers la vérité, dans la croyance, on défend sa vérité; dans la foi, on se remet en question, dans la croyance, on remet les autres en question; dans la foi, on se développe par et dans le doute, dans la croyance, on rejette le doute; la foi intègre l'étranger, la croyance l'exclut.

Un système de croyances est un art de tourner en rond. On ne doit jamais oublier les terribles folies collectives et meurtrières des guerres de religions ni des guerres contre une religion. Dans son chef-d'œuvre *L'écriture ou la vie*, Jorge Semprun, qui a survécu aux camps de concentration, se pose la question fondamentale d'André Malraux: «Quelle est cette région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité?» Car l'Allemagne, pays civilisé s'il en est, est entrée dans un délire collectif épouvantable qui a coûté la vie à plus de quarante millions de victimes directes de la guerre, à plus de sept millions de femmes, d'enfants, d'hommes déshumanisés et massacrés comme des chiens dans des camps d'extermination. Et ce mal radical, on le retrouve chaque siècle, parfois plusieurs fois dans un siècle, et dans toutes sortes de contextes. La quantité de terreur, d'horreur, d'inhumanité ne semble dépendre que de la modernité des moyens. Ce délire fanatique est encore présent aujourd'hui, à plusieurs endroits de la planète, il est peut-être même généralisé au point d'entraîner la destruction de l'environnement. On est donc vraiment en droit de se demander: quelle est la racine de ce mal radical?

Autant Semprun que Bergson, autant Anna Arendt que Hermann Broch, arrivent à l'hypothèse suivante: le mal absolu est le résultat de croyances durcies, stratifiées et institutionnalisées, c'est-à-dire d'idéologies fermées élevées en norme, en système et en bureaucratie. Il est le résultat du cercle vicieux des croyances qui commencent dans la peur et finissent par le meurtre (évidemment au nom du «bien»). Dans ce cercle vicieux: la sélection, l'exclusion et la destruction des ennemis, de ceux qui croient autre chose. Si la vie spirituelle a un sens, elle commence par la perte de ses croyances.

## La légèreté de la confiance

On croit parfois que prendre soin des personnes présentant de graves handicaps est la vocation de quelques êtres particulièrement charitables et dévoués. Cela ne concerne que des élus, les autres ont autre chose à faire de plus productif. Dans les grandes traditions, cependant, on considère que plus on s'élève en conscience, plus on «descend» vers les plus vulnérables. Ce n'est pas une question de détachement, au contraire, c'est une question d'attachement, parce qu'on tient à la vie éperdument.

Nous vivons sur une planète qui tient à la vie malgré bien des handicaps: elle est ronde comme une balle, pas de tête, pas de bras, pas de jambes, on la dit inconsciente de ce qu'elle fait, on la croit même sans intention et sans intelligence, un être végétatif! Néanmoins, elle tient vraiment à la vie, elle y tient de toutes ses forces. Pendant environ un milliard d'années, encore rougeâtre de lave, elle s'est préparée géologiquement et chimiquement à la vie. Elle a travaillé durant un autre milliard d'années dans ses usines chimiques les plus secrètes et raffinées (celles que l'on retrouve autour des volcans sous-marins) avant d'arriver à résoudre les problèmes complexes de la fabrication des premières bactéries. On n'a pas idée de l'extraordinaire complexité d'une seule bactérie. Et nous, est-ce que nous tenons à la vie?

Comme un enfant traumatisé, nous semblons être affaiblis dans notre goût de vivre. Nous ne prenons pas soin de notre incubateur naturel — nous négligeons l'équilibre très délicat de la biochimie des océans, l'équilibre des gaz qui se mélangent dans l'atmosphère, les forêts, etc. — et nous ne nous préoccupons pas beaucoup des parties de notre grand corps qui souffre le plus — celles qui sont menacées de mort prématurée, qui vivent une existence trop pénible, qui connaissent un isolement mortel. Nous nous négligeons...

L'hypothèse des grandes traditions est la suivante: notre naissance nous a laissé un goût de néant dans la bouche, et nous vivons dans la confusion en ce qui a trait à la source de notre vie. Venons-nous du néant, du vide, de l'absurde? Si tel est le cas, il est facile aussi d'imaginer que nous sommes destinés au néant. La vie n'est en somme qu'un combat perdu d'avance. Qu'importe dès lors qu'on néglige la vie, et même, secrètement, qu'on travaille contre elle.

Voilà un système de croyances pas très favorable à la vie. Mais on peut aussi la penser autrement. Pour lui faire confiance, il faut pouvoir imaginer, espérer de façon réfléchie et consciente qu'elle pointe

vers nos aspirations les plus profondes, les plus lucides et les plus légitimes (comme si elle les connaissait mieux que nous). Que la vie ne tende pas vers l'«harmonie» telle que je peux la concevoir avant réflexion, cela je peux l'accepter; cependant, après réflexion, une correspondance doit pouvoir être perçue entre ce que je vois et ce que j'espère secrètement. Comme si la conscience et la vie pointaient vers le même futur. Les deux vieillissant ensemble, croissant ensemble en sagesse, découvrent progressivement qu'elles aspirent à la même chose.

Une telle hypothèse, on le comprend, ne se prouve pas d'avance. Seule l'expérience nous le dira. Mais justement, l'expérience elle-même exige une confiance au moins provisoire. Pour se rendre aux «preuves» qui sont dans l'avenir, il nous faut survivre, et pour survivre, nous devons espérer par lucidité et non par naïveté. Si le surmoi s'alourdit croyance par croyance, le noyau du moi recherche un allègement, une espérance, une percée qui ouvrent l'avenir, qui donnent une chance à l'avenir.

La vie a quelque chose de profondément bouleversant, elle mise sur un futur qu'elle participe à engendrer. Elle fait comme si les conditions de son développement seront là, au bon moment. Et pour s'assurer de les y trouver, elle participe activement à leur fabrication. La vie engendre une bactérie sur une planète sans l'oxygène dont elle a pourtant besoin pour se complexifier. La bactérie va composer avec les conditions présentes et produire cet oxygène (elle va libérer l'oxygène de l'eau en utilisant l'énergie solaire). Les êtres vivants, progressivement, participeront à ajuster la température planétaire pour éviter une oscillation qui descende sous les -50 °C ou dépasse les + 50 °C. La vie fabrique ses propres conditions d'existence, elle ne les attend pas passivement. Elle part d'un minimum, mais elle participe à optimiser ses conditions de vie.

L'être humain est un animal qui aspire à une vie signifiante. Pourtant, il ne voit pas sur le coup qu'il y a du sens sur sa planète. Certes, il se réjouit de la beauté du monde, mais il y a trop de cruauté autour de lui. Il étudie la nature et sa propre nature. Il compose avec son environnement et avec son semblable pour produire ce dont il a besoin pour se développer. Il rend son entourage un peu plus juste. Grâce à cette justice minimale, il reprend courage et continue son travail, car il est arrivé à injecter un peu de sens dans son environnement immédiat. Il fabrique ses propres conditions d'existence, il ne les attend pas. Mais pour les fabriquer, il lui faut la confiance qu'il n'y aura pas de saboteurs qui vont tout dévaster.

La conviction qu'un jour, dans un avenir proche ou lointain, la vie acceptera d'être plus sensée, acceptera les conditions nécessaires à l'existence d'une conscience, cette conviction qui pousse à l'action, s'appelle depuis la nuit des temps, la foi. Ce n'est pas d'abord une vertu, c'est une condition vitale et nécessaire à l'existence des êtres conscients. C'est un niveau de lucidité qui donne au futur le pouvoir d'être autre chose que la simple reproduction du passé.

Le moi, dans la mesure où ce mot exprime un pouvoir de participation, est ce qui lutte contre la reproduction du même. Louis Lavelle le définit ainsi: «Or le moi réside seulement en ce point secret de la conscience où il accomplit un acte intérieur qui est à la fois la découverte, la libération et la conquête de lui-même. Mais il a toujours le pouvoir de ne pas l'accomplir, de s'abandonner à toutes les causes qui agissent sur lui; il a ainsi le pouvoir de réaliser et de justifier en lui, par une option qui dépend de lui, la vérité du déterminisme. C'est que, si la vie de l'esprit réside dans la liberté, il est impossible que cette liberté puisse être un don qui nous est fait : elle n'est qu'un appel auquel il nous faut répondre ; elle n'existe

que pour celui qui consent à en faire usage et qui en accepte le risque<sup>17</sup>.» Bref, avant d'être pleinement consciente, la conscience travaille aux conditions de sa propre existence en produisant du sens là où elle n'en trouve pas. Elle arrive à cela, en faisant confiance. Cette confiance est un état de relation entre elle et la réalité.

La vie en société exige de faire confiance aux différents alter egos qui m'entourent. Est-ce que ces personnes prendraient soin de moi s'il m'arrivait malheur? J'ai besoin de savoir cela. Pour le savoir, pour le croire, le mieux est de prendre soin des autres, des plus vulnérables. Alors, je pourrai faire confiance, car j'aurai fait l'expérience du bonheur que procure cette relation. Je crée moi-même les conditions dont j'ai besoin pour faire confiance aux autres. La première condition, c'est de faire en sorte que les autres puissent me faire confiance. Je fais crédit au futur. Ma foi engendre la fraternité.

On dit parfois que les personnes très handicapées sont fragiles et vulnérables. En fait, elles sont surtout dépendantes. Sans soin, elles meurent. C'est cette dépendance qui nous sollicite et parfois nous impatiente. Je crois que ces personnes nous rappellent un peu trop directement que nous dépendons de tout: des plantes, de l'air, de la température, du soleil, de la solidarité humaine, etc. Nous n'aimons pas prendre conscience que nous dépendons de tout comme une personne handicapée. Pourtant, après un moment, la découverte de notre dépendance extrême nous fait crier de joie, car tout plaisir est un arc électrique qui se tend entre un besoin vital et une réponse vivante, une lumière dans le nuage de notre dépendance.

Mais si le corps dépend de tout pour vivre, la conscience, elle, dépend essentiellement d'elle-même pour naître, vivre et s'épanouir. La conscience est cette curieuse chose qui s'accouche elle-même, par elle-même, en elle-même à partir de sa pure dépendance à la réalité. Car si vous «décrochez» la conscience du corps et donc de la dépendance, elle perd ses moyens de communication et disparaît.

Le paradoxe est extraordinaire: la conscience est absolument dépendante d'elle-même dans la mesure où elle s'incarne dans la pure dépendance à tout. Dépendre de soi *et* dépendre de tout ne sont pas mutuellement exclusifs, mais mutuellement inclusifs. C'est pourquoi il n'y a jamais eu de réponse simple au problème de l'immortalité. La mort absolue est tout aussi impossible que la vie absolue. Mais comme la conscience est d'abord relation, elle est peut-être le fil conducteur qui nous assure de ne pas tomber dans l'idée d'une «âme autonome» ou dans celle d'une «matière autonome». Deux impasses.

## La question traumatique

À différents moments entre ma petite enfance et mes vingt-cinq ans, j'ai pris conscience de la méchanceté des hommes. L'épicier chez lequel j'ai travaillé un moment m'a ainsi rabroué un jour par un commentaire déplacé. Une étrange question explosa dans mon esprit: comment se faisait-il que, dans ma

---

<sup>17</sup> Louis Lavelle dans *Les puissances du moi*, Paris, Flammarion, 1948, p. 62.

famille, nous étions attentifs à ne pas humilier qui que ce soit alors que ce commerçant pouvait ridiculiser un employé aussi facilement qu'il écrasait une mouche? Étions-nous de même nature? Existait-il plusieurs espèces humaines, les unes méchantes et gagnantes, les autres bonnes et perdantes?

L'être humain est-il fondamentalement mauvais ou bon? C'est là la principale question politique, la seule peut-être, les autres n'étant pas politiques, mais stratégiques. Précisons: la question n'est pas de savoir si l'être humain est méchant ou bon, mais de savoir s'il est fondamentalement méchant ou fondamentalement bon. Cette question soulève un paradoxe déterminant: si mon employeur représentait l'«homme gagnant», alors la vie avait produit une brute, et ma «bonté» n'était qu'une erreur d'adaptation. J'étais un homme manqué.

Mais élargissons la question: si cet homme était humain, je veux dire, s'il n'était pas un humain pervers, mais un humain réalisé, alors ma conscience morale n'aurait plus affaire dans ce monde, elle n'aurait qu'une maladie sans avenir, car c'est elle qui me poussait du côté de la bonté, c'est elle qui m'interdisait la voie de la «normalité». Lui avait trouvé son humanité en écrasant sa conscience comme une tentation d'inadaptation, une faiblesse incompatible avec la loi universelle du plus fort, moi, j'allais vers ma propre disparition par un comportement inadapté de bonté.

Du point de vue évolutif, il y aurait donc eu dans l'humanité deux chemins concurrents et non un mélange grisâtre en chacun de nous. Pour ma part, en tout cas, je ne trouvais pas et ne trouve toujours pas en moi deux natures humaines, mais une seule, la nature bonne. L'autre, la nature méchante, n'est, dans ma conscience, qu'une perversion de celle-là, une sorte de dégradation dans laquelle le sujet perd sa capacité d'empathie. Alors de deux choses l'une: ou bien cette maladie est un retour à un état d'adaptation antérieur à l'apparition de la conscience empathique, qui se révèle une fausse piste; ou bien, au contraire, la méchanceté, je veux dire la loi du plus brutal, est un reste d'inadaptation que le temps va éliminer. Ce grand problème politique soulevé par Machiavel et Rousseau est en fait, aussi, un grand problème psychologique.

Après une longue expérience en relation d'aide et en intervention communautaire, j'ose lancer l'hypothèse que cette ambiguïté constitue le fond même du «grand traumatisme» de l'homme: une ambivalence existentielle sur l'identité humaine. Ici, c'est du statut même de l'éthique et de la morale qu'il s'agit. Quel est le statut de cette qualité qui permet aux êtres humains de collaborer et donc de survivre en tant qu'êtres lucides? Il semble que nous sommes à une époque déterminante pour cette question, car nous avons en main des armes de destruction surpuissantes, incompatibles à long terme avec la loi du plus brutal, du plus cupide, du plus mesquin et du plus belliqueux. Cette question est un traumatisme.

De ce fait, le patron qui humilie son employé est un événement traumatique. Un événement est traumatisant s'il remet en question le fondement de l'âme humaine et change la nature même de l'avenir. Par exemple, si ma mère ou mon père me frappent, cela va engendrer un traumatisme si et seulement si cela remet en cause la nature bonne, la nature fiable de l'âme humaine, sa capacité de collaboration. Car si je ne peux pas me fier à «ma mère» ou à «mon père», comment pourrais-je me fier à «moi»?

Il s'agit de savoir s'il y a une trahison. Si tel est le cas, il y aura une réaction d'enfant: une rébellion viscérale. La trahison produit une rupture de confiance, sans laquelle on ne peut plus et on ne veut plus se

lancer dans l'expérience humaine. On se braque dans une manière de tourner en rond ou dans une tentative d'autodestruction.

La trahison change la nature de mon avenir: auparavant j'avancais avec confiance vers un futur accueillant, maintenant j'avance avec crainte vers un futur inquiétant. Un tel événement attaque le futur, car si l'homme est fondamentalement méchant, il vaudrait mieux détruire l'espèce humaine; si au contraire, il est bon, mais qu'il peut pervertir sa nature au point de devenir méchant, alors la bonté doit vivre et même vivre envers et contre toutes les perversions. Cette question de Rousseau est au fondement de la possibilité même de vivre conscient, elle met en cause la conscience et la durée, elle pose la question de la compatibilité de la conscience avec la vie<sup>18</sup>.

Si ce paradoxe attaque le futur, il trouve aussi sa cause dans la vision qu'on a de ce dernier. Car qu'est-ce qui peut justifier la méchanceté? Si je crains la torture gratuite, le sadisme, le viol, alors, même si ma nature est bonne par accident, elle n'a pas d'avenir. Je suis forcé de prendre la psychologie de la «guerre préventive», ou d'abandonner le combat, me soumettre.

On doit le comprendre, si les traumatismes du passé peuvent être assez pénibles, j'ai tout de même survécu à eux puisque je peux en parler, ceux de l'avenir vont me tuer. C'est pourquoi les anciens «psychologues» — ceux que l'on a parfois appelés sages, les Lao-Tseu, les Bouddha, les Jésus — ne se sont pas beaucoup intéressés aux malheurs passés, mais à la manière d'envisager le futur.

## Le moi, le surmoi et les réactions d'enfant

Il y a dans le psychisme humain une partie incorruptible qui est spontanément donatrice de valeur, non de valeurs morales, ou normales, ou économiques, non de valeurs relatives, mais d'une valeur qui serait intrinsèque à chacun des êtres du seul fait qu'il est. Le petit enfant voit une fourmi qui transporte une mouche. Elle n'y arrive pas facilement. Elle tourne et retourne la mouche, elle agit à la manière d'un déménageur qui déplace un objet trop lourd en utilisant les effets de levier. Après plusieurs minutes, elle a avancé de quelques centimètres, et elle persévère. L'enfant est soudain devant le drame cosmique, et la fourmi est le héros, elle vaut tout l'or du monde et, par elle, la vie vaut la peine d'être vécue. L'aventure est là, et l'enfant se sent investi d'une valeur inestimable, comme gonflé d'un goût de vivre infini. Le temps qui a enveloppé et surélevé la fourmi, la mouche et l'enfant est si complet et parfait, qu'il semble ne plus pouvoir s'écrouler.

---

<sup>18</sup> L'œuvre de Carl Spitteler est orientée par cette question. Choisir de vivre selon son âme ou choisir de vivre selon le surmoi (le convenu) fait toute la différence. Le drame humain, c'est que l'existence convenue tend à l'emporter sur la vie selon l'âme. Mais que le plus grand nombre triomphe ainsi n'est peut-être pas ce qui importe. Voir *Prométhée et Épiméthée*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1959.

À chaque instant, le monde peut être ainsi sauvé, passer de l'ennui le plus total à l'émerveillement le plus absolu. Et cela sort de soi et non pas de la chose, car l'attention (l'application de la conscience) est indispensable. À travers ces nœuds du temps, une relation s'établit en deux volets entre la réalité intérieure (le moi) et la réalité extérieure (le monde). D'abord, une relation directe, car le corps est illico affecté par le réel, physiquement, chimiquement, biologiquement et, en plus, il agit aussi directement sur les choses et les êtres. C'est une relation qui donne la vie et qui donnera la mort, une relation de transformation mutuelle complètement asymétrique: je dépends infiniment plus du monde extérieur et le monde extérieur dépend de moi. J'ignore presque tout de cette relation, je suis loin d'en avoir le contrôle, et elle est imprévisible. Ensuite, c'est une expérience médiatisée par la pensée. Je ne connais que la partie intelligible du monde. Je vis dans ma pensée du monde. Je souffre parfois bien plus de mon idée du monde que du monde lui-même.

Le moi se développe dans la mesure où il distingue, relie, confronte ces deux dimensions de son expérience de façon à apprendre à apprendre, à développer une compréhension du monde, à voyager de question en question. Mais déjà cela signifie qu'il est engagé dans une certaine recherche de la vérité (désir de vérité) et doté d'une certaine perception de sa communauté d'être avec la réalité tout entière (amour universel).

Dans cette double relation (directe et médiatisée par la pensée), la conscience voit son acte donateur et constructeur. Lorsqu'elle donne de la valeur au monde, celui-ci paraît lui en donner et tout cela se passe dans le contexte d'une dépendance radicale à l'égard de l'air, de l'eau, de la nourriture, de la température. Le moi n'a pas encore décidé que le monde était du non-moi. La séparation n'a pas encore eu lieu. Pour le moment, l'acte de la conscience consiste à embrasser le monde d'une valeur infinie et à se laisser embrasser par lui. Il se sait relation et il n'a pas encore choisi de s'installer sur la branche de sa volonté propre et de son pouvoir d'agir.

À partir de ce noyau relationnel, le moi découvre différentes voies par lesquelles sa réalité intérieure peut agir sur la réalité extérieure. Mais c'est parce qu'il a déjà découvert que la réalité extérieure avait pris l'initiative de le réaliser lui-même, lui, le moi (la conscience participante). Le monde m'a fait avant que je le perçoive et que j'adopte un point de vue sur lui. La séparation moi et non-moi est un acte du moi, un acte deuxième, un écho. L'enfant voit sa très grosse maman encore enveloppante, il en sort, et il lui répond: «À ma manière, je te fais une robe nouvelle, je t'habille d'une valeur ajoutée, dans ce vêtement tu es merveilleuse.» Le tu vient de naître non pas du je, mais de la séparation du nous en deux pôles, le tu et le je.

Le moi apprend dès lors à voir, à percevoir, à s'émerveiller. Il apprend aussi à vouloir, à agir et à évaluer. Cela n'est pas possible sans une éthique, c'est-à-dire sans se rendre compte que tout comportement n'est pas égal. Certains contribuent à l'amélioration du monde, d'autres à le démolir, à augmenter la souffrance, à multiplier les impasses, à détruire des possibilités. Le bien, c'est ce qui va dans la direction de la vie, le mal, ce qui va dans l'autre sens. Mais allez savoir la différence entre les deux! Il n'y a pas de lois ou de règles qui puissent définir le bien et le mal, car nous sommes beaucoup trop ignorants de ce qu'est la vie. Toutes les règles, les interdits, les définitions morales sont certainement légitimes, mais n'appartiennent pas à la conscience et donc au «moi».

Si le moi n'est pas sensible à ces règles, c'est qu'au fond de lui, il y a des relations ressenties comme des besoins, ce sont des relations d'interdépendance et même de radicale dépendance (air, eau, nourriture, température). Le monde peut se passer de moi, mais moi, je ne peux pas me passer de lui.

Contrairement à Freud, nous n'avons pas parlé de pulsions, mais de besoins et de désirs, et nous n'avons pas estimé que ces besoins étaient en conflit avec le moi, le conflit n'est pas là, au contraire: les besoins forment le moi dans son essence relationnelle. Nous avons installé dans le cœur même du moi l'ensemble des relations d'interdépendances physiques, chimiques, biologiques entre l'être humain vu dans son entier et l'environnement vu dans son entier. À ces besoins vitaux s'ajoutent des besoins affectifs tout aussi vitaux — union, autonomie, reconnaissance — auxquels il faut encore ajouter des besoins d'enracinement par l'éducation, la découverte de la question du sens de la vie, mais surtout la nécessité de garder le contact avec la réalité.

Le moi est habité par des besoins qui seront conditionnés et contaminés, mais qui gardent, malgré tout, une réalité sur laquelle on peut revenir: redécouvrir sans cesse ce qu'est se nourrir, boire, respirer, dormir; retrouver sous de vieilles habitudes ce qu'est la sexualité humaine; remettre en question ses conditionnements; reprendre l'expérience non pas sur un terrain vierge, mais sur un terrain renouvelable.

Le moi est habité de désirs, et la fameuse distinction entre ceux du corps et ceux de l'âme n'est qu'un conditionnement parmi bien d'autres. Il serait préférable de parler de désirs dont on est capable de sentir l'authenticité et de désirs conditionnés. Mais justement, la relation entre la réalité intérieure et la réalité extérieure est complexe, multidimensionnelle, elle peut devenir presque n'importe quoi. Je perçois bien pourtant que j'en assume une part de la responsabilité. Sur le plan du monde tel que je le pense, il suffit de penser de telle ou telle façon pour que je me perçoive mortel ou immortel, prisonnier ou libre, condamné ou sauvé, malheureux ou heureux... Sur le plan du monde tel qu'il est, je peux le déséquilibrer et me détruire. L'angoisse est d'autant grande que je suis dans l'ignorance presque totale. Je peux tout casser par ignorance.

Il y a donc dans le moi une caisse de résonance émotive profonde où l'angoisse côtoie l'émerveillement. Les sentiments de l'âme ne sont pas flottants, ils forment la consistance même du moi, ils en définissent pour ainsi dire la substance. Car je passerai ma vie davantage dans ces sentiments que dans la conscience de la réalité, et ce, même si la réalité reste décisive pour moi et pour nous tous. Les idées elles-mêmes naissent de sentiments, les transforment, n'en sont jamais tout à fait séparables. Il n'est donc pas exagéré d'identifier le moi à l'âme. Il en a toutes les caractéristiques. Il est relation consciente. Par la conscience, le moi devient intelligence (il découvre des relations intelligibles), et par sa volonté, il peut participer à sa propre construction ou destruction.

Le moi dispose aussi d'une mémoire, qui n'est cependant pas un entrepôt — de règles, de souvenirs. À la limite, il pourrait perdre ce genre de mémoire; ce qu'il ne peut pas perdre, c'est la synthèse intégrée de tout ce qu'il a consciemment vécu. Il a intégré un sentiment de son existence. Il est lui-même la synthèse de sa propre vie.

Néanmoins, la famille et la société ont une «morale». Ici, nous ne parlons pas des comportements en harmonie avec la vie par opposition aux comportements destructeurs, car cela est une réflexion et donc une dimension du moi, une éthique de la conscience qui ne peut justement pas être transformée en règles

définies (puisque nous sommes plongés dans une ignorance presque absolue de ce qu'est la vie). Le moi est adaptatif.

Cependant, la famille et la société ont besoin de rendre prévisibles les comportements humains. Il ne s'agit même pas de les rendre socialement acceptables, car la collaboration est sans doute plus socialement efficace que la rivalité ou la concurrence. Il s'agit seulement de les conformer à un moule permettant la reproduction d'un modèle de société — qui peut être parfaitement inadapté à la vie. C'est pourquoi une «morale» sociale peut entraîner la perte totale d'un peuple ou même d'une civilisation. Dans ce réservoir de la morale, des règles, des interdits, il n'y a pas de réflexion. Souvent ces stéréotypes sont nés d'une réflexion. Par exemple, les dix commandements de Moïse sont sans doute venus d'une longue méditation sur l'expérience sociale. Pourtant, lorsqu'ils sont devenus des éléments de la reproduction sociale, ils n'étaient plus que des moules. L'éthique des dix commandements est oubliée, il suffit que tout le monde se conforme au moule. On n'a plus affaire qu'à des instruments de reproduction. On les apprend comme des règles mathématiques, sans comprendre leur sens, sans saisir leur esprit adaptable et vivant.

Cette «morale» faite de valeurs fermées est intériorisée dans une mémoire particulière de l'être humain, le surmoi. Ce sont justement des valeurs, des règles, des interdits qui ne résultent pas de la conscience, de l'intelligence et de la volonté d'un moi. Ils ont cependant trouvé un chemin pour s'infiltrer dans le corps. Car le corps peut apprendre une morale qui n'est pas l'éthique du moi. Il peut apprendre par imitation, sans réfléchir. À ce titre, il peut ressentir une culpabilité, c'est-à-dire un processus physiologique d'inhibition qui agit directement sur lui. Il suit facilement les habitudes apprises. Le corps est conditionnable.

Le surmoi agit donc de deux manières: sous forme de messages culpabilisants, presque audibles, et directement dans les habitudes du corps ou par des processus d'inhibition qui vont jusqu'à des attaques somatiques lorsqu'il s'agit de punir des comportements interdits. Malgré cela, le moi peut toujours reprendre son pouvoir sur le corps, au moins partiellement, renouveler ses visions du monde et changer progressivement ses habitudes. Le travail reste pourtant ardu et parfois les résultats sont limités.

En somme, le surmoi n'est pas une morale qui vise la socialisation de pulsions, insupportables sans le contrôle direct et indirect de la famille et de la société, mais simplement un organe intériorisé de reproduction sociale. Et cette reproduction sociale peut très bien transporter des pulsions nocives aussi bien pour l'être humain que pour l'environnement. Le surmoi est «pulsionnel» en ce sens qu'il est agressif et même mortel. C'est pourquoi le moi se fonde sur la capacité à sortir de la reproduction sociale (au moins partiellement).

À l'opposé du surmoi, l'enfant réagit. Non qu'il soit obsédé par des pulsions sexuelles incontrôlables ou par des pulsions de mort qu'il faut contenir. Mais simplement parce que son environnement familial, prisonnier d'un surmoi, ne sait pas toujours répondre à ses besoins les plus profonds. Parfois même, il les trahit. Cette réaction est à la fois un comportement et un ensemble complexe d'émotions. Le psychisme et le corps assimilent facilement ce type de réaction surtout si la situation de manque persiste ou si la trahison se répète.

En somme, un ensemble de réactions se manifestent: soumission, rébellion, enfermement de la vulnérabilité dans le mutisme, habitudes de protection, sentiment de manque qui s'aggrave, méfiance,

hostilité... Autant le surmoi est par définition inadapté, autant le seront ces réactions d'enfant. Elles sont, elles aussi «in-corporées», intégrées au corps sous forme d'association de comportements et d'émotions. Plus les réactions d'enfant sont fortes, plus le surmoi attaque. Plus le surmoi attaque, plus les réactions d'enfant deviennent vives et parfois violentes. Ici, le surmoi finit par produire ce qu'il craint. Craint-il de voir apparaître une sexualité débridée chez l'adolescent? Il est probable que cette sexualité débridée apparaisse, car le surmoi y travaille depuis longtemps. Les «pulsions» sont finalement la construction indirecte du surmoi. Cela ne veut pas dire que l'enfant est innocent et parfait. Non, il a réellement des besoins, qui rejaillissent toujours un peu malgré les conditionnements, et il les oppose à la famille et à la société.

## L'intelligence et la conscience

La conscience est l'organe par lequel la reproduction sociale est mise à mal. La conscience réagit aux enfermements parce qu'elle vit dans une double perception: vers l'intérieur, elle voit la dépendance, les besoins, la réalité de l'âme; vers l'extérieur, elle se sait touchée directement par la réalité, elle se sait dépendante.

Elle se voit relier les deux bouts de l'être à chaque instant. Elle est donc essentiellement adaptative. À ce titre, elle lutte contre des forces de reproduction qui inhibent sa lumière et son intelligence adaptative. S'adapter consiste à participer à une réalité complexe. Pourquoi participer? Participer c'est au minimum une adaptation réciproque, et l'adaptation n'a de sens que si on la perçoit réciproque. L'être humain s'adapte à la réalité et adapte la réalité à lui, mais la réalité s'adapte à l'être humain et adapte l'être humain à elle. Bref, l'être humain n'est pas en rapport avec le monde comme avec un objet, il est dans le monde, mais il n'est ni passif dans ce monde ni son maître. Il est créatif, mais dépendant d'un monde encore plus créatif que lui.

Prenons du recul afin de mieux comprendre le rapport entre la conscience et l'intelligence. On parle d'intelligence quand on arrive à créer, c'est-à-dire à ajouter de la complexité. La complexité n'est pas la complication. Elle suppose, d'une part, l'unification de plusieurs éléments, de plusieurs dimensions dans un système dynamique; ce système dynamique tend lui-même, d'autre part, vers une certaine autonomie et dispose d'une certaine créativité. Par exemple, une symphonie est complexe, elle est détachable de son créateur, elle possède sa propre créativité puisqu'elle inspire d'autres œuvres.

Si on peut réduire un système complexe à une programmation, c'est cette programmation qui définit le niveau de complexité du système. Par exemple, si une voiture peut être réduite à un programme exécutable par des robots, c'est ce programme qui définit la complexité du véhicule. Le plus petit programme possible capable de reproduire l'œuvre définit sa complexité.

On pourrait dire que, plus une intelligence fonctionnelle est capable de réaliser une œuvre complexe, plus elle est intelligente. Mais cela n'est pas encore de la conscience. On parle de conscience si un être peut remettre en question son travail pour faire de sa production quelque chose qui a du sens et de la valeur.

Pour qu'il y ait conscience, il est nécessaire que, au-delà du niveau de l'intelligence capable de produire une certaine complexité (intelligence fonctionnelle), il y ait un second niveau d'intelligence capable de remettre en question les finalités poursuivies afin d'en accroître la signification et la valeur. C'est ce deuxième niveau qui s'appelle la conscience. Ainsi, celui qui est très créatif en matière de moyens de faire le plus d'argent possible, et qui peut remettre en question l'efficacité de ses moyens, mais pas leur finalité, n'utilise encore que son intelligence fonctionnelle. C'est au moment où il remet en question la finalité «faire plus d'argent», qu'il prend acte des contradictions de cette finalité et réoriente son action vers d'autres finalités qui ont plus de sens et plus de valeur, qu'il atteint le niveau de la conscience. La conscience est une sorte d'intelligence des finalités. On peut être faible en intelligence fonctionnelle et fort en conscience. Je crois bien avoir rencontré des personnes dites «handicapées intellectuelles» très éclairées sur le plan des finalités.

Une finalité a pour propre de sauf garder la différence entre la valeur ontologique (ce que vaut une personne), la valeur morale (ce que vaut un comportement), et la valeur d'échange (la possibilité de remplacement). Passer de la finalité «faire plus d'argent quelles que soient les conséquences sur les autres et sur l'environnement» à la finalité «améliorer le confort du plus grand nombre de personnes sans nuire aux autres», c'est croître en responsabilité vis-à-vis des êtres, c'est croître en éthique vis-à-vis des comportements, c'est aussi changer le sens même de l'action, c'est passer d'un comportement qui n'a de sens que dans une sphère étroite (soi-même) à un comportement qui a du sens dans une sphère beaucoup plus large (la fraternité humaine).

Un comportement est plus éthique et plus sensé s'il augmente l'harmonie et la cohérence dans un environnement plus large, s'il relie les parties au tout. Un comportement est plus sensé s'il évite les impasses futures et s'il donne un goût de vivre durable à mesure que les personnes s'ouvrent au deuxième niveau, le niveau de la conscience.

L'intelligence fonctionnelle répond à un besoin, elle est intentionnelle, elle veut atteindre un résultat défini. Par elle-même, elle ne remet pas en question le besoin (qui peut n'être qu'un besoin conditionné). Si une intelligence se penche sur une intelligence fonctionnelle et remet en question la signification du résultat, si, autrement dit, un niveau supérieur d'intelligence peut imaginer d'autres finalités que celle, par exemple, d'assurer l'équilibre d'un système, on peut commencer à parler de conscience puisque cela suppose l'application d'une intelligence de deuxième niveau sur un processus intelligent (intelligence fonctionnelle). Pour cela, le deuxième niveau d'intelligence doit pouvoir envelopper le premier pour découvrir comment il arrive à des résultats, pour juger de ces résultats vis-à-vis d'une finalité et pour découvrir d'autres finalités jugées plus valables et plus significatives.

On demandera, oui, mais plus «significative» par rapport à quoi? C'est précisément là que s'observe la conscience, elle cherche un «référéntiel» (le «par rapport à quoi») qui donnerait du sens et donc de la valeur non seulement à elle-même, mais à tout ce qu'elle observe. La conscience est une

intelligence de l'intelligence, elle s'applique non pas à faire des choses, à produire des effets, elle s'applique à l'intelligence fonctionnelle elle-même, car il n'est pas intelligent de produire des choses qui ne mènent nulle part, c'est-à-dire qui ne donnent pas de sens à la vie dans son entièreté. Sa question d'arrière-plan est toujours à peu près celle-ci: est-ce que cette intelligence qui fait des choses est réellement intelligente ou bien est-elle idiote, bête ou absurde?

Le deuxième niveau d'intelligence est capable d'imaginer des finalités qui donneraient de la valeur, de la signification aux choses, aux personnes et à l'ensemble de tous les êtres. Cela se passe comme si ce deuxième niveau d'intelligence se disait à lui-même: il doit bien exister une façon de voir à partir de laquelle les atomes, les fleurs, les arbres, les montagnes, les animaux, les êtres humains, tout ce que je vois possède une valeur précieuse et même irremplaçable. Je pourrais découvrir ce «référentiel» à partir duquel tout a une valeur ontologique.

Une finalité n'est pas un but. Lorsque nous poursuivons un but, nous imaginons un futur et nous comparons un ensemble de résultats à ce futur imaginé (le but). On sera déçu ou satisfait selon nos attentes. Cela est le propre de l'intelligence fonctionnelle. Au contraire, la finalité est développementale. Par exemple, développer un jardin à la fois productif et beau ne peut pas se faire à partir d'une image simplifiée du futur. Pour arriver à un tel jardin, il faut absolument composer avec la réalité, avec les futurs possibles, les futurs virtuels. La conscience est une intelligence du temps. Elle compose avec la réalité du temps.

La finalité des finalités consisterait à quelque chose comme «éloigner les limites», «ouvrir des niveaux différents de compréhension», «faciliter la participation et la créativité de tous les êtres» «éviter d'aboutir à quelque chose de définitif qui bloquerait la découverte de chemins plus larges». La conscience lutte contre les limites, c'est son essence.

### **L'intégration du passé**

Imaginons un enfant qui est très peu encouragé, toujours critiqué, on lui remet sous le nez chacune de ses erreurs... Plus il est inhibé par les reproches, plus il fait d'erreurs. Il en a la vue brouillée. Il finit par ne plus voir ce qu'il fait. Il gaffe sans arrêt.

Son malheur ne finit pas le jour où il s'éloigne de sa famille. Non! Il quitte le pays, s'exile. Et il entend encore des reproches. Il est encore rabaissé, humilié, aplati. Il lutte. Il travaille. Il arrive à des résultats professionnels. Et pourtant, il entend encore ces reproches, chaque jour. Son surmoi le tue à petit feu. À quatre-vingts ans, il a l'impression d'avoir raté sa vie et pourtant, il a accumulé de très belles réussites. Le poison du matin agit l'après-midi et jusqu'au crépuscule.

Imaginons un enfant, ou même un adulte, témoin d'une scène horrible où il n'a pu rien faire, paralysé par la peur. Son malheur ne finit pas avec les faits. Au contraire, son martyr commence. Toute sa vie, il vivra à répétition, sinon la même scène, au moins la même émotion. Les cauchemars se succéderont aux flashes en plein jour. Il ne sait jamais quand éclatera la prochaine bombe.

Imaginons un enfant qui, chaque fois que son père rentre ivre, ce qui veut dire souvent, se cache sous le lit et ronge ses ongles. Encore aujourd'hui lorsqu'une situation est trop stressante, il s'enferme en

lui-même, grince des dents et mord jusqu'au sang le bout de ses doigts. Toute sa vie, il supportera ce réflexe, cette angoisse, cette mutilation.

Un autre sera soumis à des réflexes de rébellion pour les situations les plus banales: il dit «non» avant même que son ami ait terminé sa demande. Un autre est compulsif à dominer, s'il n'y a plus personne sur qui se défouler, il est envahi par l'impression qu'il ne vaut plus rien et il ne pense qu'au suicide.

Il y a dans le cerveau, une place pour de telles mémoires en boucle où le pire de notre vie écrase le meilleur, et nous attache comme une bête captive à des comportements à répétition et à des émotions en boucle. La guerre entre le surmoi et les réactions d'enfants fait du corps et de l'esprit un champ de bataille qui se perpétue par leçons de morale, vengeances et représailles.

Pendant ce temps, il y a des œuvres d'art, des œuvres sociales, des œuvres de vie qui avortent par étouffement.

Y a-t-il un remède, une thérapie? Le mécanisme de la répétition peut-il être miné ou saboté? Il y a dans le temps, dans sa rengaine et ses ritournelles une loi décourageante, celle de l'inertie: dans le vide, un corps conserve sa vitesse et sa trajectoire tant et aussi longtemps qu'il ne heurte pas autre chose. C'est la loi de l'inertie, applicable, semble-t-il, en psychologie comme en physique, mais beaucoup plus pernicieuse en psychologie, car la pensée et les émotions sont ainsi faites qu'elles peuvent rester en circuit fermé indéfiniment en se préservant de tout choc avec la réalité, parce que tout peut être réinterprété dans le même système mental.

Le décrochage mental, si rare dans une société rivée à la nature par le combat pour la vie, devient la norme dans une société d'abondance. Lorsque l'être humain ne pense plus mais tourne sur des roulements à billes, la répétition mène au drame, car aucune conséquence n'atteint son esprit alors même que son corps étouffe dans l'air pollué.

Ce qui nous amène à une définition anti-inertielle de la conscience: si la conscience existe, elle est précisément ce qui peut briser cette fatalité. Si la conscience n'existe pas, rien n'y fera, car la vie n'est plus qu'un jeu d'échelles et de serpents. La conscience est précisément le pouvoir de courber le temps en reliant le contenu (les événements) au contenant (la pensée). La conscience est la pensée en tant qu'elle touche à terre: du côté intérieur, elle voit la réalité de la non pensée en action (par exemple, elle entend le surmoi condamner tous les actes de pensée: «Cesse de te poser des questions et travaille»); du côté extérieur, elle rencontre les faits au moins suffisamment pour remettre en question les illusions et les pensées toutes faites.

La conscience est la capacité de voir ses propres pensées, émotions, chaînes de réactions assujetties à une mémoire qui les perpétue. Par elle, je ne peux certes pas m'attaquer aux faits du passé, mais à leur mémoire mécanique. Car cette mémoire, en fait ces mémoires (surmoi et réactions d'enfant) ne sont justement pas des mémoires intégrées à la conscience, elles apparaissent fonctionner à part, ce sont des extéro-mémoires, extérieures à la conscience. Par la conscience, je peux entendre les reproches de mon surmoi, les assauts de ma mémoire, les réflexes appris dans mon enfance. Une fois que la conscience découvre l'enfant ligoté dans le fond de la cave, martelé par les cris et par les détonations du surmoi, elle a pitié.

Mais que peut-elle faire?

N'allons pas trop vite. Justement, on va presque toujours trop vite, et on détache l'enfant de la cave pour le livrer à quelque chose d'à peine plus grand, d'à peine plus viable, le petit monde de l'univers socio-convenu. On le sort du surmoi familial et on l'abandonne dans le surmoi social. Là, c'est toute une société qui s'est rassemblée pour dire de l'homme, pour dire à l'homme combien il est petit et calculable, localisable, utilisable, manipulable et éphémère, à peine un petit tas de chair, qu'on peut facilement enflammer à l'aide d'une torche.

Il existe un climat social, un surmoi social autrement plus lourd pour l'enfant que les simples reproches de ses parents qui ne reflètent, après tout, que le désarroi d'un être humain dans une culture en panne. À l'école, à la télévision, dans internet, partout, on rappellera le caractère minuscule du complexe corps-émotions appelé «homme». À chaque quart de travail, on rappelle aux parents qu'ils ne valent qu'un petit salaire, un petit logement, une petite place dans le métro, un petit bulletin de vote, des petites distractions de téléromans criards. Ils ne sont que des moi avides dans une fourmilière qui se referme presque totalement sur elle-même. Et s'ils valent des millions, quatre ou cinq villas, six ou sept voitures, c'est à peine un peu plus. Sous le ciel de minuit, leurs boîtes en briques sont un peu plus grosses et brillantes que celle de monsieur Tout-le-Monde, mais encore invisibles par satellite. Poussière d'étain ou poussière d'or, les deux roulent dans le vent.

Heureusement, la conscience peut prendre l'air avec des êtres comme Romain Rolland: «Je suis à l'époque de l'année où il me faut beaucoup lire pour mes différentes tâches. Ce que j'absorbe de livres est incroyable. Chaque jour, je me nourris de plusieurs ouvrages, de quatre ou cinq vies d'artistes. Je n'ai toujours pas le temps d'écrire pour moi. Mais je suis tranquille. Je n'ai pas de hâte. Je mourrai peut-être demain, et j'agis comme si je devais vivre cinquante ans. Je suis occupé, en ce moment, non de faire des œuvres, mais d'élargir ma personnalité, de rebâtir ses fondements qui avaient un peu fléchi, de faire entrer à tous les étages, dans toutes les chambres de ma maison, plus d'air et de lumière. Je renouvelle et j'étends ma vue du monde. Je me mettrai en route quand j'aurai atteint un nouveau degré de mon développement, quand je me sentirai un autre homme. Déjà, il y a tant de choses en moi que cette année a changées et mûries. En attendant d'agir, je jouis du plaisir de contempler de vastes périodes du passé. On se sent devenir soi-même un être séculaire; on brise les limites de sa vie; on s'unit sans effort aux lois générales du monde. C'est un pouvoir étonnant que celui que l'histoire met à la disposition de l'esprit: assimiler en quelques heures le meilleur de centaines d'existences humaines, choisir parmi les plus grandes, et qui sont arrivées à ce résultat par des années et des années de souffrances, de joie, d'actions et de passions. Embrasser d'un coup d'œil les siècles, supprimer espace et temps — quelle joyeuse liberté pour l'âme! Sur une mer sans bornes, elle flotte sans que rien ne l'arrête, respirant à larges poumons, s'élargissant à mesure que l'horizon s'élargit autour d'elle...<sup>19</sup>»

La culture, je ne parle pas de son commerce qui réside dans le monde petit, je ne parle pas du lit rigide de la rivière et de ses valeurs mortes, mais de l'eau vivante, je parle de la culture qui ouvre les portes des grandes œuvres, celles qui replacent l'être humain dans sa largeur, hauteur et profondeur spirituelle,

---

<sup>19</sup> Romain Rolland, *Cahiers, Chère Sofia*, choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, vol. 1, Paris, Albin Michel, 1960, p. 35.

celles qui embrassent des siècles de musique, des siècles de philosophie, de littérature, de sciences, celles qui me font participer à la grande aventure humaine et fraternelle, cette mer de couleurs, d'odeur, de résonnance, de communion qui étreint ciel et terre, oui! cette culture élargit le «moi», lui donne son statut et sa dignité.

Cette culture se rapporte à une tout autre mémoire que les extéro-mémoires qui subsistent tant et aussi longtemps que la conscience et l'intelligence ne s'y appliquent pas. Les extéro-mémoires sont comme des superstitions, elles se perpétuent tant que personne ne les met pas à l'épreuve de l'intelligence et donc, tant que personne ne les remet en question. À ce titre le «profit», le «marché», le «bien-être» sont de pures superstitions. Et plus largement, tout ce qui rapetisse, y compris ce qui rapetisse la matière, car rien dans l'univers n'est petit et simpliste, tout ce qui confine la partie dans son contour, c'est-à-dire séparée du tout, toutes ces manières de réduction démoralisent le moi.

Lorsqu'une mémoire quelconque passe à travers la conscience et l'intelligence, elle passe du statique au dynamique, et son contenu touche à l'ineffable. Si on veut la retourner dans une extéro-mémoire, il suffit d'arrêter l'action des questions, et donc l'action de la conscience.

Les mémoires hors conscience sont des mondes petits et mécaniques, parce que de telles mémoires sont comme des entrepôts, ou plutôt des boîtiers: les pièces tournent et se retournent, s'entraînent mutuellement dans des jeux d'engrenages, mais chaque partie n'est qu'un élément du tout, un petit quelque chose dans une boîte confinée. Les mémoires dans la conscience sont tout autre chose, elles sont vivantes et toujours créatrices, et surtout elles vivent dans un espace-temps qui s'ouvre à l'infini et donc touche à terre (car la terre réelle est un infini de complexité, un très grand mystère).

Celui qui aurait lu et classé dix mille livres, avec des fiches, des citations, des vecteurs de convergence, des listes de conclusions, une tapisserie de phrases bien faites, serait encore tout petit dans sa bibliothèque, étouffé par elle. Un simple érudit, un collectionneur de cadavres culturels. L'expérience dont parle Romain Rolland est tout autre, il s'agit d'intégrer l'univers des œuvres, il s'agit d'y être. Il est donc nécessaire de quitter l'univers des marchandises (des valeurs calculables et échangeables) pour se faire des ailes, des membres, des élans capables de partir dans le vrai monde du vivant, celui qu'on peut toujours questionner et dans lequel chaque réponse est une mine de questions. Le moindre papillon, à lui seul, jette par terre toutes les connaissances techniques à propos des cerfs-volants.

## Faire face

Le pouvoir d'adaptation de l'intelligence dépend de la capacité de faire face à des situations réelles. Pour cela, il faut neutraliser les mécanismes de répétitions qui nous poussent à nous conformer au surmoi, à nous laisser envahir par des réactions d'enfant, à subir le combat entre la morale et les «monstres immoraux» produits par cette morale. Ce qui jette l'être humain dans le drame familial et sa répétition, ce

n'est pas seulement l'apprentissage, l'imitation, l'habitude, l'inertie, l'abandon aux extéro-mémoires, c'est aussi le simple fait que, sortir d'une maison, c'est entrer dehors. Tout ce qui est répété, même si c'est le drame, est sécurisant en comparaison avec l'immense inconnu aux étoiles vertigineuses, la nuit. Le terrier plutôt que le ciel et la mer.

Dehors, c'est grand, intrigant, disproportionné, incompréhensible... Qui veut se retrouver dehors, loin des obsessions de tout le monde, loin du petit monde des téléromans avec des papas absents, des mamans criardes, des professeurs débiles, des interdits idiots et des transgressions au moins aussi idiotes? Et pourtant, la conscience nous poussera dehors à coups de pied s'il le faut. Car, sinon, comment s'adapter au ciel et à la terre!

Ce qu'une personne ou une société ne veulent pas voir engendre forcément un drame psychosocial, mais aussi un drame physique (au moins par inadaptation à la réalité). Par exemple, le refus de voir les conséquences de nos comportements économiques sur l'environnement fait que les conséquences s'accumulent. L'alcoolique joue son drame personnel en entraînant sa famille, mais il collectionne aussi des conséquences qu'il repousse devant lui, et qui finiront par le rattraper. La douleur tasse la conscience sur elle-même, la frotte sur elle-même: pierre sur pierre, et des étincelles jaillissent... On se retrouve toujours pris entre la souffrance de nos inadaptations (par refus de voir) et l'angoisse devant la vertigineuse réalité. Entre les deux : les doux mensonges et le confort social.

Cependant, et malgré le ronronnement des médias, on sent et on sait que le refus de lucidité n'est toujours que le recul des échéances. Plus une échéance recule, plus les conséquences sont graves ou même irréversibles. Quand pourtant une personne, un livre, une œuvre nous révèlent que l'angoisse de l'inconnu n'est pas si effrayante, qu'il est même possible de prendre le large avec espérance, il arrive que la transformation ait lieu et que l'on décide de faire face à l'état du monde en soi, dans les autres et dans la nature.

Tirillé entre le retranchement dans le drame sociofamilial et la sortie dans la «tragédie» cosmique, l'être humain a développé de nombreux moyens de gagner du temps, c'est-à-dire d'en perdre beaucoup. Le démon de la procrastination entasse l'inévitable. Il faudra bien honorer un jour le rendez-vous avec les conséquences. Reculer, c'est l'affaire des «mécanismes de défense», l'arsenal des moyens permettant de reporter le rendez-vous. Dans l'art de la relation, il existe un certain nombre de parades pour déjouer ces mécanismes, dont le but est d'éviter la rencontre avec soi, avec l'autre, avec les conséquences, avec la réalité et son mystère angoissant.

Un mécanisme de défense ne vise pas à protéger le «moi», ni son intégrité. Tout au contraire, il vise à protéger ce qui n'est pas réellement le «moi», ce qui appartient aux extéro-mémoires, ce monde mécanique des préjugés moraux, sociaux et familiaux et des réactions d'enfant. Les mécanismes de défense visent à protéger le statu quo, le système qui maintient la répétition de ce qui ne mène jamais nulle part. Il s'agit de se conserver dans la maison, le théâtre des drames familiaux, il s'agit d'éviter toute rencontre véritable, toute sortie du terrier.

Si on voulait définir l'art de la relation, on pourrait dire qu'il consiste à tenter de faire dérailler un système qui s'entretient en accumulant devant lui des conséquences de plus en plus difficiles à cacher sous le tapis. C'est un art qui vise la rencontre, la prise de conscience, la sortie de l'impuissance. Les obstacles

contre lesquels il doit lutter sont justement les mécanismes de défense contre la rencontre, contre la conscience qui préside à toute rencontre. Les mécanismes de défense sont difficiles à percevoir, car ils se sont installés comme des parasites dans les actes mêmes de la perception, de la pensée, et de l'émotion. Ce sont des lunettes et n'ont pas des objets devant les lunettes. On peut les surprendre dans les reflets et les rejaillissements qui tordent la vue, car la conscience est justement ce qui peut apercevoir les actes de perception.

Le premier de ces mécanismes, c'est la *projection*. Il y a au moins deux sortes de projection. La première porte sur la personne: l'autre devient l'image de soi. Très souvent on l'attaque, on lui reproche tout ce que l'on n'a pas le courage de se reprocher. Par exemple, dès qu'une mère ou un père voient leur bébé, ils réagissent comme ils réagissent secrètement à la vulnérabilité de leur propre être. Celui qui a peur de sa propre vulnérabilité, éprouve de l'angoisse devant son bébé. S'il refoule des besoins profonds, il les dénierait à son enfant. S'il s'interdit tel ou tel rêve, il les refusera à son enfant ou, à l'inverse, il lui imposera de réussir là où il a échoué. Il y a ici deux manières: soit que l'on projette notre surmoi sur l'autre, qui sera accusé de tous nos défauts, surtout ceux que nous ne voyons pas, les plus inavouables; soit, au contraire, qu'on voit dans l'autre notre propre surmoi que nous projetons ensuite sur nous-même; on se sent alors accusé de tous les maux, poursuivi, persécuté par l'autre. Évidemment, l'autre risque de se prêter au jeu. On peut même finir par se percevoir comme l'autre nous perçoit ou comme l'autre veut qu'on le perçoive.

La seconde projection porte sur la vie: le surmoi peut être projeté sur Dieu, sur la Providence, sur la Vie, sur le hasard, la fatalité, la mécanique céleste... Qu'importe! Croyants et athées sont assis dans le même théâtre. Encore ici, le projecteur peut aller dans les deux sens: soit que la vie est coupable, je lui retourne mon surmoi, je l'accuse de tous les maux, c'est la révolte; soit que je me perçois coupable devant elle, j'ai projeté mon surmoi sur elle, et elle m'accuse, c'est l'autoflagellation. Dans tous les cas, la vie devient rapidement le théâtre de ce que je n'ai pas assumé. Les conséquences ne disparaissent pas dans le néant. Elles s'accumulent. La question de la projection est la suivante: comment arriver à ne pas voir les conséquences?

Pour ne pas voir, le mieux est de «moraliser» mon rapport avec la vie: soit que je suis coupable, alors la vie a raison d'être injuste, soit que la vie est coupable, et alors je ne suis que la victime. J'ai ramené à l'état de drame personnel ce qui aurait pu devenir une relation avec la réalité. La culpabilité m'a délivré de la responsabilité.

Mais pourquoi l'être humain a-t-il tant besoin de culpabilité? Pourquoi boit-il ce poison si goulûment, comme la jouissance des dieux? Si je suis coupable, alors le mal n'est pas gratuit, la vie n'est pas absurde. En étant coupable, je sauve le monde. Cet enfant est mort. C'est horriblement injuste. Mais si sa mort est ma faute, alors le monde n'est plus aussi absurde et inique. Si c'est Dieu, la nature est sauvée. Le coupable lave le reste du monde. Il prend sur lui l'absurdité du mal.

Hélas! en moralisant la réelle tragédie de l'homme dans l'univers, j'en fais un drame personnel, ou familial, ou social, j'en fais un jeu dans un monde bien petit avec des dieux et des diables bien petits. Et comme le jeu visait justement à m'éviter la rencontre avec la réalité, je n'ai pas à assumer ma réelle responsabilité devant de réelles conséquences. Au contraire de la responsabilité, la culpabilité est un

mécanisme qui vise la reproduction du drame, alors que la responsabilité se situe devant la tragédie, c'est le vertige de la conscience devant une réalité qui la dépasse de tous les côtés.

La vraie tragédie, c'est l'être humain, sa conscience, son rapport à l'immensité mystérieuse dont il dépend absolument. C'est une tragédie, car l'être humain dépend absolument de ce qu'il ne connaît pas et sur lequel il n'a que très peu de pouvoir. Cependant, s'il accepte de faire face à la «vraie tragédie» de l'être humain dans l'immense complexité de la réalité, il se peut qu'il trouve dans cette tragédie une aventure colossale. Mais cela, c'est autre chose. C'est l'art véritable, la culture du large, ce n'est plus le mélodrame.

Mais continuons. Pour éviter la vraie tragédie, la grande histoire, il nous faut de petits drames. Le refoulement est un assez bon moyen de réprimer nos véritables besoins. Il permet de s'éviter soi-même. Mais, en tant que mécanisme de défense, il ne s'applique qu'à nos besoins réels et non à nos besoins conditionnés. Car ces derniers sont justement là pour nous aider à refouler les premiers: l'alcool pour refouler la soif.

Prenons un exemple au goût du jour. L'être humain éprouve le désir réel de rencontres sexuellement gratifiantes qui répondent au besoin d'union d'un adulte sain et bon vivant. C'est un besoin de rencontre. Eh bien, le conditionnement visera à éviter la rencontre. Il proposera une ritualisation de la sexualité soit dans la pureté romantique, soit dans la vulgarité pornographique. Qu'importe le conditionnement, ce qui sera refoulé par l'expression du besoin véritable, c'est la rencontre amoureuse simple, franche, nue, dans un langage corporel qui s'improvise, qui affronte l'immense inconnu qu'est le désir partagé.

On peut manger en refoulant le rapport au monde qu'est le fait de se nourrir. Il y a dans l'acte de manger un aveu de dépendance extrême vis-à-vis de la chair des plantes et des animaux. Il y a un acte d'assimilation de la matière étrangère qui est profondément angoissant. On en retrouve des traces énormes dans les cauchemars de l'avaleur avalé. Ritualiser le repas, donner à la bouche des légumes d'apparence plastique (couleur uniforme), c'est refouler un rapport vertigineux avec la réalité. Si on croit que j'exagère, il faut s'intéresser aux mythes des chasseurs-cueilleurs ou au monde actuel des troubles alimentaires (anorexie, boulimie), des idéologies alimentaires (crudivore, végétalisme, végétarisme, monorégime) ou des obsessions alimentaires (phobie d'être empoisonné). On verra là des angoisses touchant l'assimilation, la fusion, la disparition dans l'autre ou de l'autre en soi qui donne des sueurs froides. S'il n'y avait pas un tel refoulement du besoin de se nourrir par conditionnement de la consommation, il n'y aurait probablement pas une telle épidémie d'obésité. Il est probable que la rencontre que suppose l'alimentation est l'une des plus angoissantes. Le refoulement est justement un mécanisme de défense, donc une stratégie pour éviter cette rencontre.

On peut boire pour éviter l'eau. On peut communiquer pour éviter de se parler. Bref, le refoulement peut être aussi oppressant dans une société du plaisir conditionné que dans une société puritaine. Dans les deux cas, il s'agit d'éviter la rencontre qu'est l'expression d'un besoin, c'est-à-dire d'un rapport de dépendance entre le moi et le non-moi.

Après la projection et le refoulement, il y a bien d'autres mécanismes de défense:

— la *fuite dans l'imaginaire*: pas n'importe quelle fuite, celle qui nous coupe d'une rencontre, car l'imaginaire peut aussi nous rapprocher et favoriser une rencontre;

— l'*enfermement dans une maison de connaissances*: voir dans une forêt uniquement ce que nous en connaissons comme si tout le reste n'existait pas, voir dans l'être humain uniquement ce que la psychologie en dit, etc.;

— l'*identification à un modèle* religieux, à un modèle de beauté, à un modèle de réussite, ou à un modèle scientifique, comme si c'était les seuls idéaux légitimes;

— le *déni* de quelque chose qui apparaît inavouable, insupportable pour le surmoi. Ce peut être un acte que nous avons fait ou un acte que nous avons subi;

— le *retranchement dans un rôle de pouvoir ou de soumission*, de persécution ou de bouc émissaire, n'avoir de valeur que si l'on domine ou si l'on est dominé, si on est le bourreau ou si on est la victime, si on est le juge ou si on est le condamné;

— l'abandon aux réactions d'enfant, l'*infantilisation*, la régression;

— la *séduction* qui vise à rapetisser la relation pour en faire un jeu de capture psychologique, sectaire ou sexuelle;

— le *clivage psychologique* entre le surmoi et les réactions d'enfant comme si c'était un ensemble d'entités fonctionnant indépendamment les unes des autres: tantôt je suis ceci, tantôt je suis cela et je ne peux plus faire de liens entre mes composantes;

— la *forclusion*, qui est un rejet radical d'un élément trop terrifiant du surmoi ou d'une réaction d'enfant. Cet élément arrive maintenant comme de l'extérieur, sous forme d'hallucination auditive ou visuelle;

— le *clivage social* par exemple entre le travailleur et le consommateur qui ont tous les deux des systèmes de valeurs opposés et qui, pourtant, dans une même personne, ne se remettent jamais en question l'un l'autre;

— la *forclusion sociale*, par exemple lorsque la souffrance est déniée par le système médical qui finit par ne plus la voir, ne plus la sentir, et qui pourtant rejaillit dans le personnel médical sous forme de maladies psychosomatiques.

On pourrait prolonger la liste, mais la finalité reste la même: éviter de faire face, éviter que le moi rencontre le moi, l'autre ou l'environnement réel. Or, ce qu'il s'agit de réaliser, c'est justement une rencontre. Aussi, la conscience doit, en premier lieu, déjouer les pièges tendus par les mécanismes de défense.

Carl Rogers nous a laissé un héritage très riche à ce sujet. Si on simplifie, il s'agit de trois attitudes, mais en réalité, ce sont bien plus que des attitudes, ce sont des vertus au sens le plus juste du terme, c'est-à-dire des qualités d'un moi affirmé. Si on définit le moi comme liberté potentielle (et partiellement réalisée) vis-à-vis des mécanismes de répétition, de reproduction et d'inadaptation qui empêchent l'être humain de se rencontrer lui-même, les autres et le monde, si le moi est cela, alors les attitudes dont parle Rogers sont l'état naturel du moi, donc des vertus du moi: la *sincérité* (dire ce que je pense et ce que je ressens), l'*authenticité* (penser et ressentir ce que je suis), la *congruence* (agir tel que je pense et tel que je ressens). Le moi n'éprouve aucun bonheur tant qu'il n'est pas sincère, et sa sincérité n'a aucune valeur si elle n'est pas authentique, et qu'est-ce que l'authenticité, si les comportements ne suivent pas mes actes de lucidité?

Dans la mesure où le moi entre dans sa propre réalité et dans la réalité qui l'environne, dans la mesure où il recherche une rencontre véritable, il provoque chez l'autre trois réactions possibles: la fuite, l'attaque, ou le désir d'une rencontre. C'est à partir du moment où son désir de rencontre rejoint le même désir chez l'autre que la relation est possible et que l'art de la relation commence.

Au début, il s'agit de ne pas tomber dans les pièges de l'autre et d'éviter que l'autre ne tombe dans nos pièges. Les deux dimensions sont capitales. Ensuite, il s'agit de s'approcher l'un de l'autre sans jamais s'identifier l'un à l'autre, ni fusionner, ni s'assimiler.

## L'art de la relation

Le plombier écoute, le médecin écoute, le thérapeute écoute, tout le monde écoute. Mais qui écoute? Lorsque la personne qui est devant vous souffre assez pour vouloir sortir de la répétition du drame dans lequel elle est enlisée, elle recherche quelqu'un, un lieu aussi, où elle pourrait être elle-même, où les parties d'elle-même qui l'étouffent ne pourraient pas entrer, ou, si elles entraient, n'auraient plus aucun pouvoir à cause du chevalier qui est là, dans le château, et qui écoute sans jugement moral. Laisser s'ouvrir l'être qui est là tout en le protégeant de lui-même, de son surmoi surtout, de tout ce qui est toxique en lui.

Simple! Pas si simple.

Une femme fait appel à un thérapeute. Elle a téléphoné, elle arrive. Elle a déjà affronté, marche par marche, les mille corbeaux de la peur, de l'orgueil et du danger d'un rejet, de tous les préjugés sur la vulnérabilité et l'immoralité de la faiblesse. «Qu'est-ce que tu vas faire là? T'es pas capable de t'en sortir toute seule? Tu vas te plaindre encore? Tu vas brailler sur ton sort...» Et ainsi de suite, car le surmoi sait très bien que ses heures de plein pouvoir sont comptées. Elle a décidé. Alors, le surmoi sort ses armes lourdes, décoche ses flèches. Elle l'entend crier dans sa tête. Il faudrait continuer la même vie insensée. Machine, tais-toi! Tourne!

En lui ouvrant la porte, le thérapeute sait déjà tout ce qu'elle a dû combattre pour arriver à lui. Alors il lui sourit comme un complice, car le moment comporte une gravité dans la décision qui peut, à tout moment, prendre panique.

Les regards se sont délicatement croisés. Respect, retenue, pudeur. Les deux protagonistes ont la vague impression d'une rencontre secrète comme celle d'un groupe de résistance qui vient préparer une opération de sabotage. Quelque chose d'interdit, quelque chose d'héroïque. En tout cas, c'est un jour spécial.

Il lui rappelle la date, la saison, le temps qu'il fait, qui il est, ce qu'ils viennent faire, comme s'il fallait noter sur un carnet ce moment décisif. Il lui sert quelque chose à boire et ils s'installent sous la lumière, dans un silence recueilli.

Vu de l'extérieur, on a l'impression qu'il vient de se transformer en une motte de glaise malléable et qu'il est prêt à recevoir tous les coups pour traduire toutes les formes. Trop de rigidité, et elle fuit. Trop de mollesse, et elle se tait. Ni cristal ni liquide, plastique. Trop de présence, et elle reste absente, trop d'absence et elle songe à partir. On n'a pas idée de la difficulté de l'équilibre du premier moment! Tous les préjugés cherchent le moindre prétexte. À tout moment, l'homme qui est là peut être transformé en charlatan, en voyeur, en imbécile ou en maniaque, avant même d'ouvrir une seconde fois la bouche...

Et pourtant, le travailleur social (le psychologue ou le psychiatre) pourrait réussir le tour de force de devenir un simple humain aux grandes oreilles. Il peut y arriver, car il y a dans l'être humain comme dans tous les mammifères supérieurs, la capacité de résonner aux émotions de l'autre<sup>20</sup> — pas de les connaître ou de les comprendre, mais simplement de résonner comme une corde de violon résonne à sa voisine en produisant une harmonique. Le cerveau d'un singe qui regarde un autre singe manger une cacahuète est stimulé au même endroit que s'il la mangeait lui-même. Et si au lieu de manger une cacahuète, son congénère suce une noix d'amertume, le cerveau réagit de même, le singe compatissant ressent lui aussi l'amertume, mais s'ajoute à cette amertume, oui, le plaisir lié à l'activité de s'épouiller mutuellement! S'enlever mutuellement les poux est devenu une activité professionnelle!

Mais ici, l'empathie de base, toujours doublée du plaisir de prendre soin l'un de l'autre, est soutenue par une attention finement différenciée. Lorsqu'elle cherche à détourner l'attention en racontant une anecdote qui n'a rien à voir, l'autre sourit, sans plus. Lorsqu'elle s'approche de ce qui fait mal, il se redresse comme s'il s'avancait vers le lieu de l'accident. Néanmoins, il sait qu'il n'y est pas encore, le chemin sera long.

Elle est comme toute personne qui souffre. Elle a une brûlure très douloureuse, juste là, écrite sur son corps et ses mémoires. Pour la soigner, il faudrait la découvrir, la présenter à l'air et à la vue, pour que l'autre puisse la regarder, voir si c'est grave, choisir les baumes, les antiseptiques, les pansements. Mais un million de réflexes vont retarder cette opération.

Pour une raison difficile à percer, toute souffrance chez l'être «civilisé» est doublée de honte et de culpabilité, comme si un aveu de faiblesse ou de dépendance constituait une faute grave. Il faudra traverser tous les pièges habituels de la culpabilité. Elle voudra rejeter l'autre (pour éviter d'être rejetée par lui), faire avorter une rencontre, chercher un prétexte pour interrompre la démarche...

Presque inévitablement, il arrivera un moment où elle baissera la garde, et elle lui balancera des insultes sans aucun rapport avec la situation. Puis, elle inversera la projection et, par la bouche pourtant parfaitement muette de l'autre, elle entendra son surmoi la traiter de tous les noms. Un seul plissement de sourcil sera un reproche.

Fatiguée de ses propres opérations de sabotage, déconcertée par la patience et l'attention du « thérapeute », elle tentera de le séduire, de le faire tomber à gauche, à droite, en avant. Elle sera humiliée s'il ne tombe pas, elle sera trahie s'il tombe. Mais le thérapeute ne s'amusera pas d'elle. Alors elle utilisera

---

<sup>20</sup> Gérard Jorland et Bérange Thirioux, «Notes sur l'origine de l'empathie», dans *varia, Revue de métaphysique et de morale*, no 58, 2008-2.

d'autres armes, elle grossira un aspect sans importance, elle minimisera ce qui commence à nommer sa douleur. Elle l'entraînera sur des fausses pistes. Tout son arsenal de mécanismes de défense y passera.

Mais l'autre garde le cap. Il ne se laisse pas distraire. Il est patient et ne se laisse pas démonter par les attaques; perspicace lorsqu'il le faut, il sait que le combat n'est pas contre lui, mais qu'elle-même s'attaque de toutes les manières. Bientôt, elle laisse monter un souvenir, elle est envahie par une réaction d'enfant, elle se laisse un peu aller, mais tout à coup, elle se lève, se trouve idiote (à moins qu'elle trouve idiot celui qui, devant elle, reste assis, silencieux, étonné), alors elle invente un prétexte pour sortir...

— Moi aussi, lui dit-il, lorsque je rencontre mon confrère afin qu'il m'aide à m'objectiver dans ma vie professionnelle, souvent je veux partir avant l'heure.

Elle se rassoit. Il lui explique ce besoin si naturel d'être «objectivé», c'est comme se regarder dans un miroir. Tout le monde en a besoin, mais manque de courage...

Et l'entrevue continue. Le thérapeute accorde peu d'importance à des manœuvres de plus en plus gauches. Lorsqu'il sent que le lien de confiance, fragile encore, est en train de se défaire, il revient à la surface du problème:

— Vous me parliez de votre fils, il n'était pas revenu...

Revenir aux faits, simplement les faits, sachant qu'ils sont encore très loin de la blessure... Mais ils y conduisent. Surtout ne pas plonger trop vite dans les sentiments et ne jamais laisser les sentiments s'éloigner des faits, errer seuls dans l'abstrait ou le vague-à-l'âme. Décrochés des faits, les sentiments sont comme des bulles de savon, ils vont dans tous les sens et éclatent au moment où leur vide devient trop mordant.

Le thérapeute suit donc quatre trames: 1) les mécanismes de défense, les pièges, qu'il évite principalement en leur accordant peu d'importance, ou en revenant sur les buts de la rencontre, le contexte, le besoin de changer les choses; 2) les faits, qui généralement partent d'assez loin de la blessure principale — ils sont néanmoins le fil d'Ariane qu'il faut suivre si on veut arriver concrètement à bon port —; 3) les émotions et les sentiments, qui sont parfois des réactions d'enfant, des automatismes, mais qui à certains moments se rapprochent d'une émotion authentique — il ne faut pas tenter de les attraper, ce sont comme de petits poissons, si on les pointe trop directement, ils filent à l'anglaise —; 4) les éclairs de conscience lorsque, tout à coup, elle semble voir plus clair, s'avoue quelque chose à elle-même — ici, l'attention doit être vive, les mots deviennent très importants, les à-peu-près semblent odieux, le mot juste peut seul être supporté, et parfois le mot juste, c'est l'expression d'un visage glacé dans son silence.

Quatre étages. Lorsqu'on approche du plus profond (les étages vont vers le bas comme si on plongeait dans des sous-sols de plus en plus cachés), on doit s'attendre à des réactions de défense, on revient en haut, au plus superficiel, on se bat avec le surmoi, et si on réussit, on replonge dans les faits, puis dans les émotions, parfois un éclair passe, et on creuse, on précise, on clarifie, et on revient en surface. Il ne faut pas aller trop vite. Une blessure est comme un petit animal sauvage qui, un jour, a entendu un coup de feu à un mètre de lui, il est traumatisé et la lumière du jour le terrifie.

Les faits ne sont donc pas négligeables. Le thérapeute doit les comprendre, en chercher la cohérence, car il sait que la femme tend vers la vérité, sinon pourquoi serait-elle là? En route, il y aura mille mensonges, résultats des défenses. L'important n'est pas de sortir la vérité du fatras des mensonges, il

ne s'agit pas de démasquer quoi que ce soit, mais de laisser le sujet s'avancer vers la vérité et, donc, il suffit de ne pas être dupe. L'homme a déjà deviné ce qui a éclaté dans les mains de celle qui est devant lui le jour où son mari lui a parlé de son fils. Il a probablement bien deviné, mais il ne dira rien, car si la vérité venait à sortir de sa bouche à lui, elle ne pourrait plus jamais sortir de sa bouche à elle. Il n'est pas question de confisquer sa victoire sur elle-même.

Ne jamais tenter de démasquer, mais ne jamais se laisser berner sans poser une question qui pourrait conduire à la vérité. Si elle le veut, quand elle aura la force d'affronter son surmoi, et d'affronter sa culpabilité, elle parlera. Car si la vérité sortait avant le jour où elle est prête, elle pourrait être cassée par la réaction de son surmoi.

Il faut donc écouter, ne pas juger, en même temps ne pas être le récipient dans lequel on peut balancer une chose et son contraire. Le travailleur social (le psychologue ou le psychiatre) écoute, cela veut dire aussi: «Je suis intéressé, cela me concerne, il en va de moi que vous me disiez ce qu'il en est.» Pourquoi cela le concerne-t-il? Parce que lui aussi est un homme qui se baigne au matin levant dans sa propre lumière. Et voir un être dans sa lumière, c'est tout simplement le plus beau spectacle du monde.

Curieuse loi: l'infini est insupportable, trop grand pour soi, trop mystérieux surtout, mais lorsque deux infinis se rencontrent, l'angoisse se métamorphose en pure espérance dans la finitude éprouvée du moment, et même, parfois, la lampe de la joie s'allume.

Quels sont les outils pour arriver à une rencontre? N'oublions pas que la finalité n'est pas ici d'adapter une personne qui souffre à une société à l'aide de conseils ou de médicaments, mais de lui permettre de sortir d'une répétition et d'une reproduction non adaptative et donc très douloureuse, en traversant sa propre conscience, rien de plus, rien de moins. Nous ne sommes pas dans un modèle médical, mais dans une philosophie de la participation.

Si mon inventaire est juste, voici les outils en question:

Vis-à-vis des *mécanismes de défense*:

— vérifier et ajuster les attentes, car parfois le patient se met à attendre de son thérapeute des miracles, des rituels chamaniques, des pouvoirs guérisseurs, des capacités de devin;

— ne jamais laisser croire que l'on dispose d'une théorie pouvant tout expliquer et générer des remèdes infaillibles, éviter donc le scientisme, et lorsqu'on utilise une théorie, ne pas en faire un mystère, le dire, et même conseiller au patient de lire sur le sujet;

— éviter la fuite, mais respecter le rythme, il est question de rapprocher les petits poissons d'une source qu'ils ne veulent pas trop connaître;

— permettre la réciprocité, rétablir la symétrie: de temps en temps, se placer soi-même en position de confiance, ne pas craindre sa propre vulnérabilité, éviter l'image d'une personne au-dessus des drames ordinaires de l'humanité;

— démontrer qu'on est touché, qu'on est intéressé par ce dont il est question, qu'on ne lâchera pas la personne en cours de route.

Vis-à-vis des *faits*:

— éviter les malentendus. Les mots ont de nombreuses significations. Ouvrir les mots. Ne pas les laisser s'éloigner des faits, demander une certaine précision;

— vérifier si on a bien compris, résumer les faits tels qu'on les a saisis. On doit pouvoir voir ce dont il s'agit sans entrer dans des détails inconvenants;

— demander des précisions lorsqu'on sent qu'il y a minimisation («Il m'a légèrement bousculé...») ou exagération («Il est toujours comme ça...»);

— mettre à l'épreuve des représentations en proposant d'autres points de vue, d'autres manières de voir.

Vis-à-vis des *émotions*:

— démontrer de l'empathie, de la compassion (la compassion consiste à ressentir ce que l'autre éprouve, mais avec la conviction qu'on peut assumer cette émotion, car si l'autre sent qu'on peut s'effondrer comme lui-même s'effondre, il ne pourra se confier);

— déculpabiliser mais responsabiliser. On fait de notre mieux dans la vie, mais on est toujours capable de découvrir, après coup, une bien meilleure solution. La culpabilité est tirée de ce décalage: «Tu aurais pu faire mieux.» La responsabilité utilise ce décalage pour découvrir ce qui n'a pas marché afin de faire mieux la prochaine fois;

— faire comprendre, ressentir et témoigner que la personne qui est devant soi vaut la peine, qu'elle n'est pas une corvée et qu'on est impressionné par ce qu'elle a été capable de traverser;

— utiliser toutes sortes de questions et de «si j'ai bien compris...» pour se rapprocher des émotions et des sentiments les plus authentiques.

Vis-à-vis des prises de la *conscience*:

— recadrer dans l'espace et dans le temps. Lorsque le «drame», la crise, est quelque chose qui se répète «à la maison et non au bureau ou ailleurs», «le vendredi au souper surtout, et non à d'autres moments», la personne a l'impression de se dédoubler: le «drame», la «crise», n'est pas tout, mais quelque chose qu'on peut cerner et «objectiver»;

— normaliser et élargir. «Toute personne normale aurait réagi de façon similaire»; «Si mes enfants m'avaient dit cela, moi aussi j'aurais été en colère»; «Vous savez, il y a six ou sept pour cent de la population qui sont homosexuels...» (les groupes d'entraide ont une grande puissance de normalisation);

— proposer plusieurs interprétations. Un même fait peut être interprété de bien des manières. Il est très utile de proposer plusieurs façons de comprendre un même événement. «Moi, j'aurais vu cela comme ceci...»

Lorsqu'on arrive au but, il y a une sorte de magie, car ce n'est pas le passé qui charrie la douleur, le passé est resté dans le passé, c'est la mémoire qui relance la douleur dans un jeu de répétition. Et elle le fait justement parce qu'elle n'y touche pas. Si je n'ai aucun pouvoir sur le passé, dès que la mémoire trempe les événements douloureux dans la conscience, ils deviennent comme des pierres de fondation. Ce sont des acquis. «J'ai cela dans ma fondation. J'ai été violentée, trahie, mais j'ai réagi comme cela, et maintenant que j'en ai parlé, que j'ai été témoin de ce qui m'est arrivé, maintenant que cela est une "connaissance" partagée, que c'est un mystère partagé, c'est une force, une expérience. Personne ne peut avoir honte d'avoir monté une montagne, ou même d'être tombé en bas d'une falaise, et de l'avoir remontée.

Le passé assumé a traversé le pont entre des extéro-mémoires à une mémoire intégrée, il est devenu une sagesse d'action, une nouvelle capacité à faire face.

En thérapie, il n'y a pas de guérison, car il n'y a pas de maladie, mais une souffrance est maintenant en mesure de faire quelque chose d'utile.

## Du psychique au scientifique

La conscience est l'organe des valeurs ontologiques qui fondent l'éthique, souvent contre la morale sociale. Sans elle, rien n'a de valeur, et toute la psyché s'effondre sans goût de vivre. On tient à la vie parce qu'elle nous apparaît posséder une valeur inestimable. Cette valeur est l'écho de l'être dans la conscience, un crédit, car l'être devra rendre la marchandise. À ce titre, la conscience est son propre acte, pur et gratuit.

Pendant, et c'est une belle manière de reconnaître la conscience, elle attend tout de l'être, tout ce qu'il est, et donc elle n'attend rien de ce qu'il n'est pas, rien de ce qui n'est qu'une image, un préjugé. C'est comme à la gare lorsqu'on tient un nom écrit en gros sur sa poitrine parce qu'on n'a jamais vu la personne qu'on attend, on est prêt à toutes les physionomies. Si par mégarde, on s'est fait une image, on est déçu ou ravi, on risque de passer à côté d'une rencontre. L'image en moins, sans modèle et sans préjugé, la conscience connaît pourtant l'être avant de l'avoir vu, car elle est elle-même un être, énorme dans ses potentialités, frêle et limité dans son état actuel.

Avant d'entreprendre son périple, la conscience du petit enfant a besoin de recevoir une bonne dose de valeur ontologique. Elle a besoin d'être reconnue comme être et comme conscience par son entourage. C'est le rôle de la famille: un amour inconditionnel et indéfectible. Sans ce fondement, sans un minimum, le bébé fera simplement faux bond à la vie, et retournera dans les ténèbres de la nuit. C'est rare, mais ça arrive.

La plupart des enfances se passeront avec un simple déficit, un manque de réponses à des besoins d'union, d'autonomie, de reconnaissance, d'éducation, de soins... Mais surtout, elles se passeront dans un climat moral où ces besoins seront reliés à des conformités et à des modèles: un lien est parfois créé entre ce que vaut l'enfant et la morale qu'on attend de lui. Pour se faire accepter, il se pliera. Il s'imposera même des déformations parfois graves vis-à-vis de sa propre conscience. Il avalera ce qui est normal et qui pourtant ne tient pas la route: la haine des ennemis, les mépris des personnes considérées comme des parasites sociaux, le faux honneur et les privilèges accordés à ceux qui écrasent les autres, l'habitude de déconsidérer l'environnement comme une grosse poubelle... Ce qui est «normal» pour tout le monde, il le sentira anormal, mais il s'infligera l'imitation.

À partir de là, un combat devient constant entre le surmoi (l'ordonnateur de normalité et de moralité) et les réactions d'enfant (manières de sentir et d'agir qui sont intériorisées). Le surmoi est une sorte de collier électronique attaché au cou: il punit, il culpabilise, il félicite selon la conformité aux modèles attendus. Les réactions d'enfant, c'est l'intériorisation de la soumission ou de la révolte qui s'ensuit. L'enfant peut imaginer, et parfois devenir exactement le contraire du surmoi. En lui le «pécheur»,

le «petit monstre», le «démon», le «marginal» est né. Il combat ce petit monstre. Et plus il le combat, plus il grossit. Mais il y a bien d'autres réactions. À cause d'une trahison, on peut développer une réaction de méfiance malade. Un manque de réponse à un besoin peut entraîner une réaction de consommation obsessive...

Le surmoi combat les réactions d'enfant, mais entre les deux, le noyau du moi combat lui aussi. Il ne veut ni l'un ni l'autre. Il ne veut pas une identification à quelque modèle que ce soit, car la liberté est son terrain de jeu. Il possède une «désidentificateur», un «moi, c'est pas ça», un dilatateur du moi. Il y a dans la conscience une puissance critique toujours vivante.

Ce qui est le propre du combat de la conscience pour sa liberté, c'est sa tension vers la vérité même lorsque la vérité se paiera très cher. C'est aussi la reconnaissance de la valeur ontologique (forcément égalitaire, car incommensurable) de tous les êtres. On appelle cela l'amour, mais le mot a tellement été galvaudé qu'il souffre de tous les maux! C'est justement à cause de son caractère fondamental qu'il a été ainsi déformé. Qu'importe, quelque chose hante la conscience qui perçoit vrai et inestimable tout ce qui est.

Dans la mesure où la volonté deviendra l'allié des désirs profonds de la conscience, le moi se développera autour de son noyau. On dit moi, parce que, sur un côté, la volonté ne s'applique que sur une zone circonscrite par les capacités du corps et de ses outils. La zone de pouvoir est petite et elle définit le bec de l'entonnoir. Pour le bec de l'entonnoir, il existe un non-moi pour ainsi dire illimité. À l'opposé, l'élargissement du cône donne sur l'infini. De ce côté infiniment large de la conscience, le «moi» se sait prégnant et participant non seulement au tout, mais à chacun des êtres qu'il rencontre. De ce côté, il n'y a pas de non-moi. C'est pourquoi dans beaucoup de traditions où la volonté n'a pas tant d'importance, le moi est appelé soi, non pas qu'il soit impersonnel et sans caractère, mais parce qu'il embrasse tout, comme les couleurs de l'aube savent couvrir tout l'espace.

La liberté ne consiste pas à s'échapper du surmoi, à défier les tabous et les interdits, car une telle tentative, pour facile qu'elle soit, ne fera qu'amplifier les réactions d'enfant ce qui entraînera des attaques encore plus forcenées de la part du surmoi. Il ne s'agit pas d'entraîner une perversion en luttant contre le surmoi ou en se rendant poings liés à ses valeurs fermées, il ne s'agit pas d'aggraver le combat en prenant pour un côté contre l'autre, il s'agit de se libérer du combat lui-même qui tourne toujours au drame, il s'agit de faire face au défi de sa propre réalité intérieure et de l'infinie largeur des choses. Cela se réalise dans une rencontre. Le moi n'arrive à lui-même que dans des rencontres avec les autres, avec la terre et avec les grandes œuvres.

On peut y arriver avec l'aide de quelqu'un, ou sans être accompagné. Mais pourquoi? Le bonheur n'est-il pas plus grand de partager ce défi avec un autre? Toute personne cherche naturellement à être accompagnée. Si la notion de «vieux sage» n'avait pas été détruite par des abus de pouvoir, on ferait facilement appel aux aînés, ceux qui ont accumulé plus d'erreurs et qui les ont intégrées sagement. Mais cette tradition est disparue. Qu'importe, lorsque nous sommes empêtrés dans un drame trop souffrant, où lorsque la conscience nous rend enfin souffrante une situation socialement «normale», nous pouvons éprouver le besoin de nous confier à quelqu'un qui saurait nous écouter, et surtout rien de plus.

C'est ce cycle que nous avons abordé dans cette première partie.

Mais la conscience, tout comme le moi ne vivent pas uniquement dans l'univers psychosociologique. Les confiner dans cet univers de la psyché humaine, ce serait les étouffer. La conscience vit dans la physique tout autant que dans la psyché, elle y vit même plus fondamentalement. Dans sa recherche de vérité, elle tend à se libérer du psychique, comme si elle voulait rejoindre un territoire non psychique, plus «objectif», moins aléatoire, plus stable. Et c'est là qu'elle avance vers la «rationalité», la «logique», les «mathématiques». Elle découvre dans le tréfonds de son intellectualité des plis qu'elle sent rationnels, logiques, mathématiques, comme si c'était les plis mêmes de l'être. Elle n'y arrive pas facilement. Elle n'y arrive jamais parfaitement ou définitivement. Mais elle avance. La rationalité, la logique et les mathématiques ont beaucoup avancé à travers les siècles, elles sont aujourd'hui à la fois plus simples et plus compliquées, elles sont plus complexes.

Ce monde apparaît extrapsychique de deux manières. D'une part, il apparaît non pas indépendant des émotions, car l'émotion esthétique, l'émotion de pureté et d'éternité, la sérénité, et bien d'autres émotions y jouent un grand rôle, mais il ne s'agit pas de réactions d'enfant. Ces émotions qui surgissent dans la rencontre directe avec les plis premiers de l'intellect, ces émotions pures semblent au contraire indiquer qu'on approche du but (une vérité qui toujours fuit). D'autre part, ce monde est indépendant du surmoi, indépendant de la morale sociale et familiale. Mais il n'est pas immoral ni même amoral, il a sa propre éthique qui consiste à placer la vérité au-dessus de tout. À ce titre, il est fondé sur un vœu de fidélité de la conscience à ses fondements, comme si l'intellect pur devait rejoindre la conscience pure. Il y a quelque part dans la conscience la conviction que la vérité qui appartient à l'intellect appartient à tout l'être (dans sa dimension psychique comme dans sa dimension physique et biologique).

Ce monde «extrapsychique» (dans le sens où nous venons de le définir, à savoir le monde hors du surmoi et des réactions d'enfant) de l'intellect pur, par un miracle qu'il faudra comprendre, est beaucoup plus apte à rencontrer l'univers physique qu'on pourrait le croire. Plus la logique et les mathématiques se raffinent, plus on arrive à faire parler la physique, la chimie, la biologie. Plus l'intellect se connaît, plus il semble apte à connaître «objectivement» les choses. Il faut dire que la réciproque aide: à mesure qu'on tente de se rapprocher des choses, on se voit forcer de raffiner notre logique et nos mathématiques. Néanmoins, ceux-ci se développent selon leurs propres inspirations.

En somme, si on cesse de cantonner le moi dans l'univers psychique, il n'arrive pas mieux à la liberté que s'il s'attaque à la physique, à la chimie, à la biologie. C'est à force de vouloir une rencontre vraie entre le fond de son intellect et le fond de la réalité qu'il se découvre le plus sûrement, qu'il arrive à faire ses premiers pas dans la liberté, car on se libère non pas en sortant d'une prison, mais en entrant progressivement dans un monde avec lequel on peut collaborer. Pour cela, il faut nécessairement se rapprocher en vérité des choses telles que nous les expérimentons intellectuellement. La physique, la chimie, la biologie sont donc le terrain le plus sûr de la conscience en route vers sa liberté. C'est ce terrain que nous allons explorer dans la deuxième partie, non pas en tant que scientifique, mais en tant que philosophe, avec un regard qui embrasse tout le champ de la conscience.